

sabotages. Treize expéditions du genre furent exécutées d'octobre 43 à août 44. Seule la réalisation des harassants programmes de sabotage et de guérilla ne nous permit plus, à partir du débarquement, de distraire facilement des équipes pour cette tâche d'assainissement.

Les opérations punitives atteignirent un triple but. Elles étaient curatives en arrêtant définitivement le travail de cette vermine. Elles s'avèrent dissuasives vis-à-vis de cette fange d'individus sans scrupules prêts à travailler pour l'ennemi par esprit de lucre. Elles entretenaient, en effet, un climat d'insécurité chez les valets de l'ennemi et les candidats-valets. A ce titre, une lettre écrite par la soeur d'un SS Wallonie à son frère empêtré sur le front est et interceptée par nos postiers est révélatrice et savoureuse: "Si tu reviens, prends une arme car ici, on n'est plus sûr du tout".... Enfin, ces exécutions tout comme les razzias opérées chez les collaborateurs avaient une portée bénéfique sur le moral des populations apeurées et démunies qui y voyaient l'intervention d'une justice immanente punissant les traîtres et les collaborateurs enrichis par le trafic avec le boche abhorré.

Les opérations punitives résultaient toujours d'un travail conjoint entre agents des districts et personnel d'action. Aux premiers revenait la tâche de détecter les policiers ennemis et leurs auxiliaires belges, particulièrement ceux qui voletaient autour de notre réseau, puis de fournir des renseignements précis sur leurs occupations et leurs habitudes afin que le second puisse préparer leur travail et l'exécuter.

Ces attentats revêtirent des formes différentes allant de la "simple suppression" ou de "l'enlèvement" jusqu'au "guet-apens". Ces dénominations correspondent à celles que nous avons utilisées à la rubrique : "Personnel ennemi ou collaborateur"¹¹ dans notre réponse au questionnaire technique soumis par le SOE, après la libération, aux réseaux ayant directement travaillé avec lui .

Cependant, même ce que nous avons qualifié de "simples suppressions" dans notre euphémisme de techniciens ne fut pas exempt de casse.

Poucet, feldgendarme auxiliaire de la brigade de Chimay, inquiétait notre organisation par ses furetages permanents. Albert, chef du District Chimay, demanda l'intervention du Groupe de Stan pour le débarrasser de ce gêneur. Poucet fut l'objet d'une surveillance étroite: après avoir procédé à des

¹¹ Le questionnaire du SOE stipulait en tête de la section relative aux opérations : "Pour chacune des rubriques de la présente section, précisez la collecte des informations, le choix des objectifs, les méthodes d'approche et de retraite, le déroulement des actions, l'effectif engagé, l'armement mis en oeuvre".

contrôles et parfois même à des arrestations à la gare de Chimay, il se rendait très souvent vers 17 h au bar de l'Hotel de France situé juste en face. Le 18 février, l'équipe chargée de la mission fut avertie de sa présence en ce lieu. Elle s'y rendit. Le signalement de Poucet ne pouvait lui laisser aucun doute; il s'agissait d'un colosse d'environ 1,90 m, coiffé d'un éternel béret alpin, qui s'accoudait toujours au zinc pour absorber ses pintes. Strangler (Célestin Evrard) et André (Jacques Loriaux) pénétrèrent dans l'estaminet, mais dans l'excitation de l'action, André s'approcha trop près de sa cible et lui logea immédiatement, à bout-portant, 3 balles de 9 mm dans le coffre.

Bien que mortellement atteint, Poucet eut encore la force de saisir et de torde le poignet d'André qui, par ce mouvement, se tira une balle dans la cuisse, se sectionnant l'artère fémorale. Les deux hommes tombèrent l'un sur l'autre. Strangler, surpris par la rapidité du tir d'André, avait entre-temps eu l'occasion de dégainer et acheva Poucet de plusieurs balles supplémentaires. Mais André était inondé de sang et incapable de se relever; Strangler dut l'abandonner sur place après lui avoir repris son arme. André fut arrêté par la Feldgendarmarie. Vu la gravité de son état, il fut amené à la clinique du Dr Trigaux, sur la Grand-Place de Chimay. A cette époque, la lésion était inopérable: la gangrène s'installa dans le membre inférieur; quelques jours plus tard, les Allemands le transférèrent à l'infirmerie de la prison de Mons. Il y mourut peu après son admission.

*
* *

Wolff et Heinemann, agents de la SIPO, logeaient au premier étage d'une maison particulière située au numéro 12 de la rue du Belvédère à Salzinnes. Fin avril 44, ils effectuèrent plusieurs visites à la poste centrale de Namur, menant des interrogatoires répétés de facteurs et s'enquérant des méthodes usitées pour le tri et la distribution du courrier; Cela sentait le roussi: ces deux cocos devaient disparaître avant que leur enquête n'ait progressé. Bob (W0) nous lança un SOS. Nous expédiâmes à Namur deux de nos gâchettes au sang-froid imperturbable: Mickey et Strangler.

Comme toujours, les Wés avaient parfaitement effectué leur travail de renseignement: grâce aux observations de Félix, logé pour la circonstance dans un immeuble faisant face au domicile des deux gestapistes, ils connaissaient leurs horaires de travail et l'heure régulière à laquelle ils réintégraient leur piaule. En outre, les Wés entraînaient nos deux agents dans une reconnaissance des environs et des lieux.

Mickey imagina alors un scénario de guet-apens d'une audace incroyable dont le récit nous laissa pantois à son retour dans le maquis.

Le 6 mai 44, jour fixé pour l'attentat, le facteur Félix, W11, signala à nos agents que les deux individus avaient quitté leur domicile à 14 h. Mickey et Strangler, chacun porteur d'un pistolet 7,65 mm, arrivèrent devant la maison vers 17 h, posèrent leur vélo contre la façade et s'annoncèrent à la sonnette du propriétaire, pauvre homme n'ayant que le tort d'héberger des hôtes forcés et encombrants. Le propriétaire ouvrit la porte, fut aimablement poussé dans sa cuisine sur simple présentation d'une arme, ligoté et bâillonné. Après quoi, les vélos furent introduits dans la pièce en façade. Mickey s'installa dans celle-ci et Strangler dans la cuisine en enfilade, les portes de ces deux pièces s'ouvrant sur la cage d'escalier. Assis sur des chaises, faisant face aux deux portes, ils attendirent le gibier. Vu du dehors, tout semblait normal; les gens qui vinrent sonner un peu plus tard durent avoir l'impression que le propriétaire était absent.

Vers 18 h, une clé tournant dans la serrure annonça que des choses irréparables allaient se commettre. Mickey, pistolet dans la main droite, main gauche sur la clenche de la porte attendit que les arrivants pénétrèrent dans le couloir.

Des voix, des pas dans le vestibule, puis au moment précis où ces pas se furent engagés sur l'escalier, Mickey fit irruption dans le vestibule en hurlant "Haut les mains" (signal convenu avec Strangler) et se mit immédiatement à tirer sur les arrivants. Au signal, Strangler jaillit aussitôt de la cuisine et tira à son tour sur les boches qui n'avaient même pas eu l'occasion de dégainer. Nos amis les dépêchèrent alors miséricordieusement. C'était plus qu'un beau doublé, Wolff et Heinemann avaient en effet ramené chez eux un autre collègue de la SIPO !

Après quoi, Mickey et Strangler remirent leurs armes en poche, sortirent leur vélo, prirent l'air étonné de gens interloqués par des bruits anormaux et quittèrent tranquillement les lieux.

Deux jours plus tard, au moment où il devait rejoindre la Thiérache, Strangler fut cerné dans sa planque à Wépion. Il n'eut pas le temps de mettre la main sur son arme. Se croyant recherché pour l'affaire de Salzinnes, il était décidé à vendre chèrement sa peau d'autant que les gestapistes n'étaient que quatre. Hélas son arme étant hors de portée, il tenta de leur échapper par les toits. Repéré, il dut se rendre. Suspecté d'être un terroriste, il fut sévèrement maltraité à la SIPO de Namur. En vain. L'ennemi ne put, pour finir, retenir contre lui que les charges de réfractaire au STO et fugitif. Condamné comme tel, il fut déporté à Braunsweig puis relégué au "Straflager" de Betzingen-Reutlingen où il croupit jusqu'à la fin de la guerre.

LA SECURITE DU MAQUIS

La sécurité d'un maquis adopte un type particulier: celui d'une base militaire secrète. Elle dépend dès lors de la vigilance des sentinelles et des patrouilles. Celles-ci assurent la protection immédiate contre les espions qui tentent de s'infiltrer dans le bois pour localiser le maquis et contre les troupes ennemies qui les assailliraient en cas de localisation réussie.

Tant que l'effectif des maquisards ne dépassa pas la dizaine, il suffit d'une sentinelle bien placée pour remplir le premier rôle et pour avertir le maquis en cas d'attaque. Un effectif aussi réduit ne pouvait en effet engager qu'un mini-combat retardateur pour permettre à la petite troupe de décrocher rapidement et de rompre la tentative d'encercllement souvent lente à se mettre en place. Encore fallait-il que l'emplacement de la sentinelle fût judicieusement choisi, ce qui fit défaut dans le cas de Manhay¹²

A la Baraque du Loup, nous étendîmes la zone d'alerte: sur le chemin principal d'accès, nous creusâmes un épaulement pour FM à 300 m de la route de Froidchapelle et à plus de 800 m au nord du camp. La surveillance des approches sud était plus aisée. En effet, de la corne du bois distante d'environ 400 m des baraquements, la vue était largement dégagée sur les vastes pâturages atteignant Virelles et Beauchamp.

Cependant, nous n'étions pas satisfaits de ce dispositif. Pour le tester, Martial avait fait déclencher une fausse alerte, peu avant l'aube quelques jours après notre installation. Le résultat avait été décevant et alarmant: il avait fallu 15 minutes aux 30 maquisards pour être habillés, équipés et prêts au combat tant les vêtements et les armes de certains étaient rangés en désordre dans le vaste dortoir. Martial, Stan et Sylvain qui surveillaient l'opération enrageaient au constat d'un délai beaucoup trop long.

Des mesures de rangement individuel furent prises. Elles donnèrent de bons résultats: une nouvelle alerte simulée une semaine plus tard ramena le délai de mise en ordre de bataille à moins de 5 minutes, temps acceptable si l'on songe que grâce à son FM, la sentinelle était capable de décourager l'avance d'éclaireurs ennemis.

¹² Cf l'Adieu à l'Ardenne, page 35.

Cependant, la sécurité nécessitait plus que des postes de garde secondés par des patrouilles. Le dispositif ne permettait de détecter réellement que les éléments avancés d'un ennemi déjà déployé. La possibilité d'engager un combat victorieux exigeait que le maquis fut prévenu de l'arrivée, dans les villages environnants, des camions transportant les troupes d'attaque pour les contrer avant leur déploiement comme Jean était parvenu à le faire à Rièzes le 25 février 44¹³. Nous pûmes résoudre ce problème à Brûly-de-Pesche.

Ce camp bénéficia d'un système élaboré de sécurité rapprochée et éloignée. Son implantation est illustrée à la figure h. Comme nous l'avons indiqué précédemment, le camp était situé dans une sapinière touffue, à la limite d'une haute futaie de hêtres, à environ 1,5 km à vol d'oiseau de la route Couvin/Cul-des-Sarts à l'ouest et Couvin/Rocroi à l'est (point A). Quelques 650 m le séparaient de l'ancienne voie empierrée appelée "Route Napoléon". Cette dernière, encore carrossable au nord du camp, débouchait dans le chemin des Chômeurs, route forestière reliant les routes Couvin/Cul-des-Sarts et Couvin/Rocroi à 1,3 km au nord du camp (point B), assurant ainsi deux sorties aux véhicules du maquis.

Deux postes de garde enterrés, équipés d'un épaulement pour fusil-mitrailleur et tenus chacun par deux sentinelles protégeaient les abords du camp. Le premier était installé au carrefour précité (point B); le second, à l'orée de la forêt près de l'embranchement de la route de Brûly-de-Pesche (point C)¹⁴, au début du sentier pédestre permettant d'atteindre le camp. Une patrouille visitant régulièrement les postes de gardes sillonnait ce premier pourtour; elle pouvait être renforcée par une brigade, en "stand-by", prête en permanence à l'intervention.

La sécurité plus éloignée reposait sur deux relais situés à l'orée de la forêt, l'un au sud, à Cul-des-Sarts (point D); l'autre à l'ouest à Brûly-de-Pesche (point E).

Ces relais avaient pour mission de signaler rapidement toute présence d'ennemis ou d'étrangers suspects dans les deux villages par envoi d'un courrier au camp. La surveillance sud était assurée par la famille du garde forestier Cléren; sa maison était reliée téléphoniquement au bureau des PTT de Cul-des-Sarts dont le percepteur Clément Boulet était un agent de notre service; celui-ci centralisait les informations transmises par le chef de District, par les gendarmes belges de l'endroit et les douaniers français de Regniowez,

¹³ Cf La fin de Rièzes, pages 109-110.

¹⁴ près de l'actuel monument du Service Hotton souvent appelé la chapelle du maquis.

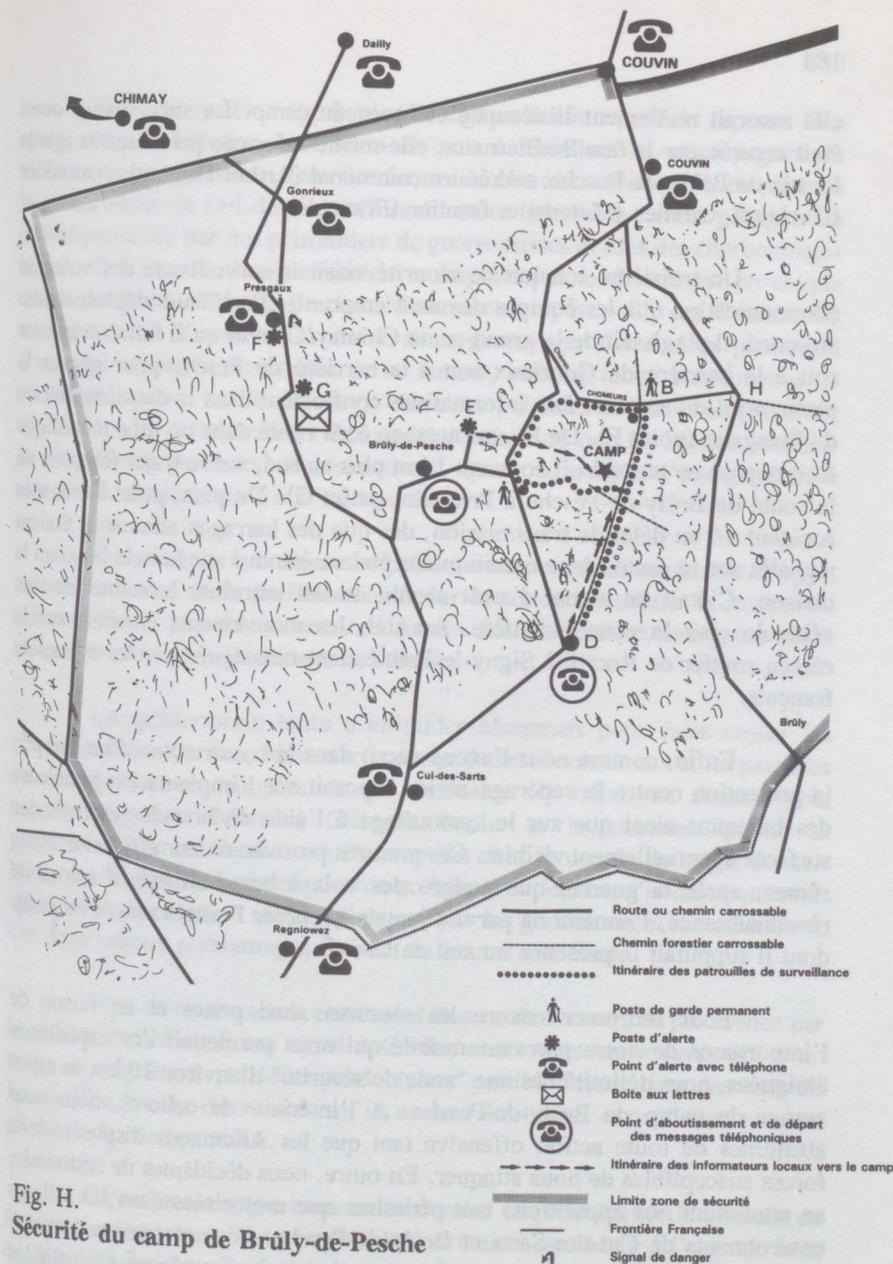


Fig. H.
Sécurité du camp de Brûly-de-Pesche

membres des FFI¹⁵. En fait, la maison Cléren répondait à une double mission. D'une part, par sa situation à la corne sud de la forêt, elle représentait un véritable poste de garde puisque la fille du garde Cléren n'hésitait pas à sauter sur son vélo, même en chemise de nuit et avant l'aube pour prévenir le maquis de mouvements insolites. D'autre part, par sa connexion téléphonique,

¹⁵ FFI : Forces Françaises de l'Intérieur regroupant l'ensemble des réseaux de résistance armée de France.

elle assurait réellement la sécurité éloignée du camp. La surveillance ouest était assurée par la famille Biernaux, elle-même informée par d'autres agents locaux de Brûly-de-Pesche: secrétaire communal (Arthur Dupont), cantonnier (Duriaux), cafetier (Metens) et fermier (François).

Un troisième échelon de sécurité visait la surveillance des voies de communication que les équipes devaient emprunter dans leurs déplacements. Au nord, il s'agissait de la grand-route Chimay/Couvin qu'il fallait traverser soit à la barrière de Gonrioux soit à la barrière de Pesche pour gagner la partie nord du secteur. Les informations confluaient dans la dernière maison de Presgaux (point F). De là, un message écrit roulé dans un tube métallique était déposé en un endroit convenu 1 km plus au sud, sur le trajet forestier de la route de Brûly-de-Pesche à Presgaux (point G). De plus, pour éviter tout accident dû au délai de transmission, dès que des barrages allemands étaient signalés sur la route, deux essuie-mains étaient étendus sur la haie jouxtant la maison. C'était un signal d'arrêt absolu devant entraîner le retour de tout véhicule vers la zone forestière. Au sud, les mouvements ennemis sur le réseau routier de Rocroi à Signy-le-Petit étaient renseignés par les douaniers français.

Enfin, comme nous l'avons décrit dans la construction d'un camp¹⁶, la protection contre le repérage aérien reposait sur l'implantation judicieuse des baraques ainsi que sur le camouflage à l'aide de branchages frais des surfaces éventuellement visibles. Ces mesures prouvèrent leur efficacité. Nous sûmes, après la guerre, que malgré des vols à basse altitude d'avions de reconnaissance, l'ennemi ne parvint jamais à repérer l'emplacement du camp dont il supputait la présence au sud de Couvin.

Pour renforcer encore les mesures ainsi prises et en raison de l'importance de notre parc automobile qui nous permettait des expéditions éloignées, nous délimitâmes une "zone de sécurité" d'environ 10 km de rayon autour du camp de Brûly-de-Pesche. A l'intérieur de celle-ci, nous nous abstinmes de toute action offensive tant que les Allemands disposèrent de forces susceptibles de nous attaquer. En outre, nous décidâmes de restreindre au maximum nos apparitions tant pédestres que motorisées dans les villages environnants de Cul-des-Sarts et Brûly-de-Pesche. Pour réaliser cet objectif sans nous priver de notre liberté de manoeuvre, nous rendîmes carrossables les chemins de bois qui, au départ de l'extrémité est de la route des Chômeurs (point H) gagnaient le village de Oignies 20 km à l'est du camp. Il était ainsi possible d'atteindre les lignes de chemin de fer de Mariembourg-Doische et celles de la Meuse en évitant les environs de Couvin.

¹⁶ Cf. Construire un camp, pages 209-212.

Tout ce système apparemment logique faillit cependant capoter. Peu après notre installation, une série de vols à main armée accompagnés de violences se produisirent dans des fermes isolées du voisinage. L'enquête de la gendarmerie de Cul-des-Sarts fit rapidement la lumière sur ces pillages. Ils étaient perpétrés par des prisonniers de guerre russes évadés des charbonnages belges. Ces pauvres bougres étaient manipulés par les Mommert un couple odieux habitant Brûly-de-Pesche. Mommert avait recueilli ces Russes, les avaient cachés et armés, les abreuvait largement en alcool, leur permettait d'user des charmes discutables de sa femme, puis les incita à commettre de véritables razzias au détriment de fermiers paisibles et patriotes présentés comme de vils collaborateurs des nazis. Autant dire que les Russes éméchés se défoulèrent au cours de ces actions. Quant au couple d'instigateurs, il récupérait tout le butin à son seul profit.

Ces pillages à main armée présentaient pour nous un double danger: attirer l'attention de la police ennemie sur le secteur et aliéner la sympathie agissante de la population envers l'Armée Blanche par un amalgame assez compréhensible entre résistants et bandits.

La gendarmerie tenta d'intimider Mommert pour faire cesser les exactions. Peine perdue; Mommert menaça de les dénoncer eux et les patriotes du secteur comme suppôts de la résistance. Il fallait en finir. Après conciliabule entre Martial, Clément Boulet et le commandant de la gendarmerie, un parti motorisé fit irruption chez le couple de brigands dans la nuit de 18 juillet. Les maquisards arrêtaient la femme; l'homme qui avait réussi à fuir fut capturé un peu plus tard par les gendarmes et nous fut livré. Ces deux odieux personnages finirent au bout d'une corde.

Nous devons encore écarter les Russes du secteur, de préférence par la persuasion. Nous fîmes appel à Cécile, notre doctoresse russe qui avait connu et soigné ces patriotes pendant leur paisible séjour dans les bois de Rance. Elle put les convaincre qu'ils avaient été bernés et qu'il était prudent pour eux de changer d'air.

Cependant, ce que nous avions craint se produisit: le lendemain de l'exécution des brigands, nos sentinelles arrêtaient un rôdeur à l'orée du bois de Brûly-de-Pesche; il cherchait à localiser une bande armée au sud de Couvin, sans beaucoup d'indications de la part de ses patrons; il avait été attiré vers notre secteur par les pillages commis! Après de pareils aveux, il fut évidemment bon pour la corde. Nous devions absolument détourner l'attention de la SIPO vers d'autres forêts. Nous pensâmes alors à utiliser Masson, "notre gestapiste". De connivence avec celui-ci, nous montâmes un scénario. Au jour et à l'heure convenue, nous envoyâmes un parti de 7 à 8 maquisards se livrer à un exercice de tir dans les bois de Baileux à plus de 10 km de notre camp. Un heureux hasard voulut qu'à ce même moment nos deux gestapistes -le vrai et le faux- sillonnent à motocyclette le secteur de tir et

puissent ainsi confirmer une rumeur -fausse bien entendu- de coups de feux fréquents dans ces bois.

D'autre part, nous devions essayer de rassurer les fermiers isolés. Ils continuaient à vivre dans une inquiétude dangereuse pour nous malgré la rumeur rapidement répandue du départ des pillards et de la disparition des Mommert.

Nous n'eûmes d'autres choix que de nous démasquer momentanément et d'effectuer ce que nos maquisards baptisèrent de façon amusante "la tournée de l'amitié". Pendant quelques jours, nous mobilisâmes une moto-sidecar conduite par Pinoche (Lucien Lejeune), un de nos meilleurs chauffeurs mécaniciens, véhiculant José armé de son inséparable FM et guidée par Danis, jeune gars courageux de Cul-des-Sarts fièrement perché sur le tape-cul de la moto.

Cette équipe visita les fermes isolées que Danis leur désignait. Les maquisards avaient revêtu leur tenue des bois, le FM était visible ; la présence de Danis rassurait les fermiers. La mission de la patrouille: persuader ces derniers que nous pouvions leur fournir une protection efficace et rapide contre les bandits.

Cette démonstration détendit rapidement l'atmosphère du secteur; pas une visite de ferme ne se terminait sans que le side-car ne fut encombré de cadeaux pour le maquis. C'est avec raison que Nestor avait inscrit le point 7 dans notre règlement des PA¹⁷!

Le 1er août 44, nos sentinelles capturaient sur le chemin des chômeurs, le dernier espion que nous envoya la GFP de Charleroi. Pour son malheur, il portait dans un sac à dos une carte militaire de la région ainsi qu'une paire de jumelles, ce qui n'est vraiment pas utile à un soi-disant trafiquant du marché noir!

Nous n'eûmes guère de difficultés à lui soustraire des renseignements assez rassurants: l'ennemi n'avait pas été capable de nous situer avec précision dans une aire de moins de 40 km² au sud de Couvin; lui-même nous avait déjà recherchés du côté de Regniessart, 10 km plus à l'est ; enfin, il n'avait pas averti son correspondant allemand du secteur qu'il se proposait de battre ce jour. Malgré ces bonnes nouvelles, il passa à la trappe comme les autres.

Une seule fois dans l'histoire de notre réseau, alors qu'Abwehr, GFP et SD l'avaient si souvent emporté au détriment des mouvements de

¹⁷ Cf encadré page 219.

résistance, nous eûmes ainsi l'occasion de rendre à l'ennemi la monnaie de sa pièce: dévider une pelote de traîtres dont nous avions attrapé un bout gluant. Ce fut le résultat des mesures conjointes et judicieusement mêlées de sécurité active et de sécurité du maquis auxquelles coopérèrent avec leur efficacité coutumière les agents des Districts Chimay et Couvin.

LA GRANDE LESSIVE DE L'EAU BLANCHE

RAZZIA EN LEVER DE RIDEAU

L'affaire débute par une opération mineure dont la liaison avec la réaction en chaîne qu'elle déclencha n'apparut que tardivement.

Début mai 44, notre secteur fut mis en état d'alerte maximale. Le plan de mobilisation prévoyait à ce stade, la concentration des petites équipes éparses dans divers maquis et le rappel des clandestins logés dans des fermes. L'inventaire de notre équipement révéla une insuffisance en couvertures et en batteries de cuisine de grande capacité. En outre, nous pensâmes prudent d'accroître les stocks de farine et d'approvisionner nos bouchers en viande fraîche. Ces besoins pouvaient être couverts d'un seul coup par une razzia opérée chez quelque gros fermier collaborateur.

Léopold, chef du district Couvin, nous proposa comme cible la ferme Berny à Boussu-en-Fagne. Ce bâtiment, isolé au milieu de ses champs, était situé à l'écart du village et caché à la vue de celui-ci par un croupet arboré. Le propriétaire, rexiste notoire, nommé maire par l'occupant, pratiquait en toute impunité, un marché noir d'un type particulier. En effet, une partie importante de sa clientèle se composait de militaires des garnisons voisines qui, par cette filière, approvisionnaient leur famille en Allemagne. Ce trafic était d'autant plus choquant pour les patriotes que les dépenses de l'armée d'occupation étaient à charge de la population belge !

Stan organisa et dirigea l'opération. Dès la nuit tombée, le rezzou composé de 7 maquisards prit place dans la fourgonnette Ford V8 et dans la grosse berline Marmon. Arrivés à quelques centaines de mètres du village, Sylvain et John quittèrent le convoi pour atteindre la ligne téléphonique aérienne desservant la ferme. John, avec la rapidité et l'habileté d'un singe,

grimpa sur le poteau de bois lisse et sectionna les fils. La ferme étant ainsi isolée, l'équipe regroupée se rua sur l'objectif. Craignant une résistance du pseudo-maieur, homme réputé violent et armé, le rezzou s'était doté d'un équipement sérieux: des mousquetons et même un fusil-mitrailleur. Il n'eut pas à s'en servir. Au moment où les maquisards jaillissaient des voitures entrées en trombe dans la cour de la ferme, le fermier s'occupait tranquillement à clore ses volets. Mis en joue, il n'eut qu'à lever les bras en signe de reddition. Pendant qu'il était poussé dans son bureau, les autres membres de sa tribu étaient rassemblés dans la cave, ligotés et maintenus sous bonne garde.

Rapidement, les chaudrons servant à préparer la "caboulée"¹⁸ des pourceaux, toutes les couvertures, des sacs de farine, des jambons et pans de lard salés s'entassèrent dans les voitures. Restait à capturer une grosse truie de 130 kg, logée dans une porcherie précédée d'un local étroit dans lequel veillait un molosse agressif, non attaché. Le matin, nullement impressionné par l'irruption de deux maquisards dans son antre, les attaqua aussitôt. Petite corrida dans une arène très exigüe: Martin essayait de maintenir l'animal bondissant dans le faisceau de sa torche tandis que José cherchait à l'embrocher à l'aide du sabre-baïonnette fixé à son mousqueton. Après plusieurs passes d'armes infructueuses, il parvint à clouer au mur ce fauve déchaîné. La voie vers la porcherie était libre; la truie, pattes entravées, fut traînée jusqu'aux voitures avec l'aide de renforts compte tenu de son poids.

Pendant le pillage, Stan avait fouillé le bureau, puis avait questionné notre collaborateur-trafiquant. Celui-ci, bon comédien ou traître non démasqué craignant pour sa vie, se traînait à genoux et mains jointes, geignant et pleurnichant, se prétendant rexiste repent, n'ayant accepté l'écharpe maïorale que pour atténuer les exigences de l'occupant envers ses administrés. Sur cette touchante confession, il s'en fut rejoindre les autres prisonniers dans la cave; ils y furent verrouillés en fin d'opération. Les maquisards se hissèrent tant bien que mal sur les piles de butin et les deux véhicules, ressorts sollicités au maximum par la charge, reprirent prudemment le chemin du camp.

En dehors de quelques lazzis sur la maîtrise de John au mât de cocagne ou sur celle de José dans le maniement de l'aiguille à larder, cette affaire fut rapidement oubliée. Il faut se rappeler qu'à cette époque nos esprits étaient tendus vers la préparation de la campagne de sabotage qui devait débiter lors du débarquement des alliés en France.

¹⁸ bouillie de farine, de pommes de terre et de lait.

LA PÊCHE AUX MINABLES

Le 13 juin, Pompon¹⁹ était de garde à l'orée du bois, près de la route vicinale de Froidchapelle et de l'embranchement de la principale piste d'accès au maquis. Dissimulé dans les buissons, il ne quittait pas des yeux un quidam au comportement peu orthodoxe. Le personnage marchant lentement sur la route en bordure de forêt, s'était arrêté au carrefour, avait scruté attentivement les alentours, s'était quelque peu avancé dans le chemin d'accès, les yeux rivés au sol. Il était alors revenu sur ses pas, avait arraché un rameau à un arbrisseau, puis avait repris sa progression sur le chemin en écartant, à l'aide de sa baguette, les hautes herbes qui dissimulaient partiellement des traces de pas et de pneus. Pompon attendit que le curieux l'ait dépassé pour surgir derrière lui en lui intimant l'ordre de lever les bras.

L'interpellé se retourna et pâlit affreusement: il se trouvait à 3 mètres d'un gaillard robuste, au visage large et au regard terrible, solidement campé sur une jambe musclée et sur un pilon de bois, braquant sur lui un fusil, le doigt sur la détente. Il ne manquait à cette apparition qu'un bandeau noir sur l'oeil pour répondre au stéréotype du pirate de roman.

L'homme bredouilla une explication incohérente d'où émergeaient les mots de marché noir et de rendez-vous à l'embranchement avec un trafiquant. Pompon, la mine glaciale, laissa tomber laconiquement: "Vous expliquerez ça au chef. Avancez. A la moindre entourloupette, je vous abats."

Au poste de garde, Pompon confia sa proie à deux autres maquisards et gagna directement le camp pour relater le manège dont il venait d'être le témoin. Pendant ce temps, notre rôdeur, le chapeau enfoncé sur les yeux en guise de bandeau, les mains liées derrière le dos, était promené en forêt pour le désorienter.

Nous avions, de toute évidence, affaire à un espion pris en flagrant délit. L'important était de connaître le but précis de sa mission, le nom de son chef, les informations que la police ennemie possédait déjà sur notre présence, le moment où il devait faire rapport: un maquis repéré est un maquis en danger de mort s'il ne déménage pas immédiatement.

A son arrivée au PC, le prisonnier fut délivré de son crasseux couvre-chef: une vraie gueule de faux témoin suant de peur, blême, tremblant par intermittence, le regard bas, l'échine courbée. Il était porteur d'une carte

¹⁹ blessé par des éclats d'obus le 17 mai 40, il avait subi l'amputation du membre inférieur droit.

d'identité au nom de Malien (?), âgé de 24 ans et domicilié à Forges. Il possédait également un certificat de la Werbestelle l'exemptant du STO²⁰.

Martial confia l'enquête à Roland, interrogateur efficace, connu pour les résultats obtenus à Rièzes et Bailièvre contre des mouchards parfois coriaces. Sa technique consistait en un mitraillage de questions auxquelles il exigeait réponse immédiate, sans laisser ni répit ni temps de réflexion pour construire une échappatoire. Il était aidé dans son rôle d'inquisiteur par un visage d'oiseau de proie aux traits accentués par une cicatrice à la racine du nez, séquelle des tortures subies lors de ses interrogatoires à la GFP de Bruxelles en décembre 41.

Le rôdeur était un espion minable, peu futé; il n'avait pas préparé de défense plausible. Son histoire de marché noir était inconsistante; il n'avait même pas pris la précaution élémentaire de se munir d'un sac pour transporter les 5 kg de beurre dont il était censé prendre livraison et ne possédait pas sur lui de quoi les payer à son comparse; de plus l'endroit du rendez-vous était tout à fait fantaisiste, compte tenu de la provenance et de la destination de la marchandise fraudée. Enfin, il paraissait étonnant que la Werbestelle ait exempté du STO un ouvrier agricole, sans travail de surcroît. Progressivement, il dut lâcher de dangereuses bribes de vérité.

Cet interrogatoire se poursuivait depuis plusieurs heures lorsque revint au camp l'estafette cycliste envoyée, pour complément d'enquête, dans le secteur de Bourlers-Forge où le rôdeur était domicilié. L'agent local du district Chimay, cantonnier de son état, avait pu obtenir aisément des informations accablantes sur le rôdeur à la mairie de Forges. Non seulement il s'agissait d'un individu suspect pour son comportement fureteur, sans occupation fixe ni ressources, mais condamné, pour fraude, par la justice belge à une peine de prison qu'il n'avait pas purgée sur injonction de l'autorité allemande!

L'interrogatoire changea de style. Décontenancé par notre découverte qui anéantissait ses dernières défenses, pris en tenaille entre un questionneur agressif et, Constant, un assesseur aux paroles patelines, le mouchard acheva de craquer. Oui, il s'était aventuré sur la route longeant la forêt pour essayer de localiser l'Armée Blanche et devait faire rapport 3 jours plus tard à son chef, le quincaillier Lecomte, bourgmestre rexiste de Chimay. Il n'avait reçu de lui qu'une indication sur l'existence possible d'un maquis dans les bois du Walestru. Il n'en était pas à sa première mission; il avait accepté ce travail pour gagner sa vie et touchait une prime de 400 francs par clandestin découvert: le prix d'un kg de beurre au marché noir! Les rencontres avec son

²⁰ Organisme allemand chargé de l'organisation de la déportation des travailleurs dans le cadre du Service du Travail Obligatoire en Allemagne (STO).

chef se passaient le matin, peu après l'ouverture de la quincaillerie, moment où elle était le moins achalandée. Il n'était pas seul à travailler pour le quincaillier: il croisait souvent les mêmes têtes -environ une dizaine- lors de ses visites matinales à la rue Rogier mais ne pouvait identifier qu'un seul complice dont il lâcha le nom.

Le lendemain matin, un émissaire d'Albert, chef du District Chimay, nous pria de dépêcher une équipe à l'orée du bois de Bourlers: des réfractaires, logeant dans une cabane forestière, y avaient appréhendé un rôdeur qu'il fallait cuisiner.

Emile (Emile Lebel) et Grand-père (Louis Pasteger) firent rapidement à vélo les 10 km séparant le Walestru du lieu de rencontre avec les réfractaires. Identité du rôdeur: un certain L...! Confondre le mouchard fut un jeu d'enfant. Emile lui lança goguenard: "Alors, on travaille aussi pour ce brave monsieur Lecomte. Ce n'est pas la peine de nier, votre ami de Forges s'est repenti et a tout avoué". Effondré, l'homme confirma les déclarations du premier larron et en dénonça un troisième. Il donna également ses tarifs. Ceux-ci étaient plus éclectiques que ceux avoués par le premier; ils s'échelonnaient de 250 F pour un simple réfractaire dénoncé et capturé à 5.000 F pour un terroriste. Cette fourchette de valeur flatta notre vanité. Sa confession transcrite et signée, il ne restait plus qu'à procéder à l'élimination du minable. "Bute-le" dit Emile à Grand-père. Une balle de 9 mm, tirée dans la nuque fit promptement l'affaire. Les réfractaires s'engagèrent à dissimuler le cadavre afin que sa disparition laissât planer un doute sur son sort. Après quoi, nos deux maquisards rejoignirent le camp pour y narrer la providentielle coïncidence. Toutes nos informations étaient recoupées: il n'y avait plus de raison de maintenir l'espion en vie: un garrot torsadé autour du cou y mit fin proprement. Nous nous occuperions du 3ème larron plus tard. Dans l'immédiat, nous devons frapper à la tête.

LA CHASSE À LA PIEUVRE

Lecomte, issu d'une famille commerçante bien connue de Chimay, était affilié à Rex²¹ dès avant la guerre et ami de Léon Degrelle. Devenu bourgmestre par la grâce de l'occupant, il essayait de donner à la bourgeoisie chimacienne l'image d'un homme modéré, pratiquant ainsi un double jeu. La résistance locale ne s'y trompait pas. Elle savait que tout rexiste embrigadé

²¹ mouvement fasciste fondé par Léon Degrelle dont l'audience ne dépassa jamais la partie francophone de la Belgique.

était tenu de signaler à sa hiérarchie les antinazis ou plus simplement les sympathisants des alliés. En fait, il faisait beaucoup plus que son devoir de bon fasciste. Il avait monté un réseau d'indicateurs: c'était une redoutable pieuvre de la police allemande dont les tentacules fouillaient tout le canton de Chimay. Il importait de tuer la bête avant qu'elle ne soupçonne la disparition de ses indicateurs. Nous disposions d'un délai d'un jour et demi pour organiser et perpétrer l'attentat. Après quoi, nous devions quitter au plus vite le malsain Walestru.

Une précaution préliminaire s'avérait indispensable pour la survie du réseau: avertir notre ami Albert de notre dessein. En effet, une rumeur circulait dans Chimay sur l'existence d'une liste de suspects à arrêter comme otages en cas d'attentat contre le pseudo-maire. Les agents du district Chimay devaient donc s'absenter de leur domicile légal dès la suppression de ce traître. Nous fixâmes la date de l'opération au 15 juin dans l'après-midi sur la foi d'informations ayant signalé la présence de la pieuvre dans son antre le matin même. Stan et Mickey, revêtus de longs imperméables, le feutre mou sur les yeux comme de parfaits gestapistes, partirent en voiture pour Chimay accompagnés de leur escorte de protection.

Dans la quincaillerie, une dame vint s'enquérir de leurs désirs. Jargonnant un français rocailleux avec un fort accent schleu, Mickey demanda à voir le bourgmestre pour raison de service. La femme répondit qu'il avait dû se rendre à Charleroi, mais serait de retour le lendemain. Nos deux gestapistes prirent congé de leur interlocutrice après un "Heil Hitler" impeccable. Ils enrageaient. Alerté, Lecomte pouvait éventer la ruse et préparer une intervention de l'ennemi d'autant plus aisée qu'une garnison, forte d'une compagnie, était casernée à une cinquantaine de mètres de sa boutique. Malgré ce risque, l'opération devait être tentée à nouveau dès le lendemain matin, limite de notre délai.

La rue Rogier est une artère commerçante, courte et étroite, reliant la Grand-Place sur laquelle est sis l'hôtel de ville aux routes venant de Couvin et Virelles. La quincaillerie, comme la plupart des maisons de cette rue possédait une sortie arrière dans la ruelle des archers.

Deux cyclistes en tenue d'ouvriers se postèrent aux deux extrémités de la venelle. La fourgonnette V8 stoppa rue de Virelles, à 50 m de la rue Rogier. Lonnie, un de nos chauffeurs américains, veillait au volant, moteur en marche, prêt à embrayer dès que l'équipe réapparaîtrait, mission terminée. Pompon, à l'arrière de la fourgonnette, mousqueton à portée de la main, couvrirait la retraite en cas de réaction d'un ennemi émergeant de la caserne toute proche. Le reste de l'équipe s'engagea dans la rue Rogier. José, en tête, dépassa la quincaillerie et se posta devant le porche de l'hôtel de ville pour s'occuper de gêneurs pouvant surgir de la Grand-Rue, débouché possible des Feldgendarmes cantonnés à l'hôtel Emmaüs.

Stan et Mickey, nos deux indiens sur le sentier de guerre, à nouveau déguisés en gestapistes, pénétrèrent dans l'antre. Avisant un homme derrière le comptoir, ils l'interpellèrent en sabir: "Mezieu Chean Legomte?" Ils n'eurent pas l'occasion de terminer leur entrée en matière. Dès que notre commerçant les vit s'approcher, il plongea derrière son comptoir et se rua vers l'arrière de la boutique.

Pour apprécier le pittoresque de la scène qui s'ensuivit, il faut se rappeler qu'en 44, nous n'étions pas encore entrés dans l'ère du plastique; la ferblanterie régnait sans partage sur tous les ustensiles ménagers; il faut également savoir que le magasin se présentait comme un long boyau, bordé des deux côtés d'étagères surchargées montant jusqu'au plafond et partagé par un long comptoir encombré de marchandises.

Les deux individus dégainèrent instantanément et ouvrirent un feu roulant sur le fuyard. Mais allez toucher une cible mobile dont la vitesse était décuplée par la peur et dont l'extrémité supérieure apparaissait par intermittence entre les piles de quincaillerie. En quelques secondes, une quinzaine de projectiles de 9 mm trouèrent des seaux, ricochèrent sur la fonte, firent dégringoler casseroles, bouilloires et autres charbonnières: un vrai jeu de massacre dont le vacarme s'entendit jusqu'à la Grand-Place. Tout en tirant, Stan put se placer derrière le comptoir et lâcher une dernière cartouche au moment où le fuyard franchissait la porte arrière: il ne réussit qu'à l'amputer d'un auriculaire! Merde! Enfin, les sentinelles postées à l'arrière ne pouvaient manquer leur proie! Néanmoins, Stan et Mickey se ruèrent hors du magasin et se précipitèrent, l'arme au poing, chacun vers une des extrémités de la ruelle. L'un d'eux cria à José: "Nom de Dieu, nous l'avons raté". A ce moment, plusieurs détonations retentirent derrière l'hôtel de ville.

Emile était posté à l'extrémité ouest de la ruelle, endroit vers lequel le fuyard était sensé s'échapper pour ne pas tomber nez-à-nez avec ses agresseurs au coin tout proche de la rue Rogier. Il était debout à côté de son vélo, une main sur la crosse de son Browning 7,65 mm dans la poche de son bleu de travail. La débauche de coups de feu provenant de la quincaillerie lui fit croire l'affaire terminée. Il s'apprêtait à se remettre en selle, lorsqu'un individu hagard, ensanglanté, accourut vers lui en criant: "Monsieur, au secours, des bandits tirent sur moi" - "Dans ce cas, moi aussi" répondit Emile et son bras armé jaillit de sa poche. La pieuvre poussa un hurlement de terreur, aussitôt coupé par 5 détonations sèches: Emile venait de lui loger, à bout portant, "5 valdas dans le tiroir à boudins" comme eut dit San Antonio; la bête s'effondra. Heureux de son bon mot et de son geste opportun, Emile omit de respecter une règle essentielle: quand on abat un traître, on l'achève toujours d'une balle dans la tête. Il sauta sur son vélo, passa devant l'hôtel de ville, apostropha ses coéquipiers d'un joyeux "Je l'ai eu" accompagné d'un grand geste du bras puis disparut vers Virelles.

Emile quittait à peine la scène que Gabriel, le second cycliste, y entra à fond de train en criant : "Markus arrive par la rue Saint-Nicolas".

Markus était le chef de la Feldgendarmarie locale, la terreur des Chimaciens. Par sa brutalité envers les réfractaires et les juifs inoffensifs qu'il capturait, il tentait de se leurrer sur son manque de courage.

Quelques secondes d'attente et la 11 CV Citroën de la Feldgendarmarie apparut au sommet de la Grand-Rue. Le bruit des détonations n'avait pu échapper à Markus, mais la vision de la Grand-Place n'était guère rassurante: à l'avant-plan, entre les piliers de l'hôtel de ville, José une grenade Mills à la main, prêt à la lui balancer dans les roues; un peu en retrait, nos deux indiens, un gros calibre à la main. La Citroën s'arrêta puis recula hors de portée des terroristes, à une centaine de mètres d'eux, protégée par la dénivellation du terrain. Nos hommes avaient dès lors le champ libre pour regagner tranquillement la voiture.

Dans la caserne toute proche, des feldgraus s'étaient agglutinés aux fenêtres ouvertes, en bons badauds attirés par les coups de feu. Ils ne réagirent pas au passage de nos hommes. Ils avaient cependant vu, deux minutes plus tôt, Stan surgir au coin de la rue Rogier, le GP au poing. Le prirent-ils pour un membre d'une de leurs polices secrètes? Ou plus simplement, ces Landsturms²² avaient-ils appris par 3 à 4 ans de vie militaire à se méfier de toute initiative et à attendre les ordres beuglés par leurs feldwebels? La prudence des feldgendarmes et l'inertie des militaires permirent à notre équipe de rejoindre le maquis sans incident.

Au camp, l'atmosphère se détendit rapidement; Stan et Mickey endurent de joyeuses plaisanteries sur leur aptitude au tir forain.

La détente ne dura pas. Au début de l'après-midi, un porteur de mauvaises nouvelles se présenta au poste de garde. La pieuvre n'était pas morte! Après le départ d'Emile, elle s'était péniblement traînée sur quelques dizaines de mètres jusqu'au seuil d'un studio de photographe. De là, elle avait été emmenée à la clinique du Dr Trigaux et opérée en urgence. Nom de Dieu! Fallait-il monter une seconde expédition pour aller l'y achever?

Martial fit avertir le Dr Trigaux qu'il lui rendrait visite en fin d'après-midi. Il abandonna son vélo chez "le Cousin"²³ et traversa la place en direction de la clinique. Pour la circonstance, il avait revêtu la tenue d'un bourgeois respectable "old style": feutre de grande marque, lunettes à monture

²² réservistes âgés.

²³ adjoint d'Albert, chef du District Chimay.

d'écaille, cravate de soie, costume 3 pièces avec chaîne de montre au gilet et, bien entendu, il était couvert par une fausse identité parfaite. Tout en marchant, il inspectait les abords: l'entrée principale de la clinique, donnant sur la Grand-Place était gardée par deux soldats casqués, l'arme au pied; par contre, l'entrée du personnel dans une ruelle attenante ne l'était pas.

A retenir, d'autant plus que grâce à des infirmières complices, nous empruntions cette porte dérobée lors de nos visites à des agents hospitalisés.

En pénétrant dans la clinique, Martial salua d'un discret mouvement de tête les deux sentinelles qui rectifièrent aussitôt la position. L'entrevue avec Trigaux fut amicale; les deux hommes s'étaient rencontrés à plusieurs reprises. Trigaux savait Martial étudiant en médecine; il savait également que faute d'explications médicales convaincantes, sa clinique risquait de recevoir une visite désagréable. Malgré l'obligation du secret médical, il dut se résoudre à décrire la situation. Lecomte présentait 7 perforations intestinales ayant nécessité 5 résections segmentaires; la cavité abdominale contenait beaucoup de sang et du liquide intestinal; une péritonite était probable, ce qui, en ces temps où nous ne disposions pas d'antibiotiques, était une complication souvent mortelle; en cas d'issue favorable, l'hospitalisation serait longue; la convalescence éventuelle plus longue encore.

Dans ces conditions et compte tenu des services que Trigaux et ses infirmières nous rendaient, il fallait s'abstenir de toute action et prier le Bon Dieu pour qu'il envoyât à son hideux serviteur quelque complication croquignollette propre à lui faire quitter promptement notre vallée de larmes. Dieu ne daigna nous exaucer qu'à moitié: il le maintint hors combat de nombreuses semaines puis lui souffla de fuir en France. Condamné à mort par contumace après la libération, Lecomte termina paisiblement ses jours en Amérique du Sud.

NOTRE-DAME DE BONNE RENCONTRE

Une énigme restait à déchiffrer pour notre sécurité: comment la pieuvre avait-elle appris notre présence au Walestru? La clé en fut fournie peu après par Léopold: un de ses agents, employé aux PTT, avait surpris, quelques jours auparavant, une communication du bourgmestre rexiste de Boussu-en-Fagne à son homologue de Chimay: le premier suspectait, sur la foi d'un de ses propres mouchards, la présence dans le bois du Walestru de la bande de terroristes qui avait pillé sa ferme le mois précédent. La boucle de l'information était ainsi fermée. En appelant Lecomte, le pseudo-maieur de Boussu dut savourer le plaisir subtil de la vengeance. Il ignorait que cette joie lui serait chichement comptée.

Notre harassant programme de sabotage nous tint en haleine la seconde quinzaine de juin. Nous ne pûmes machiner notre vendetta qu'au début juillet, pendant le court répit que nous nous accordâmes avant le transfert du maquis de Virelles à Brûly-de-Pesche.

Dès le 2 juillet, Constant fut envoyé en reconnaissance pour contrôler les informations obtenues sur les habitudes du traître et pour étudier les ressources du terrain. Ce fasciste se confirma un homme d'ordre, ponctuel; nous n'aurions pas dû en douter. Tous les jours, il quittait son exploitation à la même heure pour se rendre à la maison communale par un chemin encaissé bordé de monticules et de buissons rappelant le maquis corse.

Dès le retour de Constant au camp, le scénario du guet-apens fut monté: deux tireurs embusqués dans les buissons le fusilleraient au passage. L'exécution en fut programmée pour le lendemain.

Malheureusement, malgré la précision des renseignements fournis, les 3 maquisards chargés de l'affaire ne reconnurent pas l'endroit décrit. Ils s'embusquèrent dans la position jugée la plus propice. A l'heure dite, ils entrevirent une tête qui s'escamotait au gré du relief du terrain. Tirer dans ces conditions, revenait à viser une balle de ping-pong sautillant sur son jet d'eau dans un tir forain. Il ne pouvait être question pour eux de répéter l'affaire Lecomte. Ils décidèrent de postposer l'opération et de rechercher un meilleur affût.

Ayant camouflé leurs carabines, ils descendirent en vélo jusqu'à Boussu. A l'entrée du village, une construction inachevée excita leur curiosité. Elle était située sur un terrain pentu, un peu en retrait du chemin suivi par le traître. Au premier étage, une pièce offrait une large baie dont l'allège fournirait une excellente banquette de tir. Face à la baie, l'autre côté du chemin s'ornait d'une petite chapelle; à droite de celle-ci, une forge flanquait le carrefour de deux chemins. Les vélos pouvaient être aisément dissimulés dans les broussailles à l'arrière de la maison. Une légère ombre à ce tableau idyllique pour un guet-apens: la vue sur la partie amont du chemin n'était pas dégagée; il faudrait attendre le passage du gibier pour le canarder de côté ou de dos. Rentrés au camp, ils expliquèrent leur échec avec une gêne compréhensible, vite effacée par l'acceptation de leur nouveau plan.

Le lendemain, nos 3 Corses se sont levés tôt. A 2 1/2 h, ils enfourchaient leurs bicyclettes après avoir ensaché leurs carabines et les avoir liées sur leurs cadres. Tout trois ont, en outre, glissé un pistolet dans leur ceinture. José, connaissant parfaitement le terrain et la future victime, guide l'expédition. En file indienne, pesant sur les pédales dans les côtes, en roue libre dans les descentes, ils avalent rapidement les vallonnements de la route. Lomporet, Aublain, Dailly sont traversés sans un bruit. Ils demeurent plus silencieux que la veille. Est-ce le froid en ce milieu de nuit? Est-ce la pensée

que cette journée doit être décisive? Boussu endormi enfin atteint, les vélos garés comme prévu, ils gagnent la pièce en façade en veillant à ne pas trébucher sur les moellons épars. Examen attentif des alentours par la large baie: personne ne semble avoir remarqué leur intrusion.

Accroupis le dos au mur, ils entament alors une longue et inconfortable veille. L'obscurité, la fraîcheur et l'inaction forcée éveillent des pensées maussades: s'ils loupaient l'opération..., si les amorces des cartouches ne détonaient pas, ces munitions étant toutes des récupérations de la campagne de 40; un raté peut toujours advenir! Un échec: quel désastre pour l'enjeu de l'opération et pour leur réputation. Et puis il y a Martial! Aujourd'hui, ils ne pourraient invoquer aucune excuse: ils avaient proposé eux-mêmes le lieu du guet-apens et choisi leurs armes. De temps à autre une boutade fuse pour détendre l'atmosphère: "Pourvu qu'il ne soit pas tombé malade". Pour se dégourdir les jambes, ils gagnent par moment l'encoignure d'une pièce adjacente et y grillent une cigarette; pour tuer le temps plus que par faim, ils grignotent les tartines emportées; dans la gourde, le café est plus froid que tiède.

José balaie le spleen en parlant de l'opération imminente: "Ecoutez, vous êtes les meilleurs tireurs. Je propose que vous employiez vos carabines. Quant à moi, dès que j'aurai reconnu le traître, je vous avertis et je dégringole au rez-de-chaussée. Vous le descendez au passage. Aussitôt après, je me précipite sur lui et, mort ou pas mort, je lui colle une balle de Luger dans la tête." Voilà nos amis rassérénés par la perspective de l'action.

Bientôt, le ciel rosit à l'est; des vaches saluent l'aube; le village s'éveille; des bruits familiers distraient nos hommes. Le forgeron a ouvert son atelier; il a amené une grosse pièce métallique sur une enclume extérieure; son aide et lui s'acharment dessus à grands coups de masse.

Dix heures et demi. Dans le lointain, les pas d'un cheval ferré résonnent sur le chemin empierré. Le bruit devient de plus en plus distinct: un des fers est mal fixé au sabot. Les tireurs s'agenouillent derrière le muret de la baie; José s'apprête à bondir sur la route. Un homme puissant apparaît; il tient la bride du cheval dans la main gauche, offrant ainsi son corps entier comme cible.

"C'est lui" dit José. Les carabines se lèvent.

"A trois" dit Roland. Trois, les deux coups de feu éclatent ensemble. Atteint en plein dos par les deux balles tirées à 15 mètres, le traître ne tombe pas. Il demeure agrippé au bridon du cheval apeuré qui ne cesse de se cabrer pour se débarrasser de ce poids mort. A la première détonation, les marteleurs, terrorisés, ont lâché leurs masses et se sont réfugiés au fond de la forge. José a plongé sur le traître mais en raison des cabrioles du cheval, il éprouve des difficultés à ajuster son tir. Le coup part enfin; l'homme tombe

face contre terre. Roland accourt à son tour. Le coup de grâce a été tiré trop bas: un petit geyser de sang rouge jaillit rythmiquement de la plaie à l'arrière du cou. "Coquin", pense Roland, "tu n'es donc pas encore mort?" Une seconde balle de 9 mm tirée dans la nuque achève le travail. Roland fouille le cadavre et s'empare d'un gros portefeuille bourré de documents; en se relevant, son regard est attiré par une inscription sur le pignon de la petite chapelle: Notre Dame de la Bonne Rencontre ! Pardonnez-nous, Bonne Mère, cet humour noir était involontaire.

Pendant ce temps, ses deux compagnons ont amené les vélos sur la route. Carabines au dos, nos trois corses grimpent la côte menant à Dailly. Martin, ému par la trop forte tension, tente une échappée mais il est rejoint par le peloton avant le sommet. Dans un boqueteau proche de la route, arrêt pour réensacher les carabines et les lier aux cadres. José brocarde gentiment Martin: "A te voir détalier si vite, on aurait dit que tu venais de tuer quelqu'un."

Peu après, dans une forte descente, ils croisent la Citroën traction avant de la feldgendarmarie de Couvin. Rencontre fugace: aucun des deux partis n'aurait eu le temps de tirer. Les feldgendarmes ne prennent pas nos cyclistes en chasse; le retour s'effectue sans accroc.

Mort, le pseudo-maire n'avait pas fini de nous étonner. Le jour de son enterrement, le village de Boussu fut investi par un gros de troupes allemandes; toutes les issues en furent gardées par des sentinelles, le doigt sur la détente. De plus, des barrages furent établis sur les routes d'accès au village. Toute la grosse gradaille rexiste de la région, vint s'incliner devant la dépouille d'un des leurs tombé au champ d'infamie. Curieusement, une délégation d'officiers allemands était présente. Plus curieusement encore, elle était conduite par un jeune général. Stupéfaction des villageois lorsqu'ils reconnurent en ce dernier le réfugié politique autrichien qui atterrit chez notre salopard fin 39 et y séjourna 3 mois. Il travaillait à la ferme, se mêlait peu à la population, mais, très sportif, passait ses loisirs à sillonner la région à vélo. Début 40, il quitta Boussu, pour émigrer au Canada, si l'on en croit les rumeurs.

Ainsi ce traître, non content de militer dans une organisation fasciste et de travailler pour la police ennemie, était un espion ayant favorisé l'agression nazie de mai 40. Dire que nous avons tenu cette crème de chacal dans notre ligne de mire, lors de la razzia de sa ferme, six semaines plus tôt!

EPILOGUE

Quelques jours plus tard, avant d'entamer la seconde phase de notre campagne de sabotage et de guérilla, deux cyclistes d'allure banale quittèrent le camp de Brûly-de-Pesche et se rendirent au domicile du 3ème larron, celui qui avait été "donné" par le deuxième minable. En guise de scalp, ils rapportèrent la carte d'identité de cet ancien membre de la légion wallonne anti-bolchevique, recyclé dans la délation. Martial classa le document après y avoir inscrit en apostille: "Requiescat in pace", au paradis des mouchards, bien entendu. La grande lessive était momentanément terminée. L'Eau Blanche était épurée d'une noire vermine.

Les agents des Districts continuèrent à fouiner dans les relations de cette bande de malfaiteurs. Trois jours après la libération, nous arrêtons et interrogeons 3 suspects. Elles se mirent à table et lâchèrent les noms de 2 complices, appréhendés à leur tour. Déférés à l'auditorat militaire, ces 5 mouchards furent condamnés à des peines de prison pour dénonciation à l'ennemi. Dommage que l'intensité de notre campagne d'août 44 ne nous ait pas laissé le temps de nous occuper d'eux sous l'occupation.

LE MAQUIS EN THIERACHE

LES NOMADES

Comme nous l'avons évoqué¹, notre séjour au château de Nimelette fut écourté au maximum, malgré ses côtés pittoresques, tant sa localisation et sa fonction dans la filière des réfractaires nous paraissaient malsaines. Après ce prélude, nous optâmes pour une nomadisation entre sites avec rotation de 4 à 6 semaines. Au début, nos choix étaient cependant limités par la nécessité de demeurer à proximité du chemin de fer vicinal Chimay/Cul-des-Sarts, pipeline du ravitaillement central².

Nous nous installâmes d'abord dans le bois de la Thiérache, au sud de Bourlers, un km à l'est de la halte vicinale dite du Lohan. Un bon chemin forestier permettait d'y engager notre embryon de charroi automobile et de le camoufler à sa proximité. Pour notre hébergement, nous disposions d'un ancien wagon de chemin de fer transformé en relais de chasse, suffisamment spacieux pour abriter l'équipe initiale, nos nouveaux amis russes et l'un ou l'autre agent de liaison. Le carrefour du Lohan pâtissait cependant d'un voisinage encombrant : en effet, à Scourmont, la vénérable abbaye de la Trappe abritait une garnison desservant la centrale de télécommunication de Forges, relais important du câble Berlin-Paris et un puissant radar antiaérien; ces militaires se livraient à de fréquentes rondes nocturnes sur les routes environnantes. Un calcul de probabilité aurait dû nous montrer que tôt ou tard, la trajectoire d'une de ces patrouilles croiserait celle de notre équipe coltinant le ravitaillement. L'accrochage eut d'ailleurs lieu; il se solda par un échange de balles perdues dans les deux camps.

Nous décidâmes alors de nous retirer vers le sud-est dans le Bois des Hauts Marais. Ce quadrilatère massif de 4 km sur 3, s'étend, à l'ouest, de la route et de la voie vicinale Chimay-L'Escallière jusqu'aux pâtures de Cul-des-Sarts, à l'est. Le maquis y bénéficiait d'une baraque de chasse et d'une cagna précédemment construite par des prisonniers de guerre russes évadés, toutes

¹ Cf Chap 2, page 45.

² Cf Chap. 3, pages 113-114.

deux profondément enfouies dans des sapinières. La halte vicinale de Nimelette était accessible par une marche d'une demi-heure; les possibilités de garer le charroi étaient plus nombreuses qu'au Lohan; plusieurs pistes carrossables garantissaient des sorties vers les 4 points cardinaux et les bois voisins.

Nous y demeurâmes jusqu'à fin décembre 43. La neige nous en chassa: les Hauts Marais jouissent en effet d'un microclimat particulièrement froid; une fois tombée, la neige y est tenace; elle rendit les traces de nos allées et venues par trop difficiles à dissimuler. Cette offensive hivernale concorda avec le moment où Richard et Nestor nous lancèrent un appel de détresse pour renflouer la trésorerie du FIN. Une partie de l'équipe descendit sur Namur pour y exécuter la plus importante razzia de timbres de ravitaillement de la guerre³. Pendant cette période, le reste de l'équipe hiverna dans des fermes et dans un abri forestier du nord de l'Eau Blanche.

Dès la fin de ce premier séjour en Thiérache, Ulysse et ses principaux collaborateurs (Spada, Mickey, Stan et Kid) en avaient analysé le déroulement. A l'évidence, notre liaison avec la ligne vicinale alimentant le refuge de Rièzes avait trop restreint notre liberté de nomadisation. En janvier 44, nous demandâmes à Albert, chef du District Chimay, de nous créer en déviation de son système centralisé, un dépôt d'intendance indépendant, situé dans un endroit retiré, au centre de la Thiérache.

Le choix d'Albert fut des plus heureux et se révéla une des causes de notre réussite ultérieure. Il s'agissait de la ferme d'Honoré Jacquart (alias Julien). Agé de 37 ans à l'époque où nous fîmes connaissance, marié et père d'une fillette, nous l'avions classé du bas de nos 20 ans dans la catégorie des "gens âgés" ne prenant que des risques calculés. Il allait sérieusement ébranler ce jugement simpliste. Cultivateur et maieur de Vaulx, il entretenait la ferme familiale, assisté de sa femme et de son vieux père. Ce minuscule village situé à 4 km à l'est de Chimay, sur les collines dominant la rive sud de l'Eau Blanche jouissait de nombreux atouts: le courage tranquille, la disponibilité constante et la sérénité de Julien, le patriotisme sans faille des habitants qui faisaient bloc autour de leur maieur, la situation dégagée du hameau à l'écart des grand-routes, son accès aisé par des chemins vicinaux tant depuis les forêts bordant au nord la vallée de l'Eau Blanche que depuis celles du sud enserrant l'Eau Noire et ses affluents.

Ce centre névralgique fonctionna dès fin janvier 44 lorsque Stan regagna la Thiérache avec une partie de l'équipe et des renforts. Les réserves de vivres étaient stockées dans la ferme elle-même; des dépendances assez

³ Cf Chap. 3, page 116.

proches abritaient une partie du charroi automobile et le matériel de guerre qui commençait à affluer de toutes parts.



Fig. 13. Maquis du Lohan en octobre 43. Jean Lejour (Mickey), chef de la Section Spéciale. A sa gauche, une de nos premières recrues locales: Alex. Schlakov (Sacha), officier d'artillerie soviétique.

De février à fin avril 44, nous maintînmes une certaine dispersion des effectifs dans des cabanes forestières: Jean et son équipe nord-africaine qui avaient protégé l'évacuation du refuge de Rièzes⁴ cantonnèrent dans le bois de Bailièvre; José, dans les bois de Lompret; Stan et ses principaux collaborateurs, à la Baraque Mathieu, au nord d'Aublain puis dans un chalet à Macquenoise aux sources mêmes de l'Oise dans la forêt frontalière de St Michel, à l'extrême ouest de la Thiérache belge.

En mai 44, ces groupes ainsi que des recrues maintenues en réserve jusqu'alors se concentrèrent progressivement dans le bois du Walestru entre Froidchapelle et Lompret, logeant de manière peu confortable sous des tentes faites de bâches de wagons de chemin de fer. Le Walestru était un camp de transition où une vingtaine d'hommes devaient s'organiser, apprendre la vie en commun d'une future grande bande, s'habituer au maniement des armes lourdes et des explosifs.

Nous quittâmes le Walestru dans la nuit du 16 juin 44 après l'attentat contre le maieur rexiste de Chimay, chef d'un réseau d'indicateurs de la police ennemie, qui avait eu vent de notre présence en ce lieu⁵. Nous nous implantâmes à 7 km de là dans le bois de Virelles au N.O. du lac, au lieu dit "La Baraque du Loup". Un vaste pavillon de chasse nous permit d'y accueillir une trentaine de maquisards tandis que la cuisine fut installée dans un hangar voisin. Ce site avait été choisi comme base pour des opérations car il offrait un accès facile aux installations ferroviaires de la région Chimay-Mariembourg, objectif primordial des actions de sabotage assignées à notre groupe. Cependant, en raison de sa situation, il devait être rapidement abandonné dès la fin de la série des sabotages. Le bois de Virelles est en effet un appendice de 4 km² terminant au sud la grande forêt de la Fagne. L'investissement de sa limite nord par l'ennemi eut rendu difficile une défense sérieuse ou un décrochage aisé. En outre, ce bois ne possédait au départ qu'une seule piste carrossable rejoignant la route de Froidchapelle. Martial avait bien fait construire en un seul jour et demi à peine un second chemin de dégagement d'un km de long traversant 60 m de marécages et franchissant 2 ruisselets sur des petits ponts⁶, mais la crainte de s'y faire repérer et piéger demeurait vive dans l'esprit de nombreux maquisards expérimentés. Un épisode heureusement sans conséquences fâcheuses vint encore accroître la

⁴ Cf Chap.3, pages 109-112. Ils demeurèrent à Bailièvre jusqu'au 2 avril, date à laquelle ils infligèrent une cuisante défaite aux troupes ennemies venues cerner leur maquis.

⁵ Cf La grande lessive de l'Eau Blanche, pages 189-191.

⁶ Ce chemin, construit sous la direction de Mickey fut d'ailleurs baptisé dans notre jargon: "La route Mickey".

tension. Stan nous en a laissé un récit savoureux:

"Nous étions installés depuis une quinzaine de jours lorsque nous apprenons par nos hommes de garde un événement gênant. Des gars de la résistance locale ignorant notre présence dans le bois, avaient abattu durant la nuit les poteaux de la ligne téléphonique longeant le côté gauche de la route de Virelles à Froidchapelle et ce juste devant la principale voie d'accès au camp!

Accompagné d'un PA, je suis envoyé vers la route pour glaner de plus amples informations. Nous quittons le chemin emprunté par notre charroi et coupons au plus court à travers bois en direction de la route. A une bonne distance de celle-ci, j'entends les voix et les bruits de pelles de gens qui y travaillent.

J'approche de la route et je compte une douzaine de civils qui déplacent les poteaux gisant par terre. Pas d'Allemands visibles. Soudainement, à 20 m sur ma droite se détache une sentinelle cachée par les otages. Merde! Je ne l'ai pas repérée assez vite. Je rentre de quelques pas dans le bois et je renvoie le PA qui m'accompagne pour prévenir le groupe de la présence d'Allemands sur la route. Il faut prendre les dispositions pour ne pas être décelés et surtout demeurer silencieux, le chalet n'étant qu'à 1100 mètres à l'intérieur du bois. Y a-t-il d'autres boches? Sur ma gauche, à travers le feuillage, je distingue une deuxième sentinelle. Il monte la garde, fusil à l'épaule, à l'entrée de notre chemin. Ils ne sont que deux, probablement deux Feldgraus de la garnison de Chimay. Je peux donc rentrer au camp et confirmer que nous n'avons pas été repérés. Cependant, ma position entre deux Allemands, le plus proche à moins de 20 m et l'autre à environ 40 m sur ma gauche n'est pas confortable. J'ai bien sûr mon GP en main, prêt à toute éventualité mais je dois surtout ne pas faire remarquer ma présence.

Je tente de me retirer sans bruit.

Aïe ! Je fais craquer une branche. Je regarde en direction de l'Allemand le plus proche. Il a dû entendre quelque chose. Il se baisse et regarde sous les frondaisons dans ma direction. Le feuillage est heureusement épais. Je ne bouge pas. Il garde son fusil en travers des genoux. J'enfonce la tête tout doucement sous le niveau de la route et j'attends l'arme au poing la suite des événements.

A peine une demi-minute s'écoule. J'entends un bruit derrière moi, côté camp: c'est mon schleu! Il est entré dans le bois et a fait une boucle à 20 m derrière moi pour rejoindre l'entrée du chemin du camp. Il tient son Mauser en main et progresse tout droit

sans me voir en direction de l'autre sentinelle. Il la rejoint et ils se mettent à discuter ensemble. Ils ne paraissent pas inquiets.

Ouf! L'alerte a quand même été chaude. Je m'empresse de quitter mon fourré, et, avec des ruses de sioux, je regagne le chalet pour informer les copains.

S'il y avait eu échange de coups de feu, notre situation aurait pu être tragique car nous risquions de voir notre sortie bloquée par les renforts ennemis.

L'ULTIME TRANSHUMANCE

Jusqu'en mai 44, la nomadisation ne posa guère de problèmes organisationnels. Bien que le recrutement progressif eut plus que comblé les pertes des 3 derniers mois, l'effectif total ne dépassait pas la vingtaine de partisans; en outre, leur répartition en petites unités facilitait leur mobilité.

A partir de notre concentration au Walestru, les déménagements requièrent des plans aussi minutieux que les expéditions contre l'ennemi. Les difficultés naquirent de l'accroissement non tant des effectifs que des impedimenta.

L'abandon de la Baraque du Loup fut programmé dans la nuit du 5 au 6 juillet 44, 36 heures après la 12ème et dernière opération menée depuis cette base en 3 semaines.

La zone où devait s'implanter le futur camp avait été sélectionnée dès le début du printemps 44 avec l'aide et les conseils de Maître Claes, notaire au Brûly-de-Couvin et propriétaire de 8000 hectares de bois d'un seul tenant dans la région. Dans cette zone, il n'y aurait ni coupe de bois, ni entretien des layons de chasse; en outre des gardes forestiers sûrs aideraient à la surveillance de tout le site dès notre arrivée.

L'emplacement du camp avait été choisi par une mission de reconnaissance guidée par Hubert Biernaux, agent du District Couvin. Seuls trois membres étaient au courant du site repéré. En effet, tant Valentin, notre instructeur parachuté qu'Hotton lui-même commençaient à suspecter l'existence de fuites, éventuellement au niveau de la direction. Valentin nous en avait avertis; notre sécurité exigeait dès lors que cet endroit soit tenu rigoureusement secret. Il se situait au lieu-dit "La taille Gilbert" dans les bois

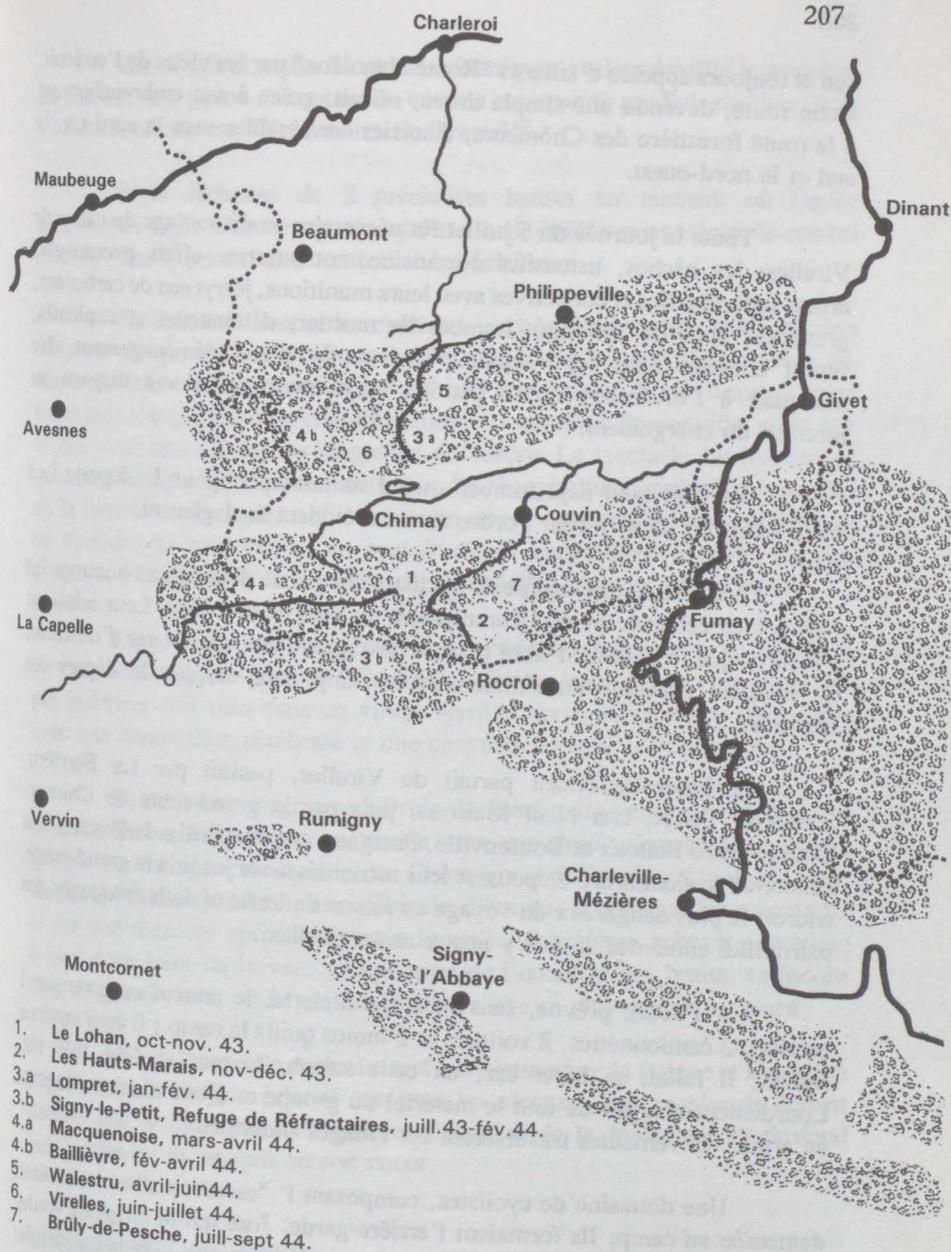


Fig. I.
Nomadisation du maquis en Thiérache d'octobre 43 à la Libération.

de Brûly-de-Pesche, petite commune d'une centaine d'âmes dans le sud de la province de Namur, entre Couvin et Cul-des-Sarts, à la limite du Hainaut et de la frontière française. Cette forêt présentait un intérêt particulier grâce à la présence d'une ancienne route militaire empierrée la traversant du nord au

sud et toujours appelée d'ailleurs "Route Napoléon" par les vieux de l'endroit. Cette route, devenue une simple drève, offrait, grâce à son embranchement à la route forestière des Chômeurs, 3 sorties carrossables vers le nord-est, le sud et le nord-ouest.

Toute la journée du 5 juillet fut nécessaire au démontage du camp de Virelles; les bâches, ustensiles de cuisine, couvertures, effets personnels, armes individuelles et collectives avec leurs munitions, jerrycans de carburant, grenades, obus de 105 mm, bombes de mortier, détonateurs et explosifs, furent entassés dans les véhicules en vue du grand déménagement. Ne manquait à l'inventaire qu'un pistolet Steyr mystérieusement disparu au moment du chargement.

La nuit était déjà tombée quand tout fut prêt pour le départ. Les maquisards en accueillirent l'ordre avec un évident soulagement.

Vers 22 h, une équipe de cyclistes composée de quelques hommes fut envoyée en éclaireur avant l'ébranlement du gros de la troupe. Leur mission: s'assurer que la voie était libre pour le passage du convoi. En cas d'obstacle, ils devaient prévenir immédiatement le camp pour stopper le départ des véhicules.

L'itinéraire choisi partait de Virelles, passait par La Ferrière, Lompret, Vaulx, Les Neuf Maisons, puis par la grand-route de Chimay-Couvin entre Baileux et Boutonville, Presgaux et enfin Brûly-de-Pesche. Les éclaireurs avaient ordre de pousser leur reconnaissance jusqu'à la grand-route, endroit le plus dangereux du voyage en raison du trafic et de la fréquence des patrouilles ennemies et de s'y poster en sentinelles.

A l'heure prévue, sans message d'alerte, le convoi comprenant 1 camion, 2 camionnettes, 2 voitures et 2 motos quitta le camp; il était environ minuit; il fallait se hâter car, en cette saison, le jour se lève très tôt. Lourdemment chargés de tout le matériel du groupe et d'une dizaine d'agents en arme, les véhicules traversèrent les villages endormis.

Une douzaine de cyclistes, composant l'"escadron silencieux" était demeurée au camp; Ils formaient l'arrière-garde. José qui la dirigeait voulut profiter du délai de mise en route pour tenter de retrouver le fameux pistolet Steyr manquant, propriété de Nestor et relique de nos débuts. A genoux, côte à côte avec Martin (Arthur Leroy) et Abel, ils fouillèrent pouce par pouce la couche de 30 cm de paille qui recouvrait tout le local. En vain. Vers 1 h du matin, déçu par cette fouille infructueuse mais, tenu à l'horaire, l'escadron cycliste prit à son tour la route. Un bon génie s'émut cependant de leurs efforts méritoires: quelques semaines plus tard, l'arme réapparut mystérieusement au camp.

Dès le début, deux incidents mécaniques avaient émaillé le parcours du convoi: une panne de moteur au camion commandé par Sylvain, une autre à la camionnette des "Volontaires du Travail"⁷.

Perte fâcheuse de 2 précieuses heures au moment où l'aube s'annonçait déjà. L'arrière-garde cycliste avait évidemment rejoint le convoi et avait reçu l'ordre d'aller renforcer les éclaireurs.

Pendant une heure, les cyclistes, cachés derrière une haie, inquiets mais sur le qui-vive, attendirent le convoi. Enfin le bruit des moteurs les rassura et la colonne reconstituée franchit la grand-route, la suivit sur un court trajet puis s'engagea sur le chemin caillouteux menant à Boutonville, alors que le jour avait succédé depuis longtemps à l'aurore. Le spectacle dut étonner les quelques villageois déjà levés: des véhicules chargés, fusils-mitrailleurs sortant de la lunette arrière, pleins d'hommes en armes, escortés de motocyclistes et de cyclistes le mousqueton en sautoir ou en bandoulière. Aucune illusion possible, c'était bien l'Armée Blanche qui défilait sans un mot ni un cri.

Le voyage devait encore être perturbé par un accident: au bas de la forte descente vers le pont de l'Eau Noire, Berty, lancé à trop vive allure, ne put maîtriser son vélo dans un virage serré et sortit de la route. Il s'en tira avec une commotion cérébrale et une convalescence de trois semaines.

La colonne se regroupa à Brûly-de-Pesche. La voiture de Martial prit alors la tête et mena toute sa troupe vers une destination qu'elle ignorait encore. Au carrefour du chemin des Chômeurs et de la route Napoléon, Stan, un des 3 initiés, abandonna son véhicule. Bien que fourbu par les préparatifs et par une dernière opération menée la veille, il préférait achever le périple à pied pour jouir de la vue, s'imprégner de l'odeur et des bruits, se fondre dans la grande forêt où le groupe D allait vivre sa plus grande aventure.

Vers 7 heures, le convoi s'arrêta à destination: la fatigue et la tension s'atténuèrent; la joie éclatait sur tous les visages; les maquisards étaient séduits par le site, par la beauté et l'étendue de la forêt, par le profond enfouissement du maquis en son cœur.

CONSTRUIRE UN CAMP

Les véhicules furent garés à environ 100 m de la route Napoléon, le long d'un sentier surplombé par de la haute futaie et bordé de taillis. Au-delà de ce garage, le sentier se rétrécissait et descendait en quelques centaines de

⁷ Véhicule capturé à cet organisme pronazi le 18 février 44 entre Namur et Dinant.

mètres vers un ruisseau, à la fois futur point d'eau et coin de baignade.

Contrairement à des déménagements antérieurs, aucune équipe d'installation n'avait précédé la troupe pour des raisons évidentes de sécurité. La construction des abris dut commencer dès l'arrivée malgré la fatigue de la veille et de la nuit. Les emplacements furent étudiés avec soin en fonction des particularités du couvert forestier.

Chaque brigade de 5 hommes repéra une surface rectangulaire d'environ 3m sur 4, délimitée par 4 arbres, futurs supports de la charpente. A l'intérieur de cette aire, jeunes arbres et taillis furent éliminés de façon à dégager le volume à construire. Pour le PC (poste de commandement), il fallut découvrir un emplacement plus étendu d'environ 8m sur 5; ce point névralgique devait en effet servir à la fois de bureau de travail, de terminal pour les courriers, de local pour les briefings et les débriefings et, en plus loger le cadre du groupe. La même contrainte d'espace s'imposait pour la cuisine-réfectoire.

Six brigades choisirent des emplacements distants les uns des autres d'environ 10 à 15m. Les baraques furent construites sur le même modèle: une charpente horizontale à 2 1/2m du sol sur laquelle était fixé un morceau de bâche de wagon servant à la fois de toit et de cloison arrière, les autres côtés étant façonnés de rondins et de perches entrelacés. Un espace d'entrée était ménagé à l'avant. Un bat-flanc fait d'échalas jointifs longs de deux mètres occupait la largeur de la baraque. Les occupants y dormaient côte-à-côte sur un lit de branchages de sapins et de fougères, bien enroulés dans leurs couvertures. Au-dessus des têtes, des clous ou des fourches de branches permettaient de suspendre, à l'abri de l'humidité, armes, munitions... et réserves de tabac!

José s'était offert à bâtir une vaste baraque séparant le dortoir de sa brigade d'une cuisine réfectoire. Cette proposition rationnelle fut acceptée mais le promoteur le regretta amèrement par la suite. En effet, lorsqu'au petit jour ses hommes et lui revenaient d'une opération nocturne, leur sommeil tant espéré était interrompu par les éclats de voix des 3 cuisiniers et les bruits de casseroles. La situation n'était guère plus enviable la nuit où ils récupéraient d'une action diurne; ils étaient alors réveillés par les équipes descendantes venues fureter dans la cuisine à la recherche de quelques vivres avant de gagner leur baraque!

Le réfectoire était équipé d'étagères rustiques de stockage, de bancs ainsi que d'une longue table "home made", faite de planches accolées posées sur tréteaux. En face du réfectoire, une tranchée garnie de quelques canons de fusils de rebut sur lesquels les cuistots posaient leurs grandes marmites accueillait bûches et braises du foyer.

Le PC, plus facile à édifier, formait une vaste tente dont une bâche complète de wagon couvrait les 2 versants du toit et l'amorce des murets latéraux. Il contenait également une grande table rustique sur laquelle trônaient le récepteur parachuté "biscuit"⁸ permettant de capter les émissions de la BBC, une vieille machine à écrire sur laquelle Pompon veillait jalousement, les cartes d'état-major et "la mallette du chef" contenant de précieux documents. Au-delà de la table, la malle aux médicaments, la cassette du trésorier Constant enterrée chaque jour dans un endroit différent et secret, puis une couchette pour 2 personnes (le chef et son adjoint); sur le côté opposé, un long bat-flanc où dormaient le reste du cadre et leurs collaborateurs.

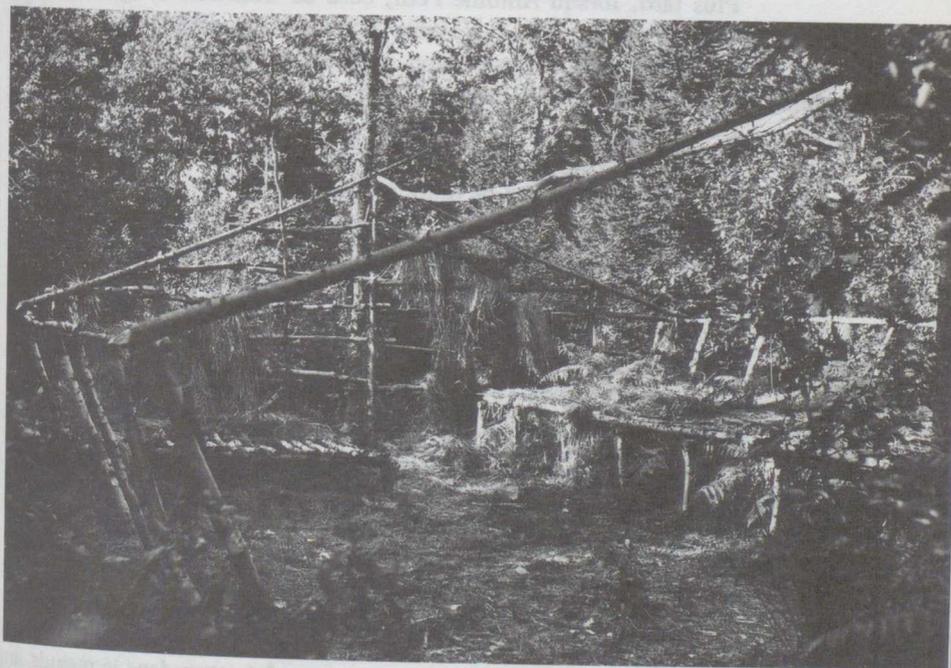


Fig. 14.
Squelette de la grande tente servant de PC au camp de Brûly-de-Pesche, photographié en 1945.

Près du garage, s'entassaient les piles de la réserve d'obus et de bombes de mortier. Le vieux camion qui nous avait valu le dangereux retard lors de notre transhumance, avait été déclassé dès l'arrivée. Il servit d'atelier de mécanique pour la réparation des armes et du charroi ainsi que de local de stockage pour les containers parachutés contenant explosifs et accessoires de mise à feu.

⁸ cf Les transmissions entre Londres et Hotton, pages 133-134.

En 48 heures de travail forcené et malgré la fatigue initiale de chacun, le camp était construit et opérationnel, les postes de garde étaient creusés, la voie d'accès à la route Napoléon aménagée.

L'environnement sylvestre du site avait été à ce point préservé que d'un point quelconque du camp, la vue ne pouvait l'embrasser dans son entièreté. Le camouflage anti-aérien des bâches et des véhicules fut encore renforcé par la pose de branchages feuillus régulièrement renouvelés pour leur conserver leur aspect de fraîcheur.

Plus tard, lorsqu'Antoine Petit, curé de Gonriex et agent actif de notre District Couvin, vint se joindre à nous en qualité d'aumônier, on compléta le camp par la construction d'un autel rustique enchâssé entre 3 sapins; il fut immédiatement baptisé "la chapelle du maquis"!

Enfin, après le 15 août, lorsqu'il fut évident qu'en raison de notre effectif, de notre armement et de notre entraînement, l'ennemi n'était plus en mesure de monter une expédition contre nous, nous installâmes même un stand de tir à 100 mètres du camp. On y essayait les armes nouvelles ou réparées, fût-ce même des mitrailleuses et le petit canon anti-tank.

LES MAQUISARDS

Notre recrutement fut progressif: d'une part, afin de ne pas noyer les maquisards expérimentés dans un flot de bleus sans instruction et aux réactions non testées; d'autre part, afin de ne pas admettre dans le maquis un partisan que nous ne puissions armer décentement. En mai 44, nous étions 21 au Walestru; en juin, 33 à Virelles et 57 à Brûly-de-Pesche au début août. Cet effectif fut atteint malgré la perte de 21 des nôtres d'octobre 43 au début juillet 44: 3 tués en action⁹, 5 capturés dont 3 fusillés¹⁰, 3 en incapacité

⁹ André (Jacques Loriaux), mortellement blessé lors d'une opération de police contre un feldgendarme auxiliaire à Chimay le 18 février 44; le caporal Abd-el-Kader (Sa Ramine), tué au combat de Bailièvre, le 2 avril 44 et Emile (E. Lebelle), abattu par la SIPO lors de la tentative de sa capture à Virelles en juillet 44.

¹⁰ Spada, Tarras et Louis, capturés à Jambes le 29 février 44 et fusillés à Flawinnes; Strangler (Célestin Evrard) arrêté à Wépion le 8 mai 44 et déporté en Allemagne faute de preuves sur son palmarès.

définitive pour blessure¹¹, lésion pulmonaire ou break-down, 1 en détachement vers un autre secteur du Service Hotton¹², 4 tirailleurs Nord-Africains ayant perdu le contact avec le groupe après le combat de Bailièvre, 3 Russes¹³ partis rejoindre une équipe de compatriotes, enfin 2 hommes reconnus, à l'usage, inaptes à l'action directe.

Le GROUPE D en THIERACHE

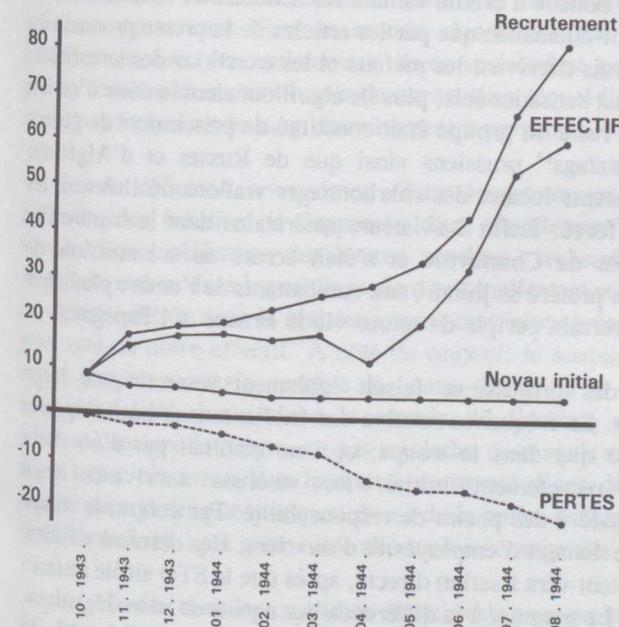


Fig. J.
Evolution du recrutement et des pertes

Cette multiplication par 10 du noyau initial modifia profondément la physionomie du groupe. A Manhay, le maquis était homogène; il devait cette caractéristique au mode de recrutement des agents d'action et à la cohésion

¹¹ Bébert (Robert Majoie) blessé au ventre lors d'un engagement à Chimay le 22 avril 44 cf La traversée de Chimay, pages 296-300.

¹² Kid (Christian Mannie) affecté à la formation du groupe de Vielsalm fin mars 44.

¹³ dont nos 2 vétérans Sacha (Schlakov) et Ivan (Selivanov) tué le 15 août 44 lors d'un engagement à Pesche.

qu'avait forgée entre eux plus d'un an de lutte commune dans le cadre du terrorisme urbain. En Thiérache, au début de l'été 44, l'hétérogénéité se manifestait à travers divers aspects.

Dans l'origine géographique d'abord. Aux anciens provenant de Bruxelles, de l'Ardenne, de Namur et de Liège, s'étaient jointes les recrues locales pour près de la moitié de l'effectif ainsi que des jeunes issus de la vallée industrielle de la Sambre; ceux-ci représentaient près du quart du groupe. Tous ces jeunes avaient été attirés vers le maquis et la Thiérache tant par la propagande de bouche à oreille vantant les actions de l'Armée Blanche dans la population anti-allemande que par les articles de la presse nazie du Hainaut et du Namurois décrivant les méfaits et les exactions des terroristes: plus ces articles étaient sensationnels, plus ils aiguillonnaient le désir d'action parmi les jeunes. Le reste du groupe était constitué de prisonniers de guerre belges, évadés de stalags¹⁴ prussiens ainsi que de Russes et d'Algériens extraits par des résistants locaux des charbonnages wallons où l'ennemi les avait mis au travail forcé. Enfin 2 aviateurs américains dont le bombardier avait été attaqué près de Charleville et s'était écrasé au sol non loin de Froidchapelle avaient préféré se joindre aux combattants de l'ombre plutôt que risquer le long et incertain périple de retour via la France et l'Espagne.

L'éventail des professions faisait également ressortir une large hétérogénéité sociale. La fréquence relative des étudiants était beaucoup plus élevée dans le cadre que dans la troupe; ceci ne résultait pas d'un choix délibéré mais du recrutement initial, les vétérans survivants ayant progressivement accédé à des postes de responsabilité. Par contre, la troupe se composait principalement d'employés et d'ouvriers. Ces derniers s'étaient dirigés plus tardivement vers l'action directe, après que le STO ait été instauré par l'occupant nazi. Le maquis, à la différence des agents de notre logistique, ne comptait aucun fermier parmi ses membres. Pour comprendre ce phénomène à première vue insolite dans une région rurale, il faut mettre en exergue deux facteurs:

- d'une part, les maquisards étaient jeunes. Si l'on excepte les 3 plus âgés (30 à 34 ans), les autres se répartissaient en 1944 dans une fourchette d'âge de 17 à 27 ans avec une moyenne de 22 ans. Certains n'avaient pas atteint 17 ans lorsqu'ils avaient débuté la lutte¹⁵.
- d'autre part, 70.000 jeunes wallons, souvent originaires des campagnes, faits prisonniers lors de la capitulation de l'armée belge

¹⁴ Stalag : camp de prisonniers de guerre pour militaires de rangs subalternes.

¹⁵ Lawrence (Albert Lacroix) avait 16 1/2 ans lorsqu'il fut tué au combat de Manhay le 19 septembre 43 (pages 35-36).

le 28 mai 40, croupirent dans les Stalags jusqu'à leur délivrance par les alliés au printemps 45 alors que les soldats flamands avaient été rapatriés depuis longtemps.

Les motivations individuelles et le degré d'engagement de chacun n'étaient pas comparables. Les anciens qui avaient vécu la période de 41 au printemps 43 avaient tous été cooptés; ils s'étaient majoritairement portés volontaires pour la lutte immédiate sans qu'aucune contrainte préalable ne les y incitât. Les plus anciens avaient entamé le combat alors qu'ils n'étaient pas recherchés par la police ennemie; une fois démasqués, ils devaient soit continuer en entrant dans le monde clandestin, soit tenter de rejoindre l'Angleterre. Sans être suicidaires, ils ne se faisaient guère d'illusions sur le peu de chances de sortir vivants du tunnel dans lequel ils s'étaient engagés et dont ils prévoyaient le long cheminement à parcourir.

Au début 44, nous vîmes affluer des jeunes qui n'avaient osé passer à l'acte qu'en fonction de l'approche d'un déroulement victorieux ainsi que d'authentiques résistants des heures sombres, recherchés par l'ennemi et coupés du réseau dans lequel ils avaient originellement oeuvré. L'ensemble de ces agents, entrés dans la résistance sans contrainte préalable représentait 60 pour cent de notre effectif. A côté de ceux-ci, le maquis avait attiré dans le même temps un certain nombre de jeunes décidés à se soustraire au STO : puisqu'il fallait entrer dans le monde de l'ombre comme réfractaires, pourquoi, malgré le risque, ne pas rejoindre un maquis combattant plutôt que de se terrer bêtement dans la crainte constante d'une dénonciation et d'une capture sans gloire par quelques sbires de la police ennemie? Un quart de nos maquisards avait opté pour cette alternative courageuse.

La sélection des candidats-maquisards posa problème à partir de juin 44. Jusqu'alors un tri extrêmement sévère avait pu être effectué par les responsables du maquis eux-mêmes: discussion approfondie avec les parrains du candidat, recoupement de leurs données auprès d'autres agents, interrogatoire serré et dur du candidat visant même à l'intimider, missions probatoires et enfin admission dans un camp. A partir de juin 44, très souvent, l'enquête de sécurité fut uniquement menée par des agents des districts. Ceux-ci, ne s'occupant que de tâches logistiques, étaient cependant incapables de tester l'aptitude à l'action subversive et violente ou la résistance psychique en cas de capture comme terroriste, après une opération armée. Martial et ses collaborateurs les plus proches devaient par conséquent jauger la recrue avant son intégration dans le maquis, parfois même dans le périmètre de celui-ci lorsqu'un agent de district trop zélé se présentait avec l'impétrant à un poste de garde!

Le sérieux de la motivation était assez facilement jugé au cours de l'entrevue dans laquelle les anciens égrenaient le nombre des fusillés, pendus ou tués en action, les minces probabilités de survie ainsi que les tortures

raffinées infligées aux terroristes capturés. L'aptitude au maniement des armes était testée dès l'arrivée au camp: quelques anciens épiaient la réaction du bleu sans instruction militaire préalable dans un scénario rejoué à chaque admission. Pompon (José Arnould), un de nos courriers, colosse unijambiste, solidement campé sur son pilon de bois, s'approchait de la recrue, le regard dur, une carabine à la main, posant la question rituelle: "Connaissez-vous le maniement du mousqueton?" Après quoi, commençait la démonstration épiée par le public intervenant par ailleurs dans la scène. Par contre, l'aptitude à la guerre subversive nécessitait un entraînement sur le terrain. A la fin de cette première étape initiatique, des recrues craquèrent. L'une d'elles visiblement torturée mentalement se présenta à Martial au 3ème jour de sa vie au camp de Virelles, lui avouant: "Je crois que j'ai fait fausse route; je me rends compte que tous les partisans ici présents ont accepté le sacrifice de leur vie; moi pas, j'avais sous-estimé le risque encouru"¹⁶.

Trois recrues reconnues inaptes, mais patriotiquement sûres, purent être remises à la disposition des districts à l'occasion d'un déménagement du maquis. D'autres cas, au contraire, plongèrent les responsables du groupe dans un dilemme crucial:

- ou renvoyer les individus, des réfractaires dont l'un à la limite de la débilité mentale, dans la filière d'admission sachant qu'en raison de la présence de mouchards, leur naïveté ou leur inconscience faisait courir un risque majeur tant au maquis qu'aux agents du District qu'ils connaissaient;
- ou les maintenir au camp, sous haute surveillance, bien qu'inaptes à toute activité combattante. Nous optâmes pour la seconde solution les métamorphosant en d'honnêtes cuisiniers et veillant à ce qu'ils ne débordent pas de leur mission.

Enfin, il ne faut pas cacher que certains agents de District glissèrent parmi des candidats maquisards de jeunes réfractaires turbulents, non motivés pour la lutte clandestine, dont l'indiscipline représentait un danger pour le secteur dans lequel ils étaient hébergés. C'était évidemment une faute: une base en forêt est perméable à tout occupant qui connaît l'emplacement des postes de garde et peut vérifier l'heure de départ des rondes effectuées par les patrouilles. Heureusement, une telle bavure ne se produisit qu'une fois, en juillet 44, moment où l'investissement du camp par l'ennemi n'était plus guère probable. Ces quelques olibrius issus du quart monde, de surplus aux moeurs équivoques, furent d'ailleurs l'objet d'une réaction de rejet de la part des

¹⁶ En fait, renvoyé dans le district, n'ayant pas digéré le dédain glacial de Martial et le mépris des autres, il surmonta son moment de faiblesse et nous rejoignit à Brûly-de-Pesche 15 jours plus tard, se montrant digne de la confiance que nous lui avions rendue.

autres maquisards¹⁷, témoignant ainsi de l'homogénéité qu'avait retrouvée le groupe malgré toutes les disparités évoquées.

L'ESPRIT DU MAQUIS

A la différence d'une armée régulière, le premier facteur de cohésion d'un réseau reposait évidemment sur le volontariat de ses agents: tous étaient entrés librement en Résistance, non pour y faire carrière ou pour y obtenir des avantages matériels, mais pour participer activement à la guerre subversive contre l'occupant; malgré l'angoisse et les événements parfois à la limite du supportable, ils persévéraient dans l'action au sein du groupe uniquement de par leur propre volonté; en effet, un réseau disposait de peu de moyens de coercition pour s'opposer à la désertion ou à l'abandon du combat par un individu victime d'un break-down ou simplement en proie au doute quant au bien-fondé de son comportement face aux risques cumulés. Cette liberté dans l'engagement et la persévérance à le poursuivre, s'ancraient profondément dans l'esprit des résistants qu'ils aient opté dans cette voie sans que rien ne les y obligeât ou qu'une contrainte préalable ait orienté leur choix. Ils en étaient conscients et cette conscience les rassérénait dans les moments d'abattement. Jacques Deltombe, agent du District Chimay, humoriste et lettré, la traduisit de manière cocasse en exigeant comme épitaphe en cas de mort face à l'ennemi: "Iste homo tam idiotus fuit, quam pugnavit quando mandavit eum nemo (cet homme fut tellement idiot qu'il combattit alors que personne ne l'y obligeait).

Le maquis avait théoriquement un handicap majeur par rapport aux autres branches d'activité clandestine: la vie en commun dans un microcosme inconfortable avec ses possibilités de frictions caractérielles et sociales, son danger de spleen et de phantasmes sexuels dans un groupe que les règles de sécurité condamnaient à l'abstinence d'alcool et à la continence. Comme le disait crûment Martial dans son parler de carabin: "Il faut éviter qu'ils pensent avec leur bite, elle ne sert pas à cela". Les handicaps se seraient manifestés si les jeunes attirés vers le maquis par le besoin d'actions violentes contre l'ennemi avaient été maintenus dans l'inaction ou l'oisiveté. Martial et ses collaborateurs veillèrent toujours à les occuper dans un cycle continu d'activités où entraînement, opérations de plus en plus osées et fréquentes, gardes, patrouilles, entretien du camp se succédaient à un rythme soutenu de telle façon que les repos apparaissent comme une détente méritée.

¹⁷ Constant note dans son journal à la date du 28 juillet 44: "Sylvain revient avec le Fargo et six recrues: bizarres rastaquouères".

En second lieu, le cadre à quelque niveau que ce fût disposa d'une autorité non contestée, ne reposant pas sur la position hiérarchique mais sur ses qualités morales et sa compétence dans la guerre subversive; il dut d'ailleurs en renouveler la preuve à chaque occasion. Notre chance fut que notre groupe comptât des vétérans engagés dans l'action directe dès 43 et parfois longtemps auparavant: l'autorité fonctionnelle des anciens fut acceptée et effaça les différences sociales historiques existant entre cadre et troupe.

Pour accentuer le climat fraternel au sein du maquis, les responsables ne portaient aucun insigne de grade, étaient interpellés non par le titre de leur fonction mais par leur nom de guerre. Les repas du soir étaient pris en commun, chacun s'installant à la place et à côté du compagnon qui lui plaisait; la nourriture était généralement copieuse et de bonne qualité; l'atmosphère de fin de repas, joyeuse.

Pour créer l'esprit d'équipe du maquis, le charisme du cadre n'aurait pas suffi. Il fallut développer le côté sportif du sabotage et de la guérilla, inculquer aux recrues la fierté d'appartenir à un groupe aguerrri doté d'un riche passé (cf à ce sujet: le règlement des PA), profiter de l'élan vital des jeunes pour installer le goût de la compétition entre les différentes brigades en acceptant le risque éventuel que des chefs d'équipes opérationnelles sortent des limites strictes de leurs opérations pour surpasser en éclat une action commise par d'autres. Nous connûmes une telle situation dans la seconde quinzaine d'août 44.

Enfin dans notre situation, c'est-à-dire en présence de volontaires, désireux de prendre des risques pour porter des coups à l'ennemi, il convenait d'obtenir et de maintenir un consensus global sur notre ligne de conduite. Pour atteindre ce but, les responsables devaient en premier lieu expliquer l'objectif et le déroulement prévu de chaque opération offensive aux futurs participants, répondre à leurs questions ou objections éventuelles, tenir compte de ces dernières lorsqu'elles étaient fondées. En second lieu, le succès devait être au rendez-vous; lui seul démontrait la justesse du plan et l'intérêt du respect des règles d'exécution.

C'est ainsi que le maquis de la Thiérache se révéla un véritable creuset où fondirent toutes les disparités et que l'on vit y refluer ce que les anciens appelaient "l'esprit d'el binde"¹⁸ c'est-à-dire le sens de la solidarité et de la fraternité ainsi que la combativité qui fait librement consentir la discipline fonctionnelle et transcende la peur.

¹⁸ L'esprit de la bande en wallon.

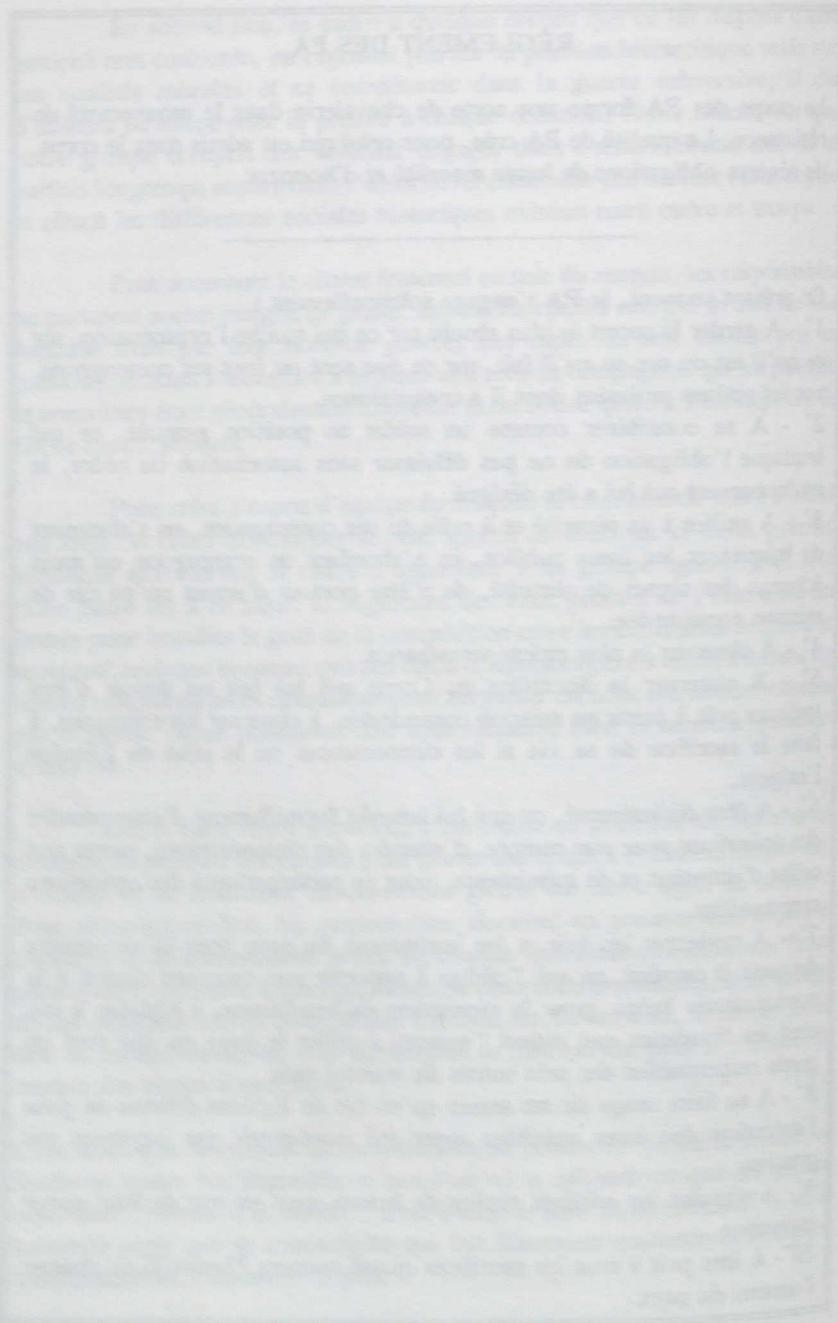
RÈGLEMENT DES PA

Le corps des PA forme une sorte de chevalerie dans le mouvement de résistance. La qualité de PA crée, pour celui qui est admis dans le corps, de sévères obligations de haute moralité et d'honneur.

En prêtant serment, le PA s'engage solennellement :

- 1° - A garder le secret le plus absolu sur ce qui touche l'organisation, sur ce qu'il est ou sur ce qu'il fait, sur ce que sont ou font ses compagnons, sur les actions projetées dont il a connaissance.
- 2° - A se considérer comme un soldat en position avancée, ce qui implique l'obligation de ne pas délaissier sans autorisation ou ordre, le cantonnement qui lui a été désigné.
- 3° - A veiller à sa sécurité et à celle de ses compagnons, en s'abstenant de fréquenter les lieux publics, en n'abordant un compagnon qu'après échange des signes de sécurité, de n'être porteur d'armes qu'en cas de mission commandée.
- 4° - A observer la plus stricte tempérance.
- 5° - A observer la discipline du Corps qui lui fait un devoir d'être toujours prêt à partir en mission commandée, à observer les consignes, à faire le sacrifice de sa vie si les circonstances ou le salut de l'équipe l'exigent.
- 6° - A être désintéressé, ce qui lui interdit formellement d'entreprendre des opérations pour son compte, d'attendre des rémunérations, autres que celles d'entretien et de subsistance, pour sa participation à des opérations commandées.
- 7° - A respecter les lois et les institutions du pays pour la reconquête desquels il combat, ce qui l'oblige à apporter son concours discret à la maréchaussée belge, pour la répression du banditisme, à signaler à son chef les fraudeurs qui aident l'ennemi à piller le pays ou qui sont en partie responsables des prix outrés du marché noir.
- 8° - A ne faire usage de ses armes qu'en cas de légitime défense ou pour l'exécution des êtres nuisibles ayant été condamnés par jugement sur preuves.
- 9° - A signaler les misères réelles de braves gens en vue de leur porter assistance.
- 10° - A être prêt à tous les sacrifices quand sonnera l'heure H de chasser l'ennemi du pays.

Ce texte fait partie des Instructions pour le FIN écrites par Nestor au début 44; elles visaient tant les groupes urbains que les maquis.
(In: Archives de la Fraternelle du Service Hotton.)



7

L'INTENDANCE

Ni le Comité de Surveillance, ni le FIN, ni davantage le Service Hotton ne bénéficièrent de financements tant du SOE que du gouvernement belge à Londres. En 43, l'avion anglais qui devait nous parachuter des fonds fut abattu près de Cambrai. En 44, Jean del Marmol, membre du QG de l'AS refusa tout versement à Hotton, prétextant que son organisation comptait des communistes dans ses rangs (sic)¹.

Heureusement, grâce aux dix enlèvements importants de timbres de ravitaillement perpétrés d'août 43 à janvier 44, nous avons pu accumuler plusieurs millions de francs de l'époque. Ce trésor de guerre couvrit le gros de nos besoins jusqu'à la libération. Il fut par ailleurs complété par les dons de nombreux patriotes, certains humbles et occasionnels, d'autres plus importants et réguliers. C'est ainsi que le notaire Claes de Brûly et Willy Toussaint, directeur du casino de Namur et agent du service W nous gratifièrent de contributions mensuelles de 10.000 frs soit plus de 80.000 frs au cours actuel.

Ces fonds couvrirent en premier lieu le paiement d'indemnités aux agents clandestins et à leur famille, ainsi qu'à celles d'agents arrêtés par l'ennemi ou décédés. Un service social discret créé au niveau de chaque District s'acquittait de cette tâche. Par ailleurs, si l'alimentation du maquis disposait d'un large soutien gratuit de fermiers et de commerçants de la Thiérache, il fallait cependant acheter de nombreuses fournitures au marché noir, c'est-à-dire à des prix très élevés.

Il fallait aussi disposer de liquidités importantes pour tenter de corrompre des policiers ennemis impliqués dans les enquêtes et interrogatoires concernant nos agents capturés.

¹ Cf page 431.

DES OEUVRES DE MISERICORDE

L'ancien hôpital de Pistoia en Toscane est orné d'une admirable frise en terre cuite de Giovanni Della Robia représentant les oeuvres de miséricorde. En ce temps-là, l'institution hospitalière pratiquait une charité active accomplissant, outre les soins aux malades, d'humbles devoirs tels que loger et nourrir les pèlerins ou enterrer les morts.

Quelques siècles après que cette frise eut magnifié des oeuvres de miséricorde, les Districts du Service Hotton en Thiérache s'acquittaient, dans le même esprit d'humanité et de charisme, de tâches semblables se préoccupant, dans le cadre de l'intendance, non seulement d'accueillir, de vêtir, de nourrir, de protéger ceux qui voulaient échapper aux réquisitions de l'ennemi, mais aussi d'héberger non les pèlerins d'antan mais les clandestins du moment.

Le maquis participait à sa manière aux oeuvres de miséricorde car il lui revenait "d'enterrer les morts" du moins les espions qui traîtreusement avaient tenté de s'infiltrer dans son repaire ou les agents ennemis qui avaient été kidnappés.

"Soigner les malades" ne posait pas problème dans un pays aussi patriote et démocrate que la Thiérache.

Le service médical de base était assuré par Cécile (Feiga Malamente), doctoresse juive russe vivant dans la clandestinité; jusqu'à l'invasion allemande, elle avait travaillé avec le professeur Blankoff, d'origine russe également, dirigeant le Sanatorium héliomarin du Coq-sur-mer. Cécile sillonnait le pays à bicyclette visitant les illégaux dans leurs planques et les maquis. Quand elle était appelée au maquis, elle était attendue par un guide à un endroit convenu à l'orée du bois, accompagnée jusqu'au camp puis reconduite à son point de départ où elle retrouvait son vélo. Plusieurs pharmaciens de la région connaissaient ses activités et délivraient gratuitement les médicaments aux personnes se présentant à eux avec ses ordonnances. Les besoins urgents et ponctuels furent couverts par des médecins sympathisants à Cul-des-Sarts (Dr André²), à Chimay (Dr Maufroid) et à Couvin (Dr Haulot). Ils avaient accepté de recevoir les malades dans leur cabinet ou de

² Le Dr André fut plus qu'un médecin. Sa maison, sa famille permirent à plus d'un compagnon de redécouvrir la chaleur d'un foyer et d'oublier un moment le stress et la vie primitive du maquis.

se rendre au chevet des blessés et des malades intransportables. Ceux-ci étaient accueillis dans un réseau de fermes isolées où ils séjournèrent, le cas échéant, pendant leur traitement ou leur convalescence. Nous disposions de telles antennes notamment à Lompret chez Paul Deschamps, à Aublain chez Georges Flandre, à Couvin chez Berthe Bastin qui n'avait pas craint de continuer cette activité après l'arrestation de son mari, à Chimay, à Salles chez Albéric Depienne et à Beauwelz chez le toujours disponible Arnold "el Voleur".

En outre, les blessés requérant une intervention chirurgicale majeure pouvaient être hospitalisés pendant une durée aussi courte que possible à la clinique du Dr Trigaux à Chimay et de là reconduits dans une des antennes. A Brûly-de-Pesche, ce dispositif de santé fut complété par la présence au camp d'Albert Monmart dit le Toubib, une recrue ayant fait son service militaire comme infirmier dans la marine.

Tous les patriotes qui prirent soin de nos blessés et malades connaissaient le risque qu'ils couraient: donner asile à un aviateur tombé ou à un terroriste, blessé de surcroît, signifiait au minimum la déportation dans un camp de concentration, ce qui dans la majorité des cas équivalait à une mort lente.

Comme nous l'avons écrit plus haut³, au début de notre séjour en Thiérache la tâche de "vêtir ceux qui sont nus" reposa sur notre unité de Liège: de novembre 43 à juin 44, salopettes de solide toile anthracite, chemises kakis, pantalons gris chiné serrés à la cheville et bottines prirent par douzaines le chemin des dépôts centraux de Chimay puis de Vaulx en transitant par la gare de Chimay. En mai 44, nous demandâmes en outre aux Districts de la Thiérache d'organiser la collecte systématique des anciens effets militaires français et belges auprès des membres et des sympathisants. Ces vêtements étaient particulièrement indiqués en raison de la remarquable solidité de la serge dans laquelle ils étaient taillés et de leur couleur se fondant parfaitement dans l'environnement forestier. La moisson fut importante; les culottes cavalières de l'armée française étaient particulièrement prisées de tout possesseur de bottes. Enfin au mois d'août 44, l'AS de notre secteur nous remit un lot des innombrables salopettes parachutées. Il s'agissait d'un survêtement d'une cotonnade très lâche, genre toile de sac, d'un ton blanc écri de surcroît. A la réception, nous nous demandâmes quel était l'esprit tordu qui avait imaginé vêtement d'une telle teinte: elle tranchait autant dans l'obscurité qu'en plein jour au milieu des verts et des bruns des sous-bois. Nous les employâmes principalement pour les corvées dans le périmètre du camp; aucun maquisard aguerri n'aurait eu l'idée suicidaire d'en revêtir une

³ Cf page 85.

pour partir en expédition. Leur utilité se révéla en une seule occasion: après la libération, elles nous permirent de présenter un peloton vêtu d'un même uniforme lors d'une prise d'armes !

"Donner à boire à ceux qui ont soif" n'incomba jamais à l'intendance. Dans ce pays accidenté où de petits ruisseaux naissent de tous côtés au coeur des forêts, les maquisards trouvèrent la plupart du temps des sites suffisamment proches des sources pour que l'eau vive puisse être considérée comme potable. Nous dûmes cependant prendre des précautions en de rares occasions et notamment à la Baraque du Loup où le ruisseau Cécèle alimentant l'étang de Virelles coule en terrain marécageux. Nous javellisions alors l'eau de boisson que nous laissions stagner quelques heures dans des seaux avant de la consommer. Le choix balançait entre la grimace devant le goût désagréable de l'hypochlorite, principe actif de l'eau de javel et les crampes dans les tripes dues aux contaminations des ruisseaux. En ces temps, la diarrhée se traitait encore au laudanum, aux cachets de charbon de bois et même à la tisane d'écorce jeune de chêne, remèdes guère plus agréables à ingurgiter que l'eau javellisée. Parmi le matériel de parachutage que Valentin nous fit remettre par l'AS lors de notre premier contact avec lui près de la plaine de Somme-Leuze, figuraient des comprimés de dérivés de chloramide pour purifier l'eau dont le goût -paraissait-il- était moins infâme que celui de l'hypochlorite. En fait, c'était chou vert et vert chou car tous ces produits dégagent du chlore naissant. Mais le gros gag survint alors que nous nous hâtions d'embarquer le chargement pour ne pas attirer l'attention sur le convoi. Valentin nous remit, outre des explosifs et des mises à feu, deux sortes de tablettes: les comprimés précités et d'autres contenant du cyanure de potassium destiné à se faire instantanément clamser en cas de capture par l'ennemi! Il nous demanda toutefois de ne pas toucher à ces produits avant sa visite au maquis quelques jours plus tard ; en effet, il n'était pas capable de différencier instantanément les comprimés vitaux des mortels. Notre convoi rentra au camp du Walestru peu avant l'aube. Dans la journée, Martial examina les deux types de comprimés. Il n'y avait aucun doute possible: les plus petits portaient sur une de leurs faces la lettre L encadrée dans un losange. "L", tant en anglais qu'en français, est le symbole pharmacologique pour "Lethal" c'est-à-dire mortel. Martial crut cependant plus prudent d'attendre l'arrivée de Valentin pour remplacer le javel par les comprimés anglais. Quant aux petites pilules "L", Martial et Mickey notamment en eurent toujours une dans une poche. Ils savaient trop bien à quelle sauce ils seraient mangés en cas de capture pour ne pas tenter de se supprimer en douceur.

LE RAVITAILLEMENT

"Nourrir ceux qui ont faim" fut le souci constant des maquis et le problème crucial de l'intendance. Dans le microcosme du maquis comme au sein des troupes en campagne, une nourriture roborative et sapide rendait les rapports humains plus aisés et élevait le moral. Comme le disait à un de ses aides de camp un général de l'armée de Wellington pendant la guerre d'Espagne: "Dépêchons-nous de donner l'assaut tant que le morceau de boeuf que les soldats ont mangé ce matin leur tient encore au ventre".

Le système central de ravitaillement mis au point par Albert et ses adjoints fonctionna de façon continue jusqu'à l'investissement du refuge de Rièzes le 25 février 44. Pendant les deux mois suivants, il fut mis en sommeil. En effet, les petits maquis dispersés ainsi que les recrues cachées dans des fermes ne nécessitaient pas une centralisation du ravitaillement qui eut requis des circuits de distribution peu compatibles avec la discrétion de rigueur. Lorsque le groupe de Stan séjourna dans les bois de Lompret, il bénéficia de l'aide directe organisée dans les environs de Vaulx par Julien Jacquart, magasinier de notre principal dépôt, ou dans la région d'Aublain par Georges Flandre, notre agent local, propriétaire de la ferme de la Galoperie. Lorsque Stan changea de quartier et installa son équipe à Macquenoise, à l'extrémité ouest de la Thiérache belge, Arnold "el Voleur" (A. Jacquet), fermier au village voisin de Beauwelz prit en charge l'organisation du ravitaillement dans le secteur. Quant à Jean et à son équipe maghrébine, cantonnés dans le bois de Bailièvre après avoir protégé l'exode de Rièzes, ils étaient alimentés par les apports provenant de ce village et rassemblés par Léon (Léon Biston) ou du village voisin de Salles, par Béric (Albéric Depienne)

Lors de notre concentration au Walestru, il était impensable de continuer à être nourris par des collectes locales: ce travail aurait absorbé trop du temps dévolu à l'action directe alors que les va-et-vient des maquisards n'auraient pas échappé aux mouchards de la police ennemie; d'autre part, l'environnement eut été incapable d'assurer la subsistance du groupe dès que son effectif eut atteint la vingtaine. Enfin, les ruraux ne pouvaient fournir les vêtements et les couvertures nécessaires aux maquisards.

Albert et Gérard, intendant du District Chimay, réamorçèrent alors et peaufinèrent la pompe aspirante et foulante qui avait si magnifiquement fonctionné pour Rièzes. La seule modification majeure fut l'abandon du dépôt central de Chimay à l'Institut des Soeurs de Ste Chrétienne, trop dangereux à fréquenter par le maquis en pleine ville de Chimay, au profit du dépôt de

Vaulx dont nous avons demandé la création en décembre 43⁴.

La farine, une partie du pain, des gaufres sèches à haute valeur énergétique, les pommes de terre et les salaisons étaient fournis par des fermiers sympathisants qui, pour la plupart, s'étaient engagés à des livraisons périodiques. Les vivres récoltés dans l'ouest du secteur étaient rassemblés chez Béric à Salles; de là, celui-ci les amenait dans son tombereau jusqu'à la ferme de son beau-frère Arnold "el Cinsi" (Arnold Berlooz), habitant à la sortie de Chimay en direction de Couvin. Ce dernier, disposant d'une charrette munie de roues à pneus, une innovation pour l'époque, conduisait alors les fruits de la collecte hebdomadaire chez Julien, à Vaulx. Là, se concentraient directement les livraisons en provenance de Lompret et d'Aublain. En outre, Madame Jacquart, panifiait et cuisait les excédents de farine de quoi compléter nos besoins hebdomadaires en pain. A la différence des pauvres citadins voués au pain gris du ravitaillement officiel, contenant plus de son que de farine, nous avons toujours joui d'un pain blanc, au départ irréprochable. Parfois, en fin de période de stockage par temps chaud et humide, il devenait gluant. Le remède consistait à en faire griller les tranches en les posant sur les canons de fusil du foyer ou à les présenter à celui-ci embrochées sur des baïonnettes. Abondamment beurrées, assorties de tranches d'oignon cru, ces rôties redevenaient très acceptables.

La viande fraîche ne pouvait évidemment pas suivre un circuit aussi lent que celui des farineux et féculents. Jusqu'en mai 44, elle fut fournie et livrée directement chez Arnold "el Cinsi", au dépôt de transit à Chimay, principalement par Jean (Yvon Van Roos), boucher à Rance et chef du District Beaumont. En échange de livraisons périodiques, le maquis lui amenait de temps à autre un veau ou un cochon enlevé à des fermiers rexistes. Après son arrestation et celle de son épouse, Francine, Marie dans la résistance⁵, la charge retomba uniquement sur Marcel Macq, boucher à Chimay. A partir de juillet 44, le maquis installé à Brûly-de-Pesche s'approvisionna directement à la boucherie de Presgaux, accessible par un itinéraire en partie sous couvert forestier. Curieusement, c'était toujours le même volontaire qui s'offrait une fois ou deux par semaine pour se taper à bicyclette la course de Presgaux comportant la descente sur l'Eau Noire et son éprouvante remontée. Il faut savoir qu'il s'agissait d'un beau gars à la chevelure blonde ondulée que la bouchère accueillait aimablement. Elle profitait de la livraison de viande pour lui glisser de temps à autre une bouteille de "goutte". Les responsables du maquis avaient rapidement éventé ce petit jeu : il eut suffi de fouiller dans les fougères des bat-flanc pour y

⁴ Cf page 202.

⁵ L'histoire de l'indicible captivité de Jean est narrée au ch 12, pages 452-457.

trouver l'objet du délit. Cette fouille ne fut jamais entreprise. Que pouvait, en effet, représenter une bouteille de gnôle à peine par brigade et par semaine? Un verre à goutte par homme et par jour ? Et puis, il ne fallait pas priver ces collégiens du plaisir de goûter au fruit défendu dans leur dortoir.

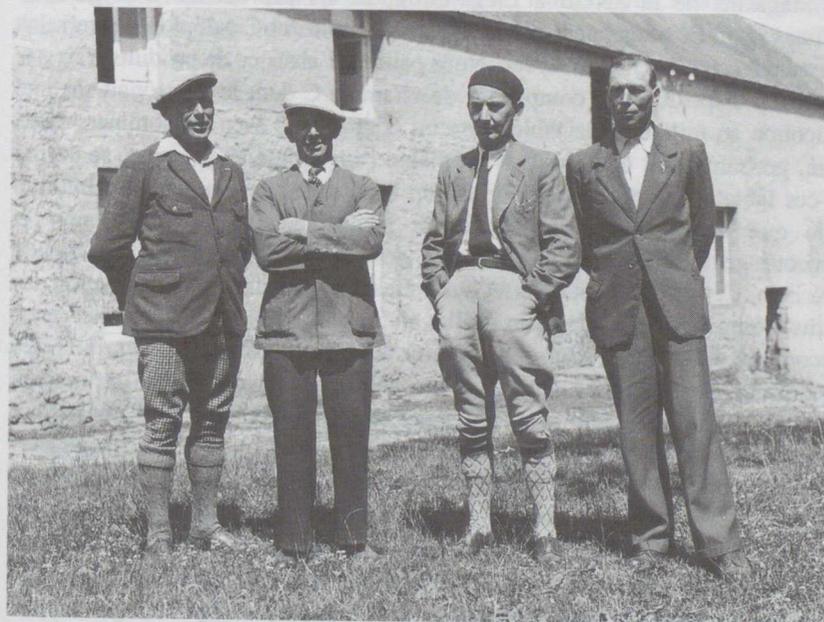


Fig. 15. Quelques pères nourriciers du maquis devant le dépôt central de Vaulx, la ferme Jacquart.

De gauche à droite : Arnold Berlooz (el Cinsi), fermier à Chimay; René Leurquin (Le Cousic), plombier à Chimay; Fernand Delporte (Albert), ingénieur civil, commissaire voyer, chef du District Chimay; Honoré Jacquart (Julien), fermier, magasinier du dépôt central.

Le beurre utilisé en quantités importantes provint jusqu'en juillet 44 d'une réserve de 3 tonnes, enlevée en octobre 43 avec la complicité des dirigeants et d'agents de la laiterie de Forges⁶. Du stock conservé clandestinement dans des installations frigorifiques de Charleroi, des prélèvements périodiques furent dirigés vers le dépôt de Vaulx. Après la découverte de la cachette de Charleroi et l'arrestation de son directeur par la police allemande, la relève fut assurée par la laiterie de Cul-des-Sarts.

⁶ Cf La côte au beurre, pages 86-87.

L'approvisionnement en légumes frais nous causa de gros problèmes jusqu'en juillet 44. La Thiérache était une région d'élevage et non de cultures maraîchères. Chaque famille de paysans entretenait bien un petit potager à son usage personnel, mais ne pouvait guère céder une part de sa récolte à des tiers. Nous devions nous contenter des légumes déshydratés expédiés depuis les magasins de la SNCB à Liège-Longdoz. Ils parvenaient à la gare de Chimay d'où ils transitaient par la ferme d'Arnold "el Cinsi" dont les terrains jouxtaient ceux du chemin de fer. Nous pallions l'absence de produits frais par la mise à disposition de comprimés de vitamine C dont le tas trônait sur une soucoupe au milieu de la table. Chacun était convié à en consommer. Mais José, probablement écologiste avant même l'invention de ce terme, se défiait de ces tablettes de produit chimique. Un beau début de gingivite scorbutique telle que décrite dans les traités de médecine, abolit sa répulsion et l'encouragea à une absorption résolue des vitamines entraînant une rapide guérison. Cet incident eut un effet publicitaire certain sur la consommation des petits comprimés-miracle. Fin juillet 44, nous entrâmes en contact avec l'économiste du home de Cul-des-Sarts où étaient cachés des enfants juifs. Ce patriote se rendait une à deux fois par semaine en camionnette au marché matinal de Bruxelles pour approvisionner sa colonie lorsqu'il avait réussi à se procurer du carburant. Un accord fut rapidement conclu: nous échangeâmes des légumes frais contre l'essence nécessaire à ses voyages. Au jour dit, il arrêta son véhicule à l'embranchement de la route de Brûly-de-Pesche, à une vingtaine de mètres de notre poste de garde. Après s'être assuré de l'absence d'importuns, il déposait nos précieux cageots dans les broussailles ainsi que des bidons à essence vides en échange de bidons pleins. Une corvée ramenait ensuite au camp légumes et vidanges.

Le tabac, élément très important pour le moral des armées et du maquis, ne manqua jamais. Les usines Thomas Philipp de Cul-des-Sarts fit généreusement des dons réguliers de cigarettes, cigarillos et de tabac pour pipe. Les saisies douanières dont Albert était informé fut une autre source d'approvisionnement. C'est ainsi que nous pûmes enlever à la douane de Momignies avec l'accord des préposés, une forte saisie de 500 kgs de tabac. Cet enlèvement fut camouflé en vol avec effraction pour les disculper. Le tabac fut partagé entre maquisards et clandestins pris en charge par le District Chimay.

Les difficultés que posèrent les quantités de victuailles à trouver chaque semaine surprendront peut-être les lecteurs vivant en cette fin de siècle dans notre pays alors que le problème nutritionnel majeur y devient maintenant le combat contre l'obésité. Non seulement nous devions assurer les besoins d'hommes jeunes, en activité constante, mais nous devions remettre en condition physique adéquate les recrues nous arrivant des zones industrielles et des villes où sévissait une disette particulièrement sévère pour les classes sociales défavorisées. A leur admission au camp, beaucoup de ces

novices présentaient des signes évidents de malnutrition: visage triangulaire émacié, fonte des muscles et des réserves graisseuses. Martial tenait beaucoup à ce qu'au bout de quelques semaines, ils aient repris un poids normal et arborent ce qu'il appelait "le pentagone de bonne santé" c'est-à-dire une bouille dans laquelle le diamètre au niveau des joues était supérieur au diamètre bitemporal. Cette politique porta ses fruits: après 3 mois de maquis, les citoyens maigrichons accusèrent tous des gains pondéraux atteignant parfois 9 kg.

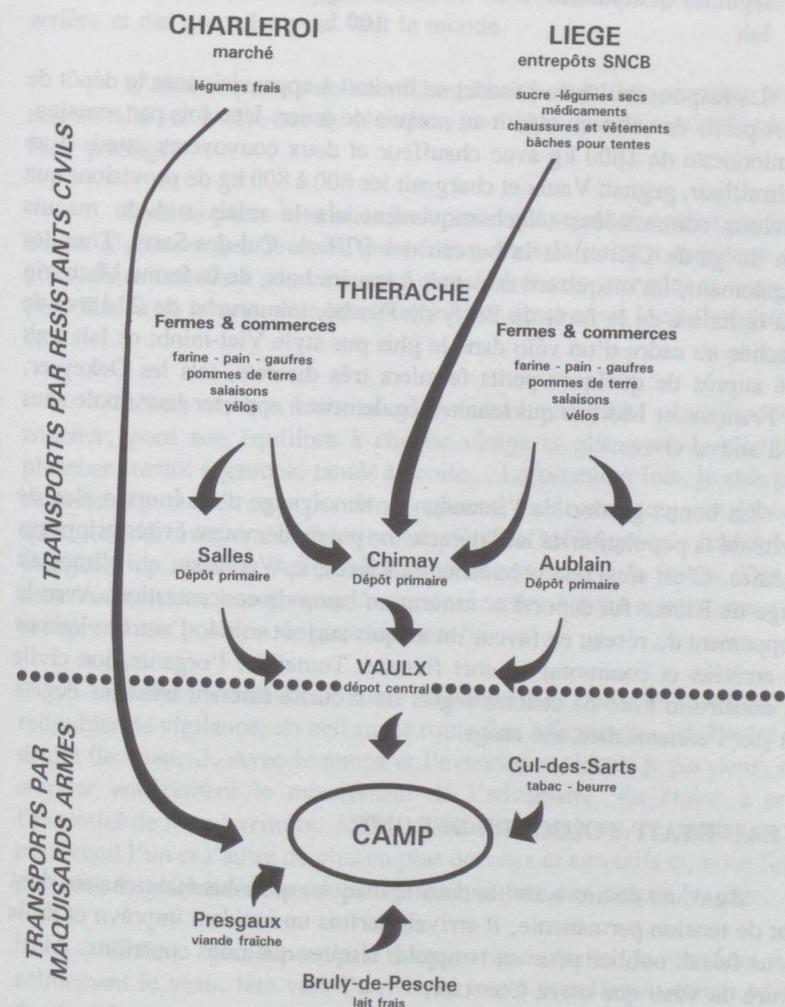


Fig. K.
Cheminement des flux de ravitaillement vers le dépôt central de Vaulx et approvisionnement du camp de Brûly-de-Pesche.

On comprend dès lors aisément que pour satisfaire les appétits d'une soixantaine de goulus, nous devons chaque semaine amener au camp de Brûly-de-Pesche les minima suivants, et ce rien qu'en aliments de base:

pain	200 kg
pommes de terre	300 kg
beurre	40 kg
viande fraîche et/ou conservée	60 kg
sucres	15 kg
légumes déshydratés	10 kg
lait	100 L

La responsabilité du District se limitait à approvisionner le dépôt de Vaulx. A partir de celui-ci, c'était au maquis de jouer. Une fois par semaine, une camionnette de 1800 kg avec chauffeur et deux convoyeurs munis d'un fusil-mitrailleur, gagnait Vaulx et chargeait les 600 à 800 kg de provisions que nous avions commandées téléphoniquement via le relais sud du maquis (maison du garde Cléren) et le bureau des PTT de Cul-des-Sarts. Tous les jours également, un maquisard ramenait à travers bois, de la ferme Mathurin située à la lisière de la forêt de Brûly-de-Pesche, une cruche de 20 litres de lait attachée au cadre d'un vélo dans le plus pur style Viet-minh; ce lait était collecté auprès de quelques petits fermiers très discrets, tels les Dekeyser, Danis, François et Moreau qui tenaient également à apporter leur obole sous forme d'autres vivres.

La bonne gestion de l'intendance, témoignage d'un énorme élan de solidarité de la population de la Thiérache ne put évidemment éviter grippages et tragédies. C'est ainsi que le boucher de Rièzes, L. Vereecke, qui alimentait le refuge de Rièzes fut déporté et mourut en camp de concentration. Avec le développement du réseau en faveur du maquis surtout en 44, d'autres victimes furent arrêtées et connurent un sort funeste. Toutefois, l'organisation civile s'était construite avec de strictes règles de sécurité limitant ainsi les dégâts causés par l'ennemi dans ses rangs.

LE VEAU ETAIT TOUJOURS DEBOUT

Au cours de nos activités dans le maquis, qui nous maintenaient dans un état de tension permanente, il arrivait parfois un incident imprévu et drôle qui nous faisait oublier pour un temps les risques que nous courrions. Ainsi, l'histoire du veau que narre Constant.

Bien que l'essentiel de notre ravitaillement fût remarquablement assuré par la branche civile du réseau, nous participions parfois à des opérations d'intendance, par exemple, lorsqu'une force de "persuasion" était nécessaire en face d'un fournisseur récalcitrant.

Ainsi, un beau jour de mars 44, nous partons à trois en voiture avec mission de "convaincre" un fermier, notoirement collaborateur, de nous livrer à titre gracieux, un veau vivant. Bébert est au volant; Strangler, chef de l'équipe, à sa droite et moi à l'arrière.

Dans une période où les voitures privées étaient rarissimes et donc à priori suspects, les risques d'une expédition de ce genre se situaient sur les routes où une mauvaise rencontre était possible à tout instant. C'est pourquoi nous étions toujours bien armés: un pistolet pour le chauffeur, un GP ou une mitraillette pour le convoyeur-avant, un fusil-mitrailleur pour le convoyeur-arrière et des grenades pour tout le monde.

L'aller se passe sans encombre, bien que très inconfortable pour moi, mal installé sur la tôle nue du plancher, les sièges ayant été enlevés pour notre futur passager.

Tout se passe bien chez le fermier qui se montre très coopératif, de même d'ailleurs que le veau qui pénètre dans la voiture sans trop se faire prier. Je m'installe à son côté avec mon FM et mes grenades et nous partons pour Rance où le veau doit être livré à Jean, notre agent local, boucher de son état.

Bébert va bon train et mon voisin qui refuse obstinément de se coucher, perd son équilibre à chaque virage et glisse sur la tôle lisse du plancher, tantôt à gauche, tantôt à droite... La première fois, je suis pris par surprise et je me retrouve par terre, repoussé par le veau toujours debout mais qui lutte pour trouver son équilibre en piétinant le FM qui m'a échappé et mes chargeurs de réserve. Après un combat incertain et à la faveur d'un virage dans l'autre sens, je repousse l'animal, récupère l'arme apparemment intacte et reprend ma position de guetteur attentif.

Malheureusement, la route est sinueuse et l'histoire se répète; je dois redoubler de vigilance, un oeil sur la route (les Allemands...) et l'autre sur ma droite (le veau...). Avec le temps et l'expérience aidant, je parviens, sinon à stopper entièrement le mouvement de l'adversaire, du moins à protéger l'essentiel de mon territoire. Mais, au fil des kilomètres, ce combat incessant nous rend l'un et l'autre de plus en plus nerveux et agressifs et, nous finissons par nous enguirlander sans retenue, chacun dans son propre langage.

Enfin, profitant d'une longue ligne droite, je parviens à caler solidement le veau, tête vers l'arrière et le cul vers l'avant contre le dossier du chauffeur.

Un calme relatif s'établit dans la voiture, brutalement interrompu par les cris de Bébert. Que se passe-t-il? En fait, si nous avons appris à l'école quelques éléments de la psychologie et de la physiologie des mammifères,

nous aurions pu éviter le désastre: ce veau, brutalisé, vaincu et aphone de surcroît, a recours au seul moyen encore disponible pour exprimer sa détresse. On peut lui reprocher d'en avoir usé sans modération et sans égard pour la nuque et le cou du chauffeur surpris puis furieux de sentir cette chaude et odorante marque de protestation. Je suis sommé d'intervenir immédiatement pour faire cesser ce déversement intempestif mais ... que puis-je faire ... terrassé par un fou-rire inextinguible? Très vite d'ailleurs, le veau se calme et nous terminons le voyage sans autre incident.

A l'arrivée, le veau était toujours debout et quant à nous, aucun ne se sentait en odeur de sainteté...

LE DESSERT

L'abondance du ravitaillement caractérisant la vie de notre maquis fut un sujet d'étonnement pour Valentin, notre instructeur parachuté, dès sa première visite à la Baraque du Loup. Se souvenant de la disette sévissant déjà dans le pays en 42 avant son départ pour l'Angleterre et ayant renoué avec la pénurie régnant dans les villes depuis sa descente du ciel, il avait dû s'imaginer que la situation alimentaire était catastrophique dans les maquis.

En fin d'après-midi, il déclina donc poliment notre cordiale invitation à partager notre dîner champêtre, prétextant qu'il avait déjà accepté celle de son hôte, le notaire Stévaux, beau-frère de Constant.

Son étonnement se remarqua déjà lorsqu'il réalisa la richesse en viande du ragoût apporté par nos cuisiniers en même temps que de grands pains blancs et une motte de beurre de plusieurs kg. Mais il fut littéralement soufflé à l'arrivée du dessert. A la fin du dîner, un des maquisards avait trainé un sac au milieu des convives assis à même le sol. Plongeant dans le sac, chacun se servit d'une gaufre de la taille des gaufres de Liège, puis entailla la motte de beurre pour en remplir les trous d'un côté de la gaufre ; ensuite, retournant celle-ci, fit la même opération avec du miel artificiel!

"A quelle occasion avez-vous reçu ces gaufres?" demanda Valentin. Des bouches pleines, visiblement interloquées par cette question incongrue, lui répondirent:

"Occasion! ... Mais c'est notre dessert de tous les jours"!

UNE STUPIDE INITIATIVE

Le 31 juillet 44, notre grosse camionnette Chevrolet que nous avions enlevée aux Volontaires du travail en février 44, se rendait de Brûly-de-Pesche à Vaulx pour y quérir notre provende. Un de nos itinéraires usuels empruntait la grand-route Couvin/Chimay sur un court tronçon entre Boutonville et l'embranchement de Vaulx.

Au bas de la descente de Boutonville, nos hommes aperçurent, avançant dans la même direction qu'eux, un lourd fourgon hippomobile, aux roues encore garnies de bandages métalliques. Il était encadré de 8 fantassins en capotes et flanqué d'un feldwebel marchant presque au milieu de la chaussée. Ce fourgon venant de Couvin apportait le ravitaillement à la garnison de Chimay: 14 km à pied, le fusil à la bretelle, représentaient par une forte chaleur un effort sérieux pour ces vieux landsturms qui marchaient pesamment. Le contraste était par trop cocasse: d'un côté, la puissante Wehrmacht utilisant encore la traction animale, un fourgon datant de la guerre 14-18; de l'autre côté, la minable Armée Blanche employant pour la même mission une camionnette moderne roulant à la bonne essence, transportant des maquisards décontractés en chemises kaki confortablement assis et disposant d'un FM. Nos hommes s'esclaffèrent.

Au moment où la camionnette s'approcha du fourgon et s'apprêta à le dépasser, le feldwebel se retourna brusquement et se campa au milieu de la chaussée, bras écartés, comme le ferait un policier réglant manuellement la circulation; il ne lui manquait que le sifflet pour que le tableau fût complet.

Inutile de dire que notre chauffeur, le "Petit Camille" (Ornis Duriaux), n'obtempéra pas à ce signal tardif d'arrêt, mais au contraire écrasa le champignon. Le boche n'eut que le temps de se jeter sur le côté pour éviter d'être renversé, tout en beuglant un "halt" et en portant la main à la gaine de son pistolet. Fernand (Fernand Desmet) brigadier, chef d'équipe qui tenait en plus le rôle de mitrailleur arrière n'eut aucune hésitation. Dès qu'il vit le schleu se retourner bras écartés, il mit le FM en batterie à la lunette arrière. C'était un tireur rapide et précis. A peine le fourgon dépassé, une rafale du FM coucha à terre le feldwebel et deux pauvres ploucs qui tombèrent sans avoir compris la stupide initiative de leur chef. Aux premières balles, les autres ploucs se planquèrent aussitôt au sol sans même essayer d'épauler leur fusil; ils ne manifestaient visiblement aucune envie de finir en héros.

Quelle idée saugrenue avait pu passer dans la tête du feldwebel? Était-il saoul ou désirait-il obtenir la croix de fer ? Quelle qu'ait été sa motivation, il devait être relativement stupide pour avoir tenté, dans une aussi mauvaise posture de sa troupe, d'arraisonner ex abrupto un véhicule inconnu.

Dès que Fernand vit les boches couchés, il suspendit son tir car la mission de l'équipe consistait à ramener le précieux ravitaillement. Il n'était pas question de stopper à une trentaine de mètres du groupe ennemi et de transformer cet accrochage fortuit et regrettable en un véritable jeu de massacre. Les Allemands avaient déjà suffisamment nos déplacements routiers dans leur collimateur. Un massacre volontaire de soldats ennemis eut pu en outre entraîner des réactions violentes à l'égard de la population civile, ce dont nous n'avions nul besoin. L'ennemi réagit en effet à cet accrochage: jusqu'à la mi-août, la fréquence et l'intensité des barrages sur les principaux axes routiers nous obligèrent à ralentir la cadence des visites au dépôt central. C'est pour neutraliser une éventuelle coupure du pipe-line que, dès le début, nous stockions toujours au camp une réserve d'aliments conservables représentant la consommation d'une semaine. De plus, voyant la tournure des événements, nous enlevâmes le 7 août 44 avec la complicité des responsables locaux 300 kg de biscuits et légumes secs au bureau désaffecté du Secours d'Hiver à Rièzes, doublant ainsi nos possibilités de résister au blocus alimentaire. Si celui-ci était devenu effectif, nous aurions alors dû troquer au déjeuner le pain blanc contre des biscuits militaires (pouah !) ou contre du porridge comme les Anglais et, au dîner, remplacer viande fraîche et patates par du corned beef et des pois secs!

LES LIAISONS INTERNES

LES COURRIERS

A l'opposé de la sophistication et de la technicité des liaisons radio-télégraphiques entre Londres et la Résistance, la transmission de la plus grande partie des messages entre les divers échelons d'un même réseau frisait un primitivisme paraissant obsolète aujourd'hui: elle faisait encore appel au vieux système des courriers, porteurs de messages oraux ou écrits.

Les premiers devaient évidemment être transmis à des agents-relais (boîtes-aux-lettres vivantes) soit connus des courriers, soit identifiés comme tels après échange de signes et de mots de reconnaissance. L'avantage théorique résidait dans l'absence de documents compromettants en cas de fouille du courrier par la police ennemie; son danger, dans la révélation, sous la torture ou l'emprise de la panique, de la teneur de son message, de l'identité du destinataire ou de l'expéditeur, s'il la connaissait, et le cas échéant le lieu de rendez-vous au domicile de l'un d'eux.

Les messages écrits faisaient le plus possible appel à des termes et abréviations conventionnels ignorés du courrier. Ils étaient manuscrits, tracés à la plume à dessin en petits caractères sur du papier pelure de format réduit pour être aisément dissimulés et même avalés en cas de danger. Une autre technique consistait à utiliser des "encres sympathiques" (encres invisibles). Le SOE avait mis au point, tant pour l'écriture que pour la révélation ultérieure du texte, des formules à base d'ingrédients simples qu'il était facile de se procurer dans les drogueries sans éveiller l'attention du vendeur. Ces messages étaient déposés soit dans des boîtes-aux-lettres de bâtiments désignés soit, de préférence, en des endroits précis à l'écart de lieux habités (bois, jachères, champs) où le destinataire les récupérait ultérieurement après s'être assuré de l'absence de rôdeurs suspects (technique de la boîte-aux-lettres morte).

Les transmissions mobilisèrent un nombre important de courriers dans tous les réseaux; chaque échelon devait posséder les siens puisque la majorité des messages étaient unidirectionnels: ordres d'opérations, signaux d'alerte ou demandes de renseignements descendant des échelons supérieurs vers la base;

rapports d'action, informations sur l'ennemi ou indications des besoins montant des unités.

En raison des barrages et des rafles que les Allemands multiplièrent à partir de 43 pour traquer les illégaux en tous genres (juifs, réfractaires au travail obligatoire, résistants recherchés, évadés), la Résistance et notre organisation en particulier recoururent le moins possible à des hommes jeunes et valides pour exercer le métier de courrier ; ils étaient en effet particulièrement surveillés par la police ennemie et ses auxiliaires. Des femmes jeunes fournirent la moitié de l'effectif (9 sur 20); cette proportion est étonnamment importante si nous la comparons à la participation féminine moyenne pour l'ensemble des activités logistiques dans notre réseau (11 %). Les autres catégories les mieux représentées furent des adolescents de 14 à 16 ans, parfois même moins âgés ainsi que de vieux pensionnés. Ceux-ci étaient proprement mais pauvrement vêtus et veillaient toujours à se munir de quelques menues fournitures achetées au marché noir pour justifier leur déplacement en cas de contrôles: leur âge, leur aspect et la modicité de la marchandise transportée endormaient la méfiance de la police ennemie.

Les jeunes courriers utilisaient de préférence la bicyclette pour accomplir leurs missions. Pour de longs déplacements, ils mettaient leurs vélos dans les fourgons des trains ou des trams vicinaux. Cette pratique leur permettait, en cas de perturbation du trafic, d'achever le trajet par leurs propres moyens.

Pour couvrir nos liaisons entre le maquis, les districts de Thiérache et les échelons supérieurs du Service Hotton, une douzaine de courriers devaient être disponibles en permanence.

Les messages à destination du maquis étaient portés jusqu'aux fermes-relais les plus proches. Si un contact personnel avec le courrier était nécessaire, une rencontre était organisée dans un bois voisin, le plus rarement possible au camp lui-même. Cependant, dans les cas d'urgence, le chef de district nous dépêchait une de ses plus actives estafettes. Alberte Bastin (Alberte) avait d'abord travaillé avec son père Roger (Albert Bastin), Chef du District de Couvin qui avait si bien préparé l'enlèvement des timbres de ravitaillement de la ville. Puis tout naturellement, elle avait poursuivi ses missions pour le compte de Léopold (René Dineur), successeur de son père après que celui-ci eut été appréhendé. Elle avait ensuite assuré les liaisons pour Richard (Arthur Cacheux), de même que celles du maquis avec Oncle Nestor à Namur. Dans une note de Nestor à Martial datée du 25 avril 44 au paragraphe consacré aux liaisons, il écrit: "tu conserveras donc Alberte comme PL (Ndlr: courrier). Quand elle viendra à N (Ndlr : Namur), elle descendra chez Francine (Irène Benoit épouse Mazy) que je préviendrai à mon prochain voyage. Elle se présentera la première fois comme "la fille Ubu".



Fig. 16.
René Dineur (Léopold),
instituteur,
successeur d'Albert Bastin
à la tête du District Couvin.

Alberte avait 21 ans en 44. Grande jeune fille de près de 1,70 m, aux yeux légèrement en amandes rappelant ceux du père, elle était dotée d'un caractère enjoué apprécié de tous ceux qu'elle approchait. Alertes et souriante, coiffée avec goût, elle portait une tenue simple mais impeccable.

Bien que son père eut été arrêté, sa mère et elle-même n'avaient pas été inquiétées. Elle circulait donc librement sous sa véritable identité. Il était d'ailleurs normal qu'elle se rendît à vélo soit dans la direction d'Aublain ou de Dailly au nord, soit encore vers Brûly ou Cul-des-Sarts villages agricoles où l'on pouvait trouver du ravitaillement. Un autre avantage favorisait les déplacements d'Alberte: la maison des Bastin comptait parmi les dernières habitations au sud de Couvin évitant à notre cycliste de passer devant des fermes habitées à l'exception de la demeure du garde des Eaux et Forêts heureusement des nôtres à l'époque. Connue de nombreux maquisards et estimée pour son courage tranquille, elle avait le privilège de se présenter directement au poste de garde et, de là, de gagner le PC. Tous les anciens, qu'ils aient été recrutés par Richard, comme Berty (Oscar Graux) ou Jean-Pierre (Lucien Joret) ou amenés par Martial et sa bande, étaient passés par la maison des Bastin au cours de missions antérieures. Tous connaissaient le père, la mère et la fille; Alberte n'avait donc besoin d'aucun passeport ni de signe distinctif pour se faire accepter jusqu'au sein du maquis. Hubert

Biernaux l'avait prise en charge une première fois, la conduisant du Brûly au poste de garde (à l'emplacement du monument actuel) puis de là lui faisant emprunter la sente conduisant jusqu'au coeur du camp. Alberte joua son rôle de messagère jusqu'à la libération sans jamais perdre son calme et sa gentillesse.

Au maquis, l'unité de reconnaissances et de transmissions possédait deux centaures, cyclistes bien entendu. L'un, Jules André (Lolo), lycéen de 16 ans aux traits impubères, accentuait encore son aspect juvénile par le port de culottes courtes. L'autre, J. Arnould (Pompon) invalide de 17 ans amputé des trois quarts d'un membre inférieur à la suite d'un bombardement allemand en mai 40, était un modèle de ténacité. Bien que pédalant d'une seule jambe, il était capable de parcourir à bicyclette le trajet maquis-Namur et retour soit 180 km en une même journée. Il disait avec humour que son certificat d'invalidité et sa prothèse articulée étaient le meilleur laissez-passer lors des contrôles policiers. De retour au camp, il troquait sa prothèse contre un pilon pour se joindre aux gardes et aux patrouilles.

LE RECOURS AUX PTT

Désirant réduire le risque permanent inhérent à l'emploi de courriers, Nestor avait chargé dès la fin 43 le chef du groupe W, A. l'Entrée (Bob ou W0), de mettre au point un système complémentaire faisant appel à la poste. Ce recours était possible pour autant que l'on disposât d'intelligences dans différents bureaux de poste situés dans nos secteurs d'activité.

L'esprit inventif de W0 ne fut pas mis en échec: le groupe W recruta des complices dans tous les endroits requis, principalement parmi les facteurs titulaires de certaines tournées. Il fut convenu avec eux d'un nom de destinataire imaginaire, valable pour leur secteur et périodiquement changé, ainsi que d'une adresse dans leur tournée, toujours prise dans une longue artère dont les habitants ne pouvaient connaître tous les riverains. La plus célèbre est demeurée dans nos mémoires: "Mr Tutoès, avenue Reine Astrid à Salzinne". Dès qu'une lettre arrivait au bureau de poste de destination, elle était prise en charge et déposée dans une "boîte-aux-lettres morte". L'adresse du destinataire était délibérément incomplète (absence de numéro dans la rue) tandis que celle de l'expéditeur faisait défaut. Cette double lacune entraînait, selon le règlement, le maintien de cette correspondance dans un casier d'attente au tri postal en cas d'absence du titulaire de la tournée. Elle évitait qu'un remplaçant, étranger à nos activités ne délivrât la missive. De plus, pour disculper notre facteur W en cas de soupçons de la police ennemie, certaines de ces lettres, porteuses d'une mention spéciale, n'étaient pas distribuées et demeuraient au tri postal dans le casier des rebuts.



Fig. 17. Quelques as du Groupe W photographiés à Namur après la guerre. De gauche à droite : Robert CIPARISSE (Félix, alias W11) - Marcel Surin (W14) - Georges TROUSSE (Père Joseph, alias W9) - DEPOTTER (W4) - LECLERC (W7) - Ernest TOLLET (W1) et Albert L'ENTREE (Bob alias W0) chef du groupe des W.

Cette liaison postale, décrite après la guerre sous l'appellation de "liaison Tutoès" avait pour base la poste centrale de Namur et couvrait une partie de nos relations avec Liège, Melreux, Chimay et Couvin.

La liaison Tutoès offrait une grande sécurité puisqu'elle ne permettait de repérer ni l'expéditeur, ni le destinataire, ni l'intermédiaire. Cependant, elle ne pouvait ni être sollicitée de manière intensive pour des impératifs de discrétion ni répondre à des besoins urgents, en raison des lenteurs de la poste dans une période troublée.

Ici encore, le groupe W nous apporta la solution grâce à ses agents implantés dans la régie des téléphones.

A cette époque, en dehors des grandes villes dotées de centraux automatiques, les communications téléphoniques en zones rurales étaient encore branchées manuellement par des opérateurs. Deux agents du central de Namur constituaient la plaque tournante du dispositif ; des répondants périphériques opéraient à Melreux, Liège, Couvin, Chimay et Cul-des-Sarts. L'appelant s'identifiait par un mot de passe auprès du W téléphoniste local. Celui-ci guidait alors son répondant vers le secteur désiré, soit directement, soit par appels en chaîne pour savoir si la ligne était libre de surveillance ennemie au niveau de la destination ou des relais. Ces communications ne donnaient lieu à aucune inscription, ce qui empêchait ultérieurement la police ennemie de mener à bien quelqu'enquête.

LES LIAISONS MOUVEMENTEES

Pas plus que les autres branches de la lutte clandestine, la liaison ne fut épargnée par la répression ennemie. Dans notre réseau les accidents ne se terminèrent toutefois pas en tragédies grâce à des circonstances providentielles.

Sur nos 20 courriers, en effet, 3 furent arrêtés par l'ennemi: la première, Francine, le 13 mai 44 ; le second W9 alias Père Joseph (Georges Trousse) le 19 juillet 44 ; le 3ème W11 alias Félix, le 12 août 44. Les 2 premiers furent embarqués à destination des bagnes nazis, fin août 44 mais tous deux eurent la chance de se trouver dans ces "trains-fantômes" qui errèrent plusieurs jours sur des lignes ferroviaires belges ne menant plus nulle part. Francine fut libérée à Liège le 7 septembre 44 et le Père Joseph, dans l'épisode de la gare de la Petite-Isle à Bruxelles le 2 septembre. Quant à Félix, il parvint à s'évader dans des conditions rocambolesques que nous conterons ainsi que d'autres épisodes humoristiques.

* * *

Ainsi donc, le 11 août 44, Pompon, envoyé pour assurer une liaison à Namur, s'y rend à vélo par les petites routes de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Mission accomplie, il loge chez ses parents à Sart-Eustache et repart le lendemain vers Brûly-de-Pesche par la vallée de la Meuse. Parvenu à Dinant, il apprend qu'un train circulera dans la journée en direction de Mariembourg et Chimay.

A l'heure prévue, il se rend à la gare, prend un ticket et fait enregistrer son vélo qu'il confie au garde du fourgon. Le voyage est lent car le train s'arrête à toutes les stations mais pour Pompon il est moins fatigant qu'un parcours de 60 km à vélo. Arrivé à Matagne, notre voyageur passe par hasard la tête par la fenêtre et considère avec étonnement des mouvements inhabituels autour de la locomotive. Il est encore plus étonné lorsqu'il reconnaît des compagnons du maquis transformés en faux cheminots. Pompon a vite compris. Dès qu'il voit la locomotive s'éloigner, il quitte sa voiture et se rend au fourgon pour reprendre son vélo en lançant au garde: "Je crois plus prudent de continuer la route sur mon engin". A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'une formidable explosion retentit venant de la locomotive arrêtée à environ 1 km du train. Le garde un peu ahuri fut aussitôt convaincu de la sagesse de son voyageur.

* * *

L'aventure de Raymond Labhaye fut davantage impressionnante et tout à fait miraculeuse pour lui. Vieux chef-garde de la SNCB pensionné, il vit avec sa soeur sur les hauteurs de Cointe dans une villa face à la Meuse.

Oncle Nestor loge dans leur accueillante maison lorsqu'il séjourne à Liège. Comme ancien agent, Raymond dispose d'un libre parcours sur les chemins de fer et joue tout naturellement le rôle de courrier pour Nestor. Il assure ainsi la liaison avec Melreux où notre ami Francis (Octave Dehives) occupe les fonctions de chef de gare.

Le 9 mai 44, Raymond part tôt à destination de Melreux. Il tient à la main une petite valise de toile à cadre métallique dans laquelle il transporte selon les disponibilités soit du beurre soit de la farine afin de justifier son déplacement en cas de contrôle à son retour à Liège.

Mais il est dit que le 9 mai sera un jour noir pour la ville. Le 1er mai, lors d'une première attaque, les alliés avaient décidé de détruire les gares de Renory et de Quinquempoix ainsi que le pont de chemin de fer du Val Benoit. Leur raid avait été un échec comme l'avaient constaté Oncle Nestor et Ernestine (un des trois parachutés du SOE) qui avaient inspecté sur place les impacts décevants du bombardement. A la suite de ce constat, Ernestine avait annoncé que, sauf météo défavorable, de nouvelles attaques se produiraient 9 jours plus tard.

Le 9 mai dès le matin, des vagues de chasseurs-bombardiers et de bombardiers légers se livrent à des raids successifs. Au vrombissements des

avons se mêlent le fracas de la DCA lourde et de la défense rapprochée où crachent rageusement les batteries quadruples de canons de 20 mm. Martial et son frère prévenus par Nestor de ces bombardements étaient cependant venus travailler avec leur père à la mise au point du plan de sabotage. Réunis dans la villa de Raymond à Cointe, ils se réjouissaient d'assister en direct à la destruction des objectifs visés.

Dans l'après-midi, les forteresses volantes attaquent à leur tour les objectifs. Pendant cette phase de bombardement intense, Raymond débarque aux Guillemins du train venant de Melreux. Il se hâte aussitôt dans la montée de Cointe pour rejoindre au plus vite son domicile. Tout à coup, il entend un sifflement insolite et instinctivement quitte promptement le milieu du trottoir pour se coller contre la porte d'entrée d'un garage privé. Soudain, il est abasourdi par une vibration énorme; il perd conscience quelques instants et revenant à la réalité se retrouve au fond du garage adossé aux restes de la porte contre laquelle il s'était appuyé.

Devant lui la rue s'est transformée en un vaste cratère dont la lèvre atteint le trottoir sur lequel il circulait. Il jette un coup d'oeil à la valise qu'il tient en main: il n'en reste que la poignée et le cadre métallique; les parois et le contenu ont disparu; il cherche en vain autour de lui: pas de traces.

Ses vêtements sont en lambeaux; toutes les coutures ont lâché sous l'impact de l'onde de choc. Un peu titubant, il rejoint tel un épouvantail, quelques 50 m plus haut, la maison où il est reçu et réconforté par Nestor, Martial et son frère.

Les bombes une fois de plus avaient manqué le pont du Val-Benoit et s'étaient abattues sur la colline de Cointe et notamment les plus proches à quelques dizaines de mètres de la villa de Raymond.

LE PASSE MURAILLE

Robert Ciparisse, dit Félix a connu dans ses fonctions de courrier une mésaventure aux rebondissements singuliers.

Entré à la poste en 30, mobilisé en 39 au 4ème régiment du génie, il fit la campagne de mai 40 mais parvint à échapper à la captivité en Allemagne qui fut le sort de nombreux soldats wallons. Ayant repris son travail à la poste de Namur, il participa spontanément avec d'autres collègues à l'espionnage du courrier destiné aux autorités d'occupation.

En août 42, il fut recruté par Albert l'Entrée (alias Bob ou Wo),

créateur du service "W"¹. Dès son recrutement, Félix devenu W11 fit partie puis devint responsable de l'équipe chargée de l'ouverture et de l'analyse du courrier destiné à la Kreiskommandantur (y compris la Feldgendarmérie, la GFP, la Werbestelle, la légion SS wallonne). Il mit au point un astucieux système d'ouverture et de refermeture des enveloppes ne laissant pas de traces dont il fit après la guerre une brillante démonstration aux services secrets alliés.

"Brûlé" dans son activité à la poste en mai 44, il fut détaché du groupe W et mis à la disposition de la Région II comme courrier principal. Il devint l'homme de confiance de François Mathot (Valentin) l'un des 3 officiers du SOE parachutés pour le Service Hotton et assura les liaisons entre Namur, Liège et la Thiérache. C'est au cours d'une de ces missions qu'il fut arrêté le 12 août 44. Quarante-huit heures après, il avait déjà faussé compagnie aux Allemands dans des conditions picaresques. Son récit a été fidèlement reproduit afin d'en conserver toute la saveur. L'aventure extraordinaire qu'il vécut est digne du "passe-muraille".

*

*

*

Donc ce jour-là, le samedi 12 août 44, il m'était échu de devoir conduire au camp du Brûly, un officier de la place fortifiée de Liège, l'air de cette ville et de ses environs lui étant devenu néfaste voire morbide.

Dès le début, ce militaire m'a posé des problèmes qui ne m'ont pas fait bien augurer de la suite. L'ayant cueilli à la gare de Namur où il était arrivé avec son vélo, j'ai constaté qu'il se déplaçait avec peine, souffrant, paraît-il, d'une sciatique. (Je le dis, parce que plus tard j'ai appris qu'il était une "connaissance" de Roch²). Et nous voilà partis à vélo vers Dinant, lui pédalant avec d'énormes difficultés. Je nous voyais déjà empêchés d'arriver à destination; aussi, à Profondeville, j'ai acheté une boule de grosse corde et après avoir relié solidement nos deux vélos, j'ai tracté mon commandant jusqu'à Dinant où nous devions prendre le train de 17 h. pour monter à Mariembourg.

¹ Cf pages 114-115 et 170-173.

² Roch, officier aux Chasseurs Ardennais, était un transfuge travaillant pour l'Abwehr et infiltré comme taupes au Service Hotton. Il ne fut démasqué qu'en 47. Cf. Chap. 4 pages 126-127 et chap. 9 page 273-278.

Parvenus avec l'embarras que l'on devine jusqu'à cette ville, j'ai éprouvé la deuxième contrariété de la journée. Toutes les communications ferroviaires étaient interrompues sur la Belgique en raison d'une alerte générale provoquée par des bombardements américains. Le train n'est parti qu'à 20 h. et ce retard est à l'origine de toute mon histoire puisqu'il a provoqué la plus désagréable rencontre et un tort considérable.

Nous sommes arrivés à Mariembourg peu après 22 h. et par prudence nous sommes passés chez le fils du garde-champêtre, que je connaissais bien, pour nous informer des dernières nouvelles. "Felix, fais attention" me dit-il "il y a eu du pétard à la barrière de Gonrioux³; tiens-toi sur tes gardes".

Nantis de cet avertissement, nous nous sommes acheminés vers la sortie de Mariembourg sans nous dissimuler bien sûr mais en marchant par instinct dans la pénombre, déjà dense à cette heure. Parvenus près de l'Eau Blanche⁴ deux gaillards en civil et revolver au poing surgissent devant nous et nous interpellent, demandant où nous allions.

Moi, tout à trac, je leur réponds, mais benoîtement pour ne pas exciter les personnages, que nous venions chercher du ravitaillement dans la région, mais que les trains étaient fort perturbés d'où cette promenade tardive. L'un d'eux lance alors: "Nous ne sommes pas obligés de vous croire; nous allons en référer au chef de camp; notre camp est installé à Roly." Sans doute, tentaient-ils ainsi de se faire passer pour des membres de la Résistance.

Ils nous ont confisqué nos portefeuilles mais j'ai cependant demandé à tout hasard à celui qui m'avait délesté de me rendre un billet de cent francs pour reprendre mon train le lendemain. C'était pour moi une manière de tester leur attitude mais aussi d'essayer de récupérer un peu d'argent car j'avais au moins mille francs dans ce portefeuille. Il m'a rendu effectivement un billet de 100 francs prolongeant ainsi l'incertitude initiale. Ils nous ont donc emmenés après ce bref intermède.

Chemin faisant, je sentais que cette affaire sentait le roussi mais il était trop tard pour réagir de quelque façon. D'ailleurs, le commandant avait mal répondu lorsqu'il avait été questionné, commettant des gaffes et parlant trop, de sorte qu'il avait mis la puce à l'oreille de ces messieurs. Je dis alors:

³ Le 10 août 44, une de nos voitures, camouflée en véhicule de la Wehrmacht avec convoyeur en uniforme allemand était tombée sur un barrage allemand, fort d'un peloton et l'avait sévèrement malmené par le tir de son FM.

⁴ L'Eau Blanche: rivière prenant sa source près de Seloignes, traversant la Thiérache d'ouest en est et dont le confluent avec l'Eau Noire au nord de Couvin forme le Viroin, affluent de la Meuse.

"Je parie le billet de 100 francs que vous m'avez rendu que vous nous conduisez chez les Allemands". "Non, non" firent-ils, "ne vous en faites pas".

Mais dans mon for intérieur, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il s'agissait de policiers bien qu'ils soient habillés comme des civils ordinaires. J'avais entendu dire quelques jours auparavant que neuf hommes avaient été arrêtés à Boussu-en-Fagne par les membres d'une brigade d'Amoy-en-Condroz qui collaboraient avec les Allemands. Ils agissaient parfois en uniforme feldgrau mais surtout en vêtements civils, déguisement idéal pour des agents provocateurs.

J'avais vu juste car effectivement, ils nous ont conduits à la gare de Mariembourg, noeud ferroviaire assez important justifiant la présence d'un corps de garde bien étoffé. Aussitôt à l'intérieur du corps de garde, je rencontre un Salzinois, rexiste invétéré, qui me voyant me lance en ricanant: "Haha, te voilà Ciparisse! Tu crois qu'on ne te connaît pas. Eh bien, tu vas voir!"

Malheureusement, je portais un cabas dans lequel une paire de chaussures, destinée à Jim le cuistot, côtoyait une crosse de revolver que m'avait confiée un membre du groupe. Il s'agissait d'un engin plat qu'on appliquait sur les GP⁵. Je pensais déjà que mon compte était bon. Lorsque le commandant du poste, prévenu de notre arrestation est arrivé, il a pris cette crosse et l'a projetée violemment sur la table en hurlant: "A qui appartient ceci?" Moi, j'ai répondu ce qui me venait à l'esprit à ce moment là en prenant l'air le plus convaincant: "J'ai trouvé cet objet.....que je ne sais pas ce que c'est.....dans les filets à bagages du train dans lequel j'ai voyagé".

C'en est resté là pour l'heure.

On a passé la nuit, un peu transis, dans ce corps de garde. Nous avons dû enlever bretelles, vestons et chaussures qui nous ont été rendus le lendemain. C'était un dimanche.

A 15 heures, mon militaire (qui n'avait pas l'air d'avoir inventé la poudre; c'est moche à dire mais c'est comme ça) et moi avons été conduits à l'hôtel des Fagnes où était installé l'état-major des Allemands à Mariembourg. J'ai dit tout à l'heure que Mariembourg était un noeud ferroviaire important. Les sabotages opérés dans la région sur différentes voies avaient obligé les Allemands à y ramener du personnel et notamment la fameuse brigade d'Amoy-en-Condroz.

⁵ Il s'agit de la plaquette-crosse que l'on assemblait à l'arrière de la poignée du Browning 9mm GP pour le transformer en une petite carabine.

J'ai été interrogé à part. On m'a "foutu" des baffes, quelques coups de ceinturon sur la nuque mais ce n'était pas terrifiant ; on finit par oublier et puis par passer de tels moments "au bleu". Cela n'a pas empêché mon esprit de fonctionner à toute vitesse et d'utiliser une information apparemment sans importance ; comme je le dis souvent "une information de rien du tout". Pendant la guerre, il fallait toujours être bien informé et sans être constamment aux aguets, j'étais attentif à tout et j'enregistrais. Je savais notamment qu'à Brûly, Biernaux ⁶ et sa femme avaient fui leur maison. Si je disais que j'allais voir Biernaux, je ne faisais de tort à personne.

Les Allemands ont paru admettre cette explication. Ils n'ont plus insisté sur la crosse et ont semblé se contenter de la vague réponse au sujet des chaussures que je transportais dans mon cabas. L'interrogatoire s'est peu à peu terminé.

Nous avons été ensuite emmenés, mon commandant et moi au grenier. Je n'ai cessé, pendant cette montée au deuxième étage de l'immeuble, d'observer un maximum de choses tout en veillant à ne rien en laisser paraître. J'ai remarqué, par exemple, que le dortoir et la "cambuse" des soldats remplissaient le 1er étage.

Les combles de l'hôtel comportaient deux séries de cellules, sortes de chambrettes cloisonnées. J'ai été enfermé dans la première dont la porte faisait face à l'escalier conduisant au premier étage. Le commandant, lui, a été placé dans la rangée du fond. Je me souviens qu'il faisait très chaud. La cellule comportait un bat-flanc fait de quelques planches et assorti en guise de matelas d'un sac rempli de paille, une chaise et un petit meuble-guêridon.

Le temps a passé et la nuit s'est écoulée. Après tant d'émotions j'ai dormi pesamment.

Et me voilà réveillé le lendemain. Je n'étais pas très fier et je me suis dit à ce moment-là : "Mon gars, vlà que tu voulais faire de la résistance et à présent te vlà cuit". Mais il en fallait plus pour me démonter. Etant chrétien pratiquant, je me suis récité sept "Je vous salue Marie", je dis bien sept et croyez-moi ou pas, après le septième, l'inspiration m'était venue quant à ce que j'allais entreprendre.

J'ai bien regardé les murs autour de moi et j'ai aperçu une grande pointe, une sorte de crampon qui dépassait et que je n'ai pas eu trop de mal à déloger. J'avais aussi constaté à l'écoute attentive que la porte de la chambre voisine couinait légèrement, probablement sous la poussée d'un courant d'air.

⁶ Hubert Biernaux, fermier à Brûly-de-Pesche, était un relais ouest dans le dispositif de sécurité du maquis dit de Brûly-de-Pesche.

Cela signifiait que cette cellule n'était pas close et que si je parvenais à pratiquer un orifice dans le mur, je pourrais peut-être me sauver par là.

J'ai donc commencé à faire mon trou à deux heures de l'après-midi ce lundi-là. J'avais bien évidemment attendu qu'on m'apporte à manger pour qu'on ne me trouve pas accroupi en train de gratter et de creuser comme un innocent.

Le mur de séparation était en fait une cloison de paillotis, faite de chevrons espacés de 35 à 40 cm, reliés entre eux par des lattes plus minces, le tout enfermé dans une couche de plafonnage mêlé de crin comme on faisait en ce temps-là. Le travail ne présentait pas de difficulté particulière comme s'il s'était agi de desceller des briques. Toutefois, il fallait progresser avec précaution, notamment pour briser les lattes de bois joignant les chevrons. Les faire craquer me semblait engendrer un bruit énorme mais, pour opérer, je profitais de ce que les soldats logeant à l'étage inférieur chantaient ou faisaient marcher la radio. La précision du travail a été d'accorder le bris des lattes avec les coups de gueule des soudards. Tout en grattant et en creusant, je ramassais les déchets et les dissimulais au fur et à mesure sous la paille.

A 16 h., l'orifice était suffisant.

J'étais là assis sur le bat-flanc à le fixer, me disant: "Vlà mon trou qu'est fait et maintenant?" Je n'avais pas réfléchi qu'en passant dans le couloir devant la cellule voisine, un visiteur inattendu risquait d'apercevoir le trou par l'entrebâillement de la porte.

Mais à trop réfléchir, on n'entreprend rien et j'ai simplement espéré que cela n'arrive pas.

Vers 9 h. du soir, j'ai décidé d'essayer provisoirement mon trou et j'en ai profité pour aller parler à "mon" commandant enfermé dans sa cage. J'ai dialogué avec lui deux à trois minutes à travers la porte après qu'il fût revenu de sa surprise de me savoir là.

Je lui ai dit que j'allais essayer de m'évader. Il m'a répondu qu'il ne se sentait pas capable d'entreprendre ce que j'avais fait mais m'a demandé, en cas de succès, de prévenir sa famille. Notre conversation ne s'est évidemment pas prolongée car il ne fallait pas jouer avec le feu. Je suis donc rentré dans ma cellule par le même chemin en ayant soin de placer devant le trou un petit meuble qui le dissimulait parfaitement et j'ai attendu le soir tranquillement,enfin disons, en m'efforçant au calme et en revoyant en pensée le déroulement futur des opérations.

Le dimanche soir et le lundi matin, j'avais écouté tous les bruits, j'avais observé par les deux petites fenêtres de la cellule les allées et venues.

Dans la cour attenante à l'hôtel trônait un cabinet campagnard planté à côté d'un fumier. J'y avais d'ailleurs été conduit le matin pour y vider mon seau et j'en avais profité pour bien étudier les lieux. J'avais été attentif aussi aux gardes montantes et descendantes. Je supputais que divers points du quartier devaient être sous bonne garde. Certaines heures étaient marquées par des entrées et des sorties de soldats dont je pouvais évaluer le nombre par le martèlement des bottes dans l'escalier et le bruit des crosses de fusil qu'ils faisaient claquer sur les marches en montant au 1er étage. Tout autour de la bâtisse, des barbelés escaladaient les murs jusqu'à deux mètres du sol et s'étendaient jusqu'au bord du trottoir. Le rez-de-chaussée était formé d'une grande pièce dont la porte débouchait directement sur la rue. Les barbelés laissaient cette ouverture tout à fait libre car il fallait bien que les soldats puissent aller et venir pour la succession des gardes. A l'opposé de l'hôtel, deux hommes étaient de faction devant le cinéma. Ils étaient munis de torches électriques puissantes dont ils balayaient régulièrement les environs toutes les cinq ou dix minutes. Ils ne manquaient d'ailleurs pas d'éclairer au passage une des petites fenêtres de ma "chambrette": qui sait, ils craignaient peut-être de me perdre ou alors ils avaient la prémonition de ma future escapade.

Le temps s'est déroulé à l'écoute attentive jusqu'au changement de garde vers minuit. J'ai encore dû patienter avant la rentrée d'un dernier soudard qui était aller se soulager; le drôle m'a semblé demeurer une éternité sur son trône. Puis les bruits ont cessé sans pour autant que ce soit le silence absolu compte tenu des grognements et autres ronflements de la soldatesque que je percevais jusque dans mon grenier.

J'ai alors commencé la mise en train de ce que je m'étais proposé. Tout d'abord placer mes chaussures dans les poches de mon veston et le passer sans l'abîmer par le trou (j'y tenais à mon beau costume); ensuite remonter mes chaussettes au-dessus des bas de pantalon pour éviter tout accroc, puis passer enfin moi-même par l'orifice. Me voilà dans la chambre d'à côté, puis sur le palier où j'ai avancé à pattes de velours vers l'escalier tout proche. Il s'agissait d'un escalier droit que j'ai descendu marche après marche me faisant aussi léger que possible et profitant des ronflements puissants pour progresser. Le bas de l'escalier était fermé par une porte vitrée munie d'un loquet. Un carreau manquait; j'ai prudemment passé la tête pour apercevoir l'environnement mais je n'ai rien distingué qui doive m'arrêter.

J'ai levé le loquet avec circonspection, j'ai poussé la porte très lentement gagnant quelques centimètres chaque fois que le concert des éructations de la chambrée s'enflait. Puis glissant vers la droite de deux ou trois mètres, j'ai atteint l'escalier en colimaçon menant au rez-de-chaussée et avec des précautions extrêmes je l'ai descendu sur la pointe des pieds, accordant chaque avancée avec la respiration bruyante des dormeurs.

J'étais donc parvenu dans la grande pièce donnant sur la rue avec devant moi la porte de sortie; c'était le moment crucial. Mon coeur battait à tout rompre (s'il devait battre à ce rythme maintenant alors que je vous raconte mon aventure, je claquerais bien sûr d'infarctus). Je me suis mis à quatre pattes car je n'allais tout de même pas sortir comme un grand alors que les sentinelles veillaient à peine à vingt mètres. L'hôtel était situé à un croisement; j'étais donc à un coin, les sentinelles stationnaient en face, à l'autre coin. Je suis sorti et j'ai commencé à avancer le long de la façade. Après six ou sept mètres, j'ai buté sur des chevaux de frise et me suis dit alors: "Ca y est, me voilà foutu". Cependant en m'approchant davantage et en tâtonnant, je me suis aperçu que les chevaux de frise ne collaient pas au mur et qu'il me restait juste un mince passage pour m'y glisser. J'ai franchi cet espace difficile en rampant sur la longueur de deux chevaux de frise et puis j'ai poursuivi ma reptation au moins sur une bonne centaine de mètres.

Quand je repense à cet épisode, je me souviens que tout en rampant et en guettant les alentours je m'inquiétais dans mon for intérieur, assez sottement d'ailleurs, de ce que j'étais en train d'abîmer mon beau costume. Après ce parcours, j'ai atteint un boulevard qui tournait progressivement de sorte qu'à environ deux cents mètres des sentinelles, celles-ci ne pouvaient plus m'apercevoir. Je me suis redressé et j'ai remis mes souliers pour poursuivre mon chemin plus aisément. Tout en marchant, j'ai longé une maison où l'on apercevait des rais de lumière et je me suis dit: "Quelle chance ont ces gens d'être libres" tout en ne réfléchissant pas que je venais juste de me libérer. Mais ce n'était pas encore tout à fait acquis. Le boulevard circulaire que je suivais m'a ramené près de la gendarmerie de Mariembourg à l'endroit où j'avais été arrêté; mes misères n'étaient pas terminées pour autant et la prudence m'incitait à prendre du champ.

Je devais prendre la direction de Chimay. J'avoue avoir tâtonné un peu au début pour trouver mon chemin. Après avoir d'abord descendu un remblai près de l'Eau Blanche pour traverser un pré, voilà que je me suis enfoncé dans du marécage. Je n'allais pas continuer à "piétailer" dans cette saloperie qui me trempait les pieds. J'ai bien dû remonter le talus et faire un détour pour rester au sec. Ayant pris comme repère la voie de chemin de fer, je me suis engagé dans la campagne. J'ai dû franchir des dizaines de clôtures. Ce n'est rien de cela me direz-vous mais il faut savoir que dans la région les clôtures sont doubles (va-t-en savoir pourquoi) et après cette longue série d'enjambements et de sauts, je suis arrivé au bout de mes peines très fier de n'avoir accroché ni pantalon ni veston. J'avais parcouru environ six kilomètres pour parvenir à Boussu-en-Fagne. Je me souviens d'avoir été faire "mon trou" dans une meule de foin pour y dormir. Avant de me laisser aller au sommeil, j'ai dû éloigner un cheval qui, intrigué, tournait autour de moi, regardait de mon côté et avançait la tête pour me renifler; il s'est heureusement lassé. La lumière de l'aube m'a réveillé. Je suis sorti de ma meule tout doucement en inspectant les alentours. Ce tour d'horizon m'a rassuré et je me suis remis en

route en direction d'Aublain où je connaissais le commandant Housiaux⁷ en qui j'avais entière confiance. Ce commandant était responsable de la réception des parachutages et je l'avais déjà rencontré lors d'une opération. C'est d'ailleurs en allant chercher des armes chez lui que l'accrochage de Stan et José avec un peloton allemand s'était produit à la barrière de Gonrieux.

Je n'allais évidemment pas marcher le long des voies de chemin de fer au risque de rencontrer un sbire de la Reichbahn. J'ai donc comme la veille biaisé à travers les prairies mais la rosée du matin m'a mouillé les pantalons et a eu raison de mes chaussures déjà trempées la veille.

Le commandant m'a reconnu dès l'abord. Je lui ai relaté mon aventure de Mariembourg à laquelle il a ajouté foi tout en se réjouissant du bon tour joué à l'ennemi. Voyant l'état où je me trouvais, il m'a donné d'épaisses chaussettes en grosse laine de mouton qui ont rapidement réchauffé mes pieds glacés par l'humidité.

Puis me donnant en plus deux cents francs, il m'a expliqué: "Tu ne peux pas rester ici; c'est trop risqué; tu vas prendre le chemin de la gare, passer le passage à niveau et marcher encore trois à quatre cents mètres; tu apercevras ensuite dans le fond des jardins une fermette blanche et c'est là que tu dois te rendre".

J'ai suivi à la lettre ces indications et suis arrivé à l'habitation qu'occupait Georges Flandre⁸. Après les hésitations compréhensibles de sa part et compte tenu de mon état il m'a fait confiance. Une bonne tasse de café bien chaud m'a réconforté mais je n'ai rien pu manger tant j'avais encore l'estomac serré par toutes les péripéties déjà traversées et un reste d'incertitude quant à l'avenir immédiat.

J'ai dit à G. Flandre: "Je suis le courrier de Martial; mon nom est Félix" et lui ayant conté mon évasion, je lui ai demandé de manière pressante d'avertir le camp et de dépêcher d'urgence un informateur auprès de ma famille à Namur. Je craignais bien naturellement que les Allemands s'assurent que je ne m'y cachais pas et qu'ils exercent des représailles sur mes parents. Cela n'a pas manqué de se produire d'ailleurs.

Heureusement, le message a été transmis grâce à Alberte et Madame Bastin. Mon père et mon frère ont quitté la maison à temps mais ma soeur y était encore lorsque les soldats sont arrivés. Ils ont pénétré dans le magasin

⁷ Le commandant Housiaux (dit Max) était chef du secteur sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse de l'Armée Secrète.

⁸ Agent d'intendance du district Couvin, travaillant également avec l'Armée Secrète.

du rez-de-chaussée; d'autres étaient montés sur le pylône en face de l'habitation pour voir si personne ne s'échappait par une autre issue. Toutefois la tenancière du magasin avait eu le temps de crier afin de prévenir ma soeur qui s'était précipitée à la cave où elle avait une cachette sûre.

Mon père, éternel méfiant mais prévoyant estimait qu'on lui en faisait voir de toutes les couleurs avec toutes nos histoires de résistance. Aussi avait-il creusé dans la cave un trou (c'était déjà la spécialité de la famille) bien abrité derrière un panneau tout à fait banal qui n'attirait pas l'attention et suffisamment grand pour y dissimuler une personne de corpulence normale. Les Allemands ont fait chou blanc.

Le message avait donc bien été transmis.

J'étais à peine arrivé chez G. Flandre et m'y trouvais depuis un quart d'heure qu'on annonçait des patrouilles d'Allemands dans Lompret. J'en ai conclu sans m'en faire gloire que du côté des nazis, on était en train de se décarcasser pour retrouver ce personnage qui traînait quelque part.

Je ne suis pas resté dans la maison mais on m'avait indiqué un grand trou (encore un!) situé dans un bois séparé de la fermette par une pâture très étendue. J'avais été muni d'un colt "formidable" que j'avais peine à soulever. Je n'ai pas pu dormir dans ce soi-disant abri car j'étais transi; d'autre part je ne voulais pas me laisser surprendre bien qu'il eut bien fallu deux hommes pour soulever cette arme que je n'avais jamais vue et que j'aurais eu difficile à utiliser.

Constant et José sont venus me rechercher dans le bois vers vingt heures. Nous nous sommes mis en marche à nouveau à travers les champs et il a fallu à nouveau franchir des clôtures. Elles n'en finissaient pas ces clôtures et le chemin est long d'Aublain à Brûly. Mon veston et mon pantalon après tant d'épreuves n'ont pas résisté et je n'ai pas pu éviter les déchirures et les accrocs dont je m'étais préservé jusqu'alors. Il faut avouer que la fatigue était extrême et que mon allégresse à enjamber les clôtures diminuait malgré les encouragements de mes compagnons de route.

Nous sommes enfin parvenus à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Chapelle et nous avons atteint le camp vers minuit.

Tous les gars étaient debout. Il m'ont fait une ovation fantastique. J'étais tellement fatigué que j'aurais bien pleuré en les entendant me fêter. Bien sûr, ce n'étais pas la première fois que je les voyais, du moins certains d'entre eux puisque c'est moi qui avait amené Valentin au camp de Virelles.

Mais là, tout à coup, avec cet accueil exubérant et chaleureux, je ne m'attendais pas à me retrouver parmi une bande de vrais copains comme ceux-là. Cette amitié m'a lavé de toutes les peines.

NOTE

De ce jour jusqu'à la libération, Félix vécut au camp de Brûly-de-Pesche ne quittant jamais le grand fusil Lebel qu'on lui avait donné à son arrivée. Il le portait constamment en bandoulière même quand il épluchait les pommes de terre ou allait puiser l'eau au ruisseau; les maquisards l'avaient affectueusement baptisé "courant d'air" par allusion à son évasion.

LE MAQUIS EN ARMES

En janvier 44, Stan et son équipe quittèrent Namur pour rejoindre la Thiérache. Mai 44 fut marqué par la concentration du groupe au Walestru. Entre ces deux épisodes, d'intenses préparatifs furent menés dans tous les domaines.

Il fallut d'abord recréer l'outil de combat, c'est-à-dire entraîner à la clandestinité, à la vie en forêt et au maniement des armes les recrues qui nous arrivaient semaine après semaine. Il importait aussi d'assurer la cohésion de l'ensemble en insufflant aux bleus le fameux "esprit d'el binde". Cependant, ce recrutement devait être décalé dans le temps par rapport à la collecte d'armes et d'explosifs en fonction de la règle draconienne que nous nous étions imposée depuis notre installation en Thiérache: ne jamais admettre une recrue que nous ne puissions armer ni constituer d'unités à court d'explosifs nécessaires aux sabotages.

Jusqu'au début mai 44, nous ignorions toujours si des armes nous seraient effectivement parachutées dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Nous avions donc, dès février 44, repris la politique de collecte d'armes commencée avec succès à l'automne précédent. Notre ambitieux projet, conçu dans un souci d'auto-suffisance consistait à pourvoir nous-mêmes à nos besoins et à ne compter sur d'éventuels parachutages que pour le surplus.

AUX ARMES

Cette ambition eut pu paraître démesurée sans le concours de circonstances exceptionnelles.

En mai 40, la IXème armée française avait amassé dans l'Entre-Sambre-et-Meuse un équipement considérable pour défendre les passages de la Meuse entre Sedan et Namur. La percée du front français à Sedan et à Houx entraîna la débâcle que l'on sait et l'abandon de grandes quantités d'armes et de munitions dans toute la région. Ici, se place un événement

capital pour la Résistance et psychologiquement étonnant. Malgré le désarroi causé par la rapidité du triomphe allemand et le désordre dû au passage des armées ainsi qu'aux combats, nombreux furent ceux, parmi la population n'ayant pas pris le chemin de l'exode, qui ramassèrent immédiatement armes et munitions et les cachèrent qui dans la paille des granges, qui dans des taillis impénétrables, qui dans la chapelle funéraire d'un cimetière, comme le fit l'abbé Antoine Petit, curé de Vodecée à l'époque et futur aumônier de notre maquis. Maurice Fortemaison, garde-chasse à Aublain (futur agent du District Couvin) aidé de comparses parvint même à dissimuler un canon de 75 mm et ses munitions sous un gros tas de branchages dans les bois d'Aublain ; l'engin fut découvert fortuitement au cours de l'hiver 43-44 par des officiers allemands lors d'une partie de chasse organisée dans les alentours en débusquant un sanglier blessé qui s'y était réfugié.

Dès que le groupe fut installé au Lohan et que ses premières actions en octobre et novembre 43 témoignèrent à la population de l'existence de l'Armée Blanche, les langues se délièrent et des dépôts clandestins furent renseignés de tous côtés.

L'INVENTAIRE DE VAULX

Une des tâches vitales fut de prendre possession de cet armement disséminé dans toute la Thiérache. Travail de longue haleine: parfois les armes avaient été dissimulées isolément, parfois, au contraire, certains fermiers en avaient regroupé plusieurs dans une même cache. La première mission, confiée à des cyclistes, maquisards ou agents des Districts, consistait à opérer un rassemblement primaire de façon à éviter des visites trop fréquentes à notre dépôt central de Vaulx. De ces divers points de collecte, le ramassage se faisait la plupart du temps en voiture; chaque sortie était une véritable expédition armée permettant aux maquisards de s'entraîner au travail d'équipe, d'aiguiser leur attention et la rapidité de leurs réactions. Les rencontres avec l'ennemi étaient toujours à craindre comme le montra la traversée mouvementée de Chimay le 22 avril 44 ou la rencontre de la Barrière de Gonrioux le 10 août suivant¹.

Une fois les armes entreposées à Vaulx, commençait un travail minutieux à répéter à chaque arrivage: leur vérification et leur remise en état. Elles étaient souvent tachetées d'une légère rouille. Il fallait s'assurer que ce piqueté n'était que superficiel et n'atteignait ni l'âme du canon ni ses rayures, démonter le mécanisme, en repolir chaque pièce, les graisser et enfin remonter l'arme remise à neuf. Dans certains cas, il fallut procéder à la

¹ Cf pages 294-300 et 301-303.

cannibalisation de plusieurs fusils pour en reconstituer un en bon état.

Les cartouches passaient un examen similaire: celles qui étaient encore empaquetées dans leur emballage d'origine ne posaient aucun problème. Pour celles qui nous étaient livrées en vrac, au contraire, il fallait rechercher minutieusement les éventuelles traces d'oxydation autour de l'amorce puis "sonner" les cartouches c'est-à-dire les secouer près de l'oreille pour déceler le bruit des grains de poudre secs se heurtant entre eux ou heurtant la douille.

Cette tâche essentielle fut principalement effectuée par Stan, Strangler, Sylvain (Sylvain Anglicus) et leurs premières recrues. Elle s'avéra évidemment fastidieuse; mais quel magnifique résultat ne donna-t-elle pas!

Plus d'une centaine de fusils principalement français furent ainsi récupérés dont une cinquantaine de mousquetons Berthier. Cette arme séduisit d'emblée les maquisards. Elle ne pesait que 5 kg et ne mesurait que 95 cm de long. Ce faible encombrement ne provoquait aucune gêne pendant les parcours dans les taillis, permettait de la porter en sautoir lors d'expéditions cyclistes et de la manier aisément pour entrer dans les véhicules ou en sortir lors de déplacements motorisés. Le port en sautoir facilitait l'épaulement instantané du mousqueton lors de mauvaises rencontres. Son verrou coudé et son approvisionnement par chargeur lui assurait une cadence de tir étonnamment rapide, supérieure à celle des Mauser 98 utilisés par les Allemands. Enfin sa précision était suffisante jusqu'à 300 mètres, distance de tir jamais atteinte dans le maquis. Un seul point noir pour les néophytes uniquement: son violent recul dû à l'emploi de la puissante cartouche Lebel conçue pour une arme beaucoup plus lourde. Après quelques ecchymoses, les novices comprenaient rapidement qu'ils devaient caler la plaque de couche de la crosse contre la partie musclée de l'épaule et non l'appuyer sur la clavicule. De plus, pour viser, ils ne devaient pas trop avancer le visage sous peine d'encaisser un coup du dos du pouce droit sur la pointe du nez lors du recul de l'arme!

Que faire des fusils Berthier et Lebel dont nous étions encombrés ? Leurs dimensions extravagantes (1,30 m de long) les rendaient inemployables pour les groupes de combat en forêt. En outre, le second muni d'un magasin tubulaire sous le canon était d'une lenteur de rechargement affligeante. Nous en gardâmes un certain nombre pour équiper des auxiliaires tels les cuisiniers ou des recrues de dernière heure² dont la mobilisation était prévue pour épauler le maquis dans des opérations de nettoyage à la libération. Les autres fusils furent confiés progressivement à un agent du District Chimay, garagiste à Bourlers; il recoupa les longues escopettes à la taille des mousquetons et

² Les "SH" ou Soldats de l'Heure H que l'on ne devait mobiliser qu'à l'approche de la libération.

rebrasa avec précision les guidons sur les canons raccourcis!

Les mousquetons et fusils n'étaient que des armes individuelles. Les embuscades et attaques-surprises, le forçement de barrages de fantassins ennemis, la protection de nos convois ou la riposte en cas d'attaque allemande exigeaient un armement lourd à tir rapide. Le gros put en être formé par 7 exemplaires du fusil-mitrailleur MAS 1924-M1929. Bien que dotée d'une cadence de tir relativement lente (450 coups/minute) par rapport aux mitrailleuses allemandes MG34 et surtout MG42, il s'agissait d'une arme robuste, relativement légère (9 kg), caractérisée par son faible taux d'incidents, même en tir continu. Cette qualité nous convenait particulièrement, car pour les usages auxquels nous la destinions, l'absence d'accrocs était vitale. En plus de cette arme classique d'infanterie, l'équipe de Stan récupéra deux mitrailleuses Mod.1931 dites "pour chars et forteresses". Comme leur appellation l'indique, ces engins n'étaient pas conçus pour équiper des fantassins; en effet, ils étaient dépourvus d'un appui permettant le tir au sol. Nous nous adressâmes d'abord à notre garagiste de Bourlers qui nous fabriqua des bipieds similaires à ceux des fusils-mitrailleurs. Ces armes, un peu plus lourdes (12,5 kg), possédaient une cadence de tir supérieure (750 coups/minute) et s'alimentaient par des tambours de 150 cartouches dont nous étions abondamment pourvus.

A ce pactole, don involontaire de la IX^{ème} armée française, s'ajoutaient les armes récupérées sur l'ennemi, principalement des fusils Mauser, puis des exemplaires isolés: un pistolet-mitrailleur MP40, une mitrailleuse légère MG34 (hélas pourvue seulement de 2 bandes de 50 cartouches soit 7 secondes de tir!) et une arme anti-tank Boyes de fabrication britannique, parachutée dans le nord de la France.

Sur une échelle moindre qu'en Thiérache, le même phénomène de ramassage spontané d'armes abandonnées se produisit sur le plateau de Gembloux en été. La 1^{ère} armée française avait livré en ces lieux une bataille acharnée contre les panzers allemands entre les 11 et 13 mai 40; la percée du front de la Meuse l'avait alors obligée à abandonner ses positions pour tenter d'échapper à l'encerclement.

Fin 43, Richard avec l'aide d'Hector (Pierre Lamin), de France Desmedt et de Camille Servais réussirent à implanter le FIN dans le canton d'Eghezée. Aussitôt commença la pêche aux armes cachées. Elle fut fructueuse et permit à l'équipe de Spada d'organiser dans ce secteur en janvier et février 44 deux expéditions de ramassage. Le matériel récolté fut entreposé dans une dépendance du domaine de Marlagne près de Wépion. Il aurait dû être rapatrié vers la Thiérache en mars 44 avec l'équipe que nous avions laissée à Namur. Malheureusement la capture de Spada, Tarras et Louis à Jambes le 29 février 44 anéantit le projet. Par précaution, le matériel fut immédiatement déplacé dans un souterrain du château de Marlagne et placé

sous la garde de Ticket (Charlot Jacoby) qui y logeait. Début avril 44, Stan, Kid et Strangler quittèrent Vaulx avec la camionnette volée aux Volontaires du Travail en février 44, vidèrent le dépôt puis prirent le chemin des écoliers à travers l'Entre-Sambre-et-Meuse pour regagner leur base qu'ils atteignirent sans encombre.



Fig. 18. Le village de Vaulx; à droite les deux bâtiments de notre dépôt, la ferme d'Honoré Jacquart (Julien).

La camionnette et son précieux chargement furent cachés dans la grange d'Honoré Jacquart, bâtiment séparé de la ferme proprement dite par un sentier boisé dévalant vers la route qui longe l'Eau Blanche jusqu'à Lompret.

Peu de temps après, Stan décida de s'atteler avec Kid à l'inventaire et à l'entretien de ces armes. Tandis que son compagnon se rendait à vélo à Virelles pour une course brève, il commença à démonter amoureusement un FM. Le temps s'écoula sans qu'il s'en rende compte mais brusquement il prit conscience que le retour de Kid tardait. Il sortit de la grange. Stupéfaction :

une centaine de fantassins occupaient l'entrée du village et faisaient ouvrir la porte d'une première grange! Il referma précipitamment le portillon et tenta de sortir de la grange par la porte arrière pour gagner le sentier boisé. Horreur : elle était bloquée par du matériel agricole! Aucune fuite possible! Stan se cacha derrière un tas de sacs de jute, un misérable 7,65 mm à la main pour toute défense. Il s'attendait au pire...

Des minutes passèrent: "ils" ne venaient pas. Par une lucarne, il vit alors une centaine de schleus défiler entre les deux bâtiments de la ferme et s'engager sur le sentier pentu.

Quelques coups retentirent sur la porte; une voix cria: "C'est moi"; Julien entra dans la grange. "Ils sont partis" se contenta-t-il de dire. Les deux hommes se regardèrent, les traits encore tirés sous le choc de l'émotion; pas un mot ne fut échangé sur le désastre qu'ils venaient de frôler. Stan apprit alors que la garnison de Chimay faisait régulièrement des incursions dans les environs de la ville. Entraînement ou intimidation?

Un peu plus tard, Kid fit son apparition. Il conta qu'en revenant de Virelles, il avait emprunté un chemin descendant vers l'Eau Blanche. Ayant aperçu les premiers éléments de la colonne remontant le même sentier et n'ayant pas été repéré, il eut le temps d'abandonner son vélo et de plonger dans les buissons en surplomb de la rivière. Accroché à ceux-ci dans une position acrobatique, il entendit les premiers schleus s'arrêter près du vélo, jacter entre eux puis partir, poussés par le gros de la colonne.

Cette épreuve ne refroidit pas la détermination de Julien. L'événement fut classé par les protagonistes dans le lot de ceux que leur bonne étoile permettait de se remémorer, d'évoquer rétrospectivement leur frousse et d'en rire.

En comparaison de cette plantureuse récolte, fruit de la coopération entre patriotes et résistants, l'armement parachuté reçu fut dérisoire et tardif. Par suite de perturbations des liaisons entre la direction des services de parachutage de l'AS et le responsable de la plaine de Somme-Leuze au début juin 44, les containers destinés à deux groupes du Service Hotton furent distribués à des unités de l'AS dont la mission consistait à n'intervenir à côté des forces alliées qu'au moment de la libération! Ce que nous reçûmes à la mi-août d'un parachutage dans l'Entre-Sambre-et-Meuse se réduisit à un FM (Bren Gun), un fusil Lee & Field et heureusement 5 pistolets-mitrailleurs, armes peu en usage dans l'armée française de 40 et comblant ainsi une lacune de notre panoplie.

La perturbation dans les transmissions du service de parachutage de l'AS eut pu avoir des conséquences catastrophiques pour notre mission si, grâce à nos récupérations, nous n'avions thésaurisé dès juin 44 de quoi armer

une centaine de maquisards ainsi que des quantités pléthoriques de munitions, dont nous possédions encore à la libération des dizaines de milliers d'exemplaires³, et ce malgré un emploi prodigue pendant 3 mois.

LA RÉCUPÉRATION DU BOYES

Par un beau jour de juillet 44, un side-car monté par deux feldgendarmes s'arrête devant un café près de Trélon; il fait chaud; l'uniforme est pesant et une petite bière sera la bienvenue. Un habitant de la région passe par là et remarque dans le side-car abandonné une arme au long canon d'un format inusité. Après un regard furtif vers le café et sans plus réfléchir, il enlève l'arme et ses munitions et les dépose dans le bois proche. Le coup fait, il s'en va prestement. Ce geste instinctif et spontané aurait pu coûter la vie à cet homme courageux.

Dans un second temps, Martial, informé de cette récupération, envoie Berty en reconnaissance le 8 août. Berty retrouve l'arme, la cache plus soigneusement et revient au camp à vélo. A Macon, il tombe sur un barrage de 6 Allemands; il s'ouvre la route à coups de pistolet, tue un Allemand, est blessé à l'épaule, mais parvient à s'échapper et à regagner Chimay où il sera soigné par le Dr. Trigaux. Il rejoindra sa place au combat vers la fin du mois d'août.

Quelques jours plus tard, une expédition motorisée va rechercher le Boyes avec ses munitions et le ramène au camp; l'arme n'a pas trop souffert de sa longue inactivité et un bon nettoyage lui rend l'éclat de la jeunesse. Mais, déception, les munitions refusent tout service, sans doute mal protégées de l'humidité dans leur cachette antérieure. Un examen attentif des cartouches révèle que les douilles sont identiques à celles utilisées par les mitrailleuses lourdes (calibre .50) de l'aviation américaine, cartouches dont nous possédons une réserve au camp. Pinoche (Lucien Lejeune), avec l'aide de José, parvient à agrandir par martelage le collet des douilles américaines de calibre 12,7 mm et à y sertir les balles perforantes à noyau d'acier de 13,9 mm du Boyes: travail délicat et dangereux qui nous met finalement en possession d'une arme, certes lourde et encombrante mais capable de percer des blindages de 12 mm à 100 m de distance.

³ notamment 150 kg livrés par la résistance française des Ardennes en août 44.

LA BROCANTE AUX EXPLOSIFS

L'explosif est aux maquisards-saboteurs ce que sont les armes aux guérilleros: leur outil de base, leur raison d'être. Sa recherche constante représente pour eux ce qu'était la quête du Graal pour les chevaliers de la Table Ronde.

En 43 pour le plan de sabotage des Ardennes, l'Armée Belge des Partisans du secteur Marche-Laroche nous avait généreusement approvisionnés en dynamite provenant d'un audacieux vol qu'elle avait réussi à la poudrière de Clermont sous Huy⁴.

En 44, le fournisseur préférentiel bien qu'involontaire de nos explosifs devint, comme pour les armes, la IXème armée française. Les explosifs ne provenaient pas seulement de la Thiérache belge, mais également du département limitrophe des Ardennes françaises. A la différence des régions du centre et du sud de la France, le Nord-Pas-de-Calais et toute la Thiérache française avaient connu l'occupation allemande et son cortège d'exactions pendant 4 longues années au cours de la guerre précédente. La haine du boche y était tout aussi enracinée qu'en Wallonie. En outre, ces territoires français faisaient partie d'une "zone interdite" dans laquelle la population subissait des tracasseries particulières ainsi qu'un début de colonisation allemande⁵. Le gaullisme avait rapidement prospéré dans cet excellent terreau. Aussi, les ramassages spontanés de matériel de guerre français abandonné s'étaient-ils déroulés de la même manière que dans les cantons belges voisins. Dès que nous eûmes pris contact avec la Résistance française du secteur Signy-le-Petit/Rocroi, les livraisons d'explosifs en provenance de France s'ajoutèrent aux approvisionnements venant de Belgique.

LA PRODIGE THIERACHE

Les cadeaux indirects de l'armée française furent des plus variés. Ils comprenaient notamment de la mélinite utilisée par les troupes du génie de l'armée en retraite pour opérer toute destruction d'ouvrages d'art propice à freiner l'avance de l'ennemi. Elle se présentait sous forme soit de cartouches

⁴ Cf L'adieu à l'Ardenne, page 27.

⁵ Outre l'Alsace et la Lorraine annexées dès l'armistice de juin 40, Hitler désirait le retour au Grand Reich des territoires français ayant jadis fait partie du Saint-Empire germanique tels notamment les anciens évêchés de Toul et Verdun.

de 130 g dans leur emballage de papier gras soit de parallépipèdes d'un kg enfermés dans une gaine métallique hermétique; nous avons récupéré une cinquantaine de ces derniers. En plus de ces fournitures classiques, les autochtones avaient dissimulé des caisses d'obus de 75 mm ainsi que de bombes de mortier de 81 mm et 60 mm. Nous en collectâmes plus de 2.000 kg ! Ces engins pouvaient être utilisés notamment pour détruire des véhicules, des voies ferrées ou des triangles d'aiguillage. Nous leur trouvâmes en outre une autre destination: la "bombe de poursuite". Pour fabriquer celle-ci à partir d'une bombe de mortier de 60 mm, nous enchâssions dans la logette de la fusée un détonateur dûment enveloppé de chatterton pour éviter qu'il n'explose au choc. Le détonateur était muni d'une mèche à retardement de 10 secondes. En cas de poursuite par l'ennemi, nos véhicules pouvaient semer sur les bas côtés de la route ces sortes de super-grenades. A partir de juillet 44, toutes nos voitures en possédèrent; la dotation était accompagnée d'un tableau indiquant le nombre de secondes à garder l'engin en main après ignition de la mèche en fonction de la vitesse de déplacement et de la distance du poursuivant.

Enfin, dernier cadeau rare mais encombrant: le 24 août 44, la Résistance française nous offrit 6 bombes d'avion de 50 kg provenant du terrain d'atterrissage auxiliaire de l'aviation française à Maubert-Fontaine, camouflées par des patriotes lors de la retraite de 40.

Pour la mise à feu de toutes ces charges explosives, nous fûmes largement approvisionnés en mèche lente (cordon bickford), en détonateurs ordinaires et détonateurs électriques basse tension par le District Couvin. Ces accessoires étaient régulièrement dérobés, malgré la surveillance allemande, par les ouvriers travaillant à la poudrerie de Matagne. Ces patriotes risquaient gros: la découverte de ces vols eut entraîné leur condamnation à mort et leur exécution rapide.

En une unique occasion, l'explosif servit à des fins alimentaires. Stan et ses compagnons avaient passé toute une journée au dépôt à réemballer correctement des cartouches de mélinite. Travail terminé, ils décidèrent de s'offrir un repas de poisson comme récompense. Ils introduisirent le contenu d'une cartouche dans une bouteille d'un quart Spa, trouèrent un bouchon, le firent traverser par une mèche bickford sertie dans un détonateur, puis rebouchèrent soigneusement leur bombette. Ils se rendirent ensuite au bord de l'Eau Blanche, à la retenue d'eau alimentant l'ancien Moulin Monceu. Quelques secondes après avoir lancé leur bouteille à l'eau, ils perçurent une explosion sourde accompagnée d'un petit geyser. Il leur suffit alors de ramener à la rive les poissons ayant fait surface ventre en l'air. Que cette pêche miraculeuse, grillée sur un feu de bois, leur parut délectable! Quelques heures plus tard cependant, ils s'offrirent de solides maux de têtes et des troubles digestifs. Ils racontèrent l'incident le lendemain à Martial. Celui-ci regarda leurs paumes de main: elles étaient encore jaunes; alors aussi

sentencieusement que Knock, il leur dit: "La mélinite ou acide picrique est un dérivé des phénols, substances qui ont le désagréable privilège de traverser la peau saine et de donner de sérieuses intoxications. Vous auriez dû manier la mélinite avec des gants ou, à tout le moins, vous laver fréquemment les mains, ce que vous n'avez pas fait si j'en juge par la couleur de vos paumes. Vous n'avez donc pas été punis de votre gourmandise, mais de votre manque d'hygiène!"

LE CADEAU DE SAINT-MICHEL

De toutes nos trouvailles d'explosifs, la plus originale fut sans doute celle d'un filon pratiquement inépuisable d'obus de 105 mm. En mars 44, notre maquis s'était installé dans une cabane forestière, proche de la frontière française non loin de Macquenoise, au bord d'un petit ruisseau insignifiant qui n'était autre que l'Oise. Stan avait pris contact avec un contrebandier français cocasse et patriote, chez lequel il avait même été hébergé quelques jours après un accident de voiture survenu au passage de la frontière. Apprenant avec quelle avidité nous recherchions armes et explosifs, notre contrebandier fit part à Stan de l'existence d'un champ de mines oublié datant de fin 39. A cette époque, les Français avaient créé en forêt d'importants champs de mines antichars pour protéger leurs lignes de fortins devant Hirson et St Michel. Pour éviter tout accident aux bûcherons et forestiers avant mai 40, ces mines n'avaient pas été munies de leurs détonateurs à pression. Par la suite, la percée allemande fut si rapide que les Français n'eurent pas le temps de les amorcer et que les Allemands n'eurent pas l'occasion de détecter ces engins, inoffensifs pour leurs panzers. Ils demeurèrent ignorés de l'occupant toute la guerre.

Notre ami contrebandier conduisit Stan dans une laie large d'une dizaine de mètres, rectiligne, coupant la forêt de Saint-Michel du nord au sud. Ecartant herbes et broussailles qui avaient envahi ce coupe-feu, il lui montra un bâtonnet fiché en terre sur le côté de la laie, puis un autre, deux ou trois mètres plus loin vers le centre de celle-ci.

"Au pied de chacun de ces bâtonnets, à environ 10 cm de profondeur, vous trouverez l'extrémité de la mine", dit-il à Stan, "il s'agit d'obus posés verticalement terminés par un bouchon dans lequel s'encastre le bâtonnet".

S'orientant sur l'alignement des deux bâtonnets, Stan découvrit les suivants : la laie était barrée par 5 mines; une dizaine de mètres plus loin vers le sud, une seconde rangée identique à la première ; les barrages miniers se succédaient ainsi le long de la laie sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres! Stan demeura médusé. Ainsi, à moins d'un km du camp, existait peut-être un trésor fabuleux.... pour autant que les mines soient encore

utilisables. Il rentra à la cabane très excité et décida de lever cette hypothèque dès le lendemain. Il avertit Sylvain, ancien résistant du MNB⁶, recherché dans la région de Namur, réfugié chez notre ami Arnold "el voleur" à Beauwelz et entré dans notre groupe aux premiers jours de 44. Sylvain avait accompli son service militaire comme candidat-officier dans une unité d'artillerie attachée aux Chasseurs Ardennais. Son unité avait combattu en Belgique en mai 40, avait échappé à l'encerclement dans la poche du nord et avait continué la lutte aux côtés des Français jusqu'à l'armistice de juin 40. Sylvain représentait l'expert tout désigné pour tester l'intérêt de la découverte.

Dès le lendemain, nos deux compères accompagnés de leur guide surveillant les alentours dégagèrent prudemment au couteau et à la main un premier cylindre ogival d'environ 35 cm de haut sur 10 de diamètre.

"Un obus de 105 mm" dit Sylvain, "presque le même que ceux utilisés dans ma batterie". S'emparant d'une touffe d'herbe, il se mit alors à nettoyer le projectile avec le même soin et le même air goulou que l'amateur de Bourgogne nettoyant les restes de l'étiquette d'une vénérable bouteille pour en décrypter l'identité et puis, le goulot de celle-ci pour juger du bon état de conservation de son bouchon. L'obus était fermé par un cône d'acier que Sylvain dévissa aisément, découvrant la logette de la fusée; elle était séparée de la cavité centrale du projectile par une capsule étamée étanche ne révélant aucune trace ni d'oxydation ni de dessertissage qui eussent permis d'altérer l'explosif.

"Bon pour le service", lâcha laconiquement Sylvain. Quatre autres obus furent déterrés: tous dans le même état de conservation. La lourde récolte fut ramenée joyeusement au maquis.

Stan et son équipe astiquèrent encore leur cueillette en vue de la visite de Martial prévue pour le lendemain. Lorsque celui-ci arriva, il trouva, stupéfait, 5 cylindres ogivaux resplendissant de propreté alignés au milieu de la table comme des bouteilles de pinard. "Projectiles de 105 mm pesant de 12 à 15 kg selon le type ; ceux-ci sont du type long; ils doivent contenir 2,5 kg de TNT⁷" déclara majestueusement Sylvain. "Non", rectifia Martial avec malice, "ils sont remplis de mélinite, seul explosif employé par les français, encore 10 % plus puissant que le TNT!".

⁶ MNB : "Mouvement National Belge", l'un des mouvements de résistance armée reconnus.

⁷ TNT ou trinitrotoluène, explosif brisant employé dans la plupart des armées européennes; sa vitesse de détonation est de 6.400 m/sec. La mélinite ou trinitrophénol ou acide picrique, plus délicate à employer en raison de sa transformation en picrates instables est un composé plus oxydé que le TNT ; il détone à la vitesse de 7.000 m/sec.

Stan et Sylvain expliquèrent alors la localisation du gisement dans la forêt de Saint-Michel, son plan de pose et son abondance. Nous devenions donc maîtres de plusieurs tonnes d'obus contenant plusieurs centaines de kg d'explosifs: de quoi faire péter toutes les installations ennemies de la Thiérache. "Mes amis, remerciez St-Michel pour ce cadeau inespéré", lança Martial cachant son enthousiasme sous la goguenardise. Un "Merci St-Michel" poussé par 7 voix répondit à l'invitation.

Au cours de la discussion plus posée qui suivit ce moment de détente et de joie, il fut convenu que la première tâche consistait à déterrer une centaine d'obus et d'en créer des dépôts d'une vingtaine chacun, bien camouflés dans le sous-bois afin de faciliter leur enlèvement ultérieur et de soustraire le filon à une éventuelle détection par l'ennemi.

Le premier voyage eut lieu dès avril 44, mais St-Michel voulut nous éprouver et nous imposa l'épreuve de l'eau. Il avait beaucoup plu dans les jours précédents: au sortir de la forêt, la camionnette des Volontaires du Travail, alourdie par 500 kg d'obus, s'enlisa dans un chemin boueux dont les coups de gueule de Sylvain ne la purent sortir. Force fut de s'adresser à un cultivateur traçant ses sillons avec une charrue tirée par deux chevaux. L'homme, bougon, se fit tirer l'oreille prétextant qu'il n'avait point de temps à perdre. Sans poursuivre le dialogue, Sylvain déboutonna son loden et en écarta les pans découvrant ainsi, pendu en sautoir sur sa poitrine, un Luger à canon de 20 cm muni du grand chargeur-escargot de 32 cartouches. Plus qu'impressionnant! L'homme détela immédiatement ses chevaux et sortit la camionnette de sa fange. "Fallait le dire que c'était pour l'Armée Blanche", grommela-t-il mi-honteux, mi-embarrassé. "Bah", fit Sylvain en souriant, "le tout c'était d'expliquer".

Au cours du second voyage, Saint-Michel faillit imposer à notre équipe l'épreuve du feu qu'elle n'évita que par son sang-froid. Le 17 juin 44, jour de notre implantation à la Baraque-du-Loup, alors qu'une partie des maquisards mettaient le nouveau camp en état et que les cadres discutaient avec Valentin des systèmes de mise à feu des explosifs parachutés, Sylvain repartit en expédition vers nos réserves d'obus de 105 mm. Tout commença bien: l'accès au dépôt fut aisé et la camionnette bien dissimulée dans un épais taillis. Soudain, le travail fut interrompu par un grondement insolite, s'intensifiant jusqu'à devenir énorme: il venait de la laie toute proche. Nos hommes se glissèrent vers elle, le doigt sur la détente, pour identifier l'origine du bruit: une colonne de chars lourds allemands débouchant du sud s'approchait d'eux. Les maquisards dominant tout mouvement de panique, demeurèrent tapis dans les fougères à une cinquantaine de mètres des monstres dont chaque tourelle était ornée du buste noir d'un tankiste. Les panzers obliquèrent enfin dans un chemin de traverse, s'éloignant de notre équipe et gagnèrent le couvert de la futaie. Etaient-ils en manoeuvre ou se mettaient-ils simplement à l'abri du repérage aérien des alliés? Le calme revenu, la suette

dissipée, le chargement fut terminé étonnamment vite et le retour au camp se fit sans incident. Inutile de dire que l'événement fut narré avec force détails - parfois contradictoires - par les protagonistes miraculés.

Le 3ème et dernier voyage eut lieu le 1er août au départ du camp de Brûly-de-Pesche. Le camion Saurer Diesel, volé à la Wehrmacht l'avant-veille, fit un parcours sans incident sous la conduite experte de Pinoche et la direction de Sylvain. Il ramena encore 600 kg d'obus. Le Saurer était un camion à benne, non bâché; le temps était radieux; nos hommes assis dans la benne ne furent soumis à aucun déplaisir mais au contraire y jouirent d'une épreuve de l'air particulièrement bienvenue.

Malgré des soustractions successives totalisant plus de 1500 kg, le filon était loin d'être épuisé; la guerre aurait pu durer encore plusieurs mois avant que nous n'ayons achevé de défricher cette magnifique laie.

A LA POURSUITE D'UN PARACHUTAGE FANTÔME (L'ABWEHR JOUE ET PERD)

LE RECIT DU MAQUIS

Dès que Valentin confirme à Hotton l'arrestation le 25 mai 44⁸ de ses collègues parachutés Ernest (Léon Joye) et Thérèse (Adhémar Delplace) et leur transfert secret à la citadelle de Liège deux jours plus tard, se pose le problème de la reprise de leurs liaisons avec les différentes unités. Hotton sait que Thérèse a réservé pour le maquis de Chimay 22 containers d'armes et d'explosifs cachés dans les environs de la plaine de parachutage de Beauraing. Valentin de son côté, a été averti par Thérèse que, suite aux battues effectuées par les Allemands dans ce secteur, les containers ont été transférés près de Falmignoul dans un endroit connu du seul chef de la plaine; en outre, Thérèse a communiqué à Valentin les indications nécessaires pour entrer en contact avec ce dernier. Hotton charge alors Valentin d'organiser la remise du matériel à ses destinataires. Celui-ci, à son tour, demande à Félix, son courrier, de se rendre à Chimay pour prendre avec le maquis les arrangements voulus. Avant de gagner le maquis, Félix se rend à Liège le 1er juin 44 pour

⁸ Cf. Les Drames de mai, pages 126-127.

informer Roch, conseiller militaire de la Région II (ex FIN et réseau Franckson réunis) de la bonne nouvelle.

C'est en effet l'annonce que le groupe D attend avec impatience: il était jusqu'alors dans l'ignorance du matériel parachuté dont il serait doté. Cette situation devenait d'autant plus préoccupante que des messages d'alerte d'intensité croissante dont Nestor avait confié l'énoncé à Martial à la mi-mai venaient d'être diffusés par la BBC.

Le 2 juin, Félix rejoint le camp à vélo et apprend à Martial qu'il doit incessamment prendre livraison de 22 containers d'armes et d'explosifs stockés à son intention dans les environs de Falmignoul. Jubilation des responsables du maquis tempérée par une inquiétude légitime de Martial. Vingt-deux containers représentent en effet un chargement de plus de 4 tonnes à enlever de l'autre côté de la Meuse dont les ponts sont gardés par les Allemands au moyen de petits blockhaus armés d'une mitrailleuse et installés sur la rive droite. Pourquoi ne pas nous équiper avec du matériel parachuté dans l'Entre-Sambre-et-Meuse? Franchir la Meuse dans l'imminence du débarquement est une opération à haut risque presque suicidaire mais nous n'avons pas d'autre choix. Malgré l'abondance du matériel récupéré par nos soins, nous sommes dépourvus de mitraillettes et du fameux explosif "plastic". En outre, psychologiquement, tous les maquisards attendent la manne céleste, preuve tangible de notre liaison avec Londres. Il faut dès lors organiser une véritable expédition capable de disperser une éventuelle opposition. Martial fixe l'endroit du futur rendez-vous avec Valentin à l'orée du bois de Maurenne entre Anthée et Hastières et informe Félix qu'il prendra lui-même la direction de l'opération et sera accompagné d'une puissante escorte.

Les journées du 5 et du 6 juin se passent en préparatifs: pour transporter 4 tonnes, le maquis doit prévoir 2 camions⁹. Or il ne dispose au camp que de voitures et de camionnettes. Il faut donc faire appel à l'aide du District de Chimay. Les 2 camions sont trouvés: l'un provient de la laiterie de Forges; il sera conduit par notre agent Alex (Alex Lurkin); l'autre, de Virelles conduit par Henri¹⁰. Les 2 véhicules sont munis de "Passierscheinen" (laissez-passer) permettant leur libre circulation. Ils seront alimentés à l'essence mais leurs gazogènes seront en chauffe pour donner le change en cas de contrôle éventuel avant leur arrivée au camp. Deux voitures et 15 hommes armés jusqu'aux dents choisis parmi les maquisards aguerris sont prévus comme escorte. Le 6 juin toute la population apprend le débarquement allié. Cet événement tant attendu risque de compliquer l'expédition car les garnisons allemandes seront probablement partout en alerte contre les lâchages de

⁹ rares étaient les camions de l'époque capables de charger plus de 3 tonnes.

¹⁰ identité véritable perdue.

troupes parachutées. Craignant que ce branle-bas de combat général n'oblige à des détours, Martial fait enlever manu militari, dans la journée du 6, un stock de carburant chez un gros fournisseur de bois de mines de Couvin.

Pendant ce temps, Félix et Valentin se sont concertés et ont mis au point le rendez-vous de Maurenne: Félix fait un saut jusqu'à Liège pour mettre Roch au courant puis, le 6 juin, toujours à vélo, revient au camp du Walestru prévenir Martial: le rendez-vous aura lieu le 7 juin à 20 h.

Au maquis, la journée du 7 juin se passe à peaufiner les préparatifs de la grande aventure. Au début de l'après-midi, Constant et Marino se rendent à Forges avec la Marmon prendre possession d'un supplément d'essence. Un peu plus tard, les deux camions arrivent au Walestru. Tout est prêt pour le départ mais un des camions a été victime d'une crevaison, ce qui entraîne un premier retard dans le programme.

Tout au long de la journée du 7 juin également, les nouvelles recrues mobilisées la veille ont été accueillies au camp; cette dizaine de bleus sont placés sous les ordres de Roland et de Grand-Père (Louis Pasteger). Roland est un maquisard décidé; il s'est distingué à Rièzes en retardant l'avance ennemie et a montré à Bailièvre sa capacité de tenir en échec une force très supérieure. Grand-Père est un sous-officier des unités cyclistes-frontière de Malmédy entraîné aux combats de retardement dans les régions boisées de la Haute-Ardenne. La garde du camp leur est confiée.

La journée du 7 juin est fertile en événements et en imprévus pour Valentin et Félix. Arrivé la veille au soir à Saint-Marc, le premier a logé chez la soeur de Roch, "maison sûre" du réseau. Ce dernier lui téléphone le lendemain matin et lui fixe rendez-vous à 14 heures dans une autre "maison sûre" située rue de la Pépinière à Namur, artère tranquille. A peine arrivé, Valentin y est rejoint par W9 (le Père Joseph) et son beau-frère Georges Rodrigue (agent W): Roch a modifié le lieu de la rencontre et attend Valentin à l'hôtel de Flandre, face à la gare de Namur. Valentin, méfiant, refuse d'y aller. Au cours de la formation des futurs agents en Grande-Bretagne, les instructeurs du SOE leur ont répété de ne jamais fixer ou accepter de rencontres près des gares ou dans de grands établissements; il y est trop aisé pour des policiers ennemis de les épier sans être remarqués. Félix, le Père Joseph, son beau-frère et la tenancière de la maison sûre Mme Delahaut, insistent pour que Valentin revienne sur son refus: Roch est un résistant au-dessus de tout soupçon dont les antécédents garantissent le patriotisme.

Ebranlé, Valentin accepte, à la condition que le Père Joseph et son beau-frère soient armés et surveillent l'entrée de l'établissement. Leur mission: tirer sans hésitation sur toute personne qui sortirait de l'hôtel alors que Valentin et Félix s'en échapperaient en courant.